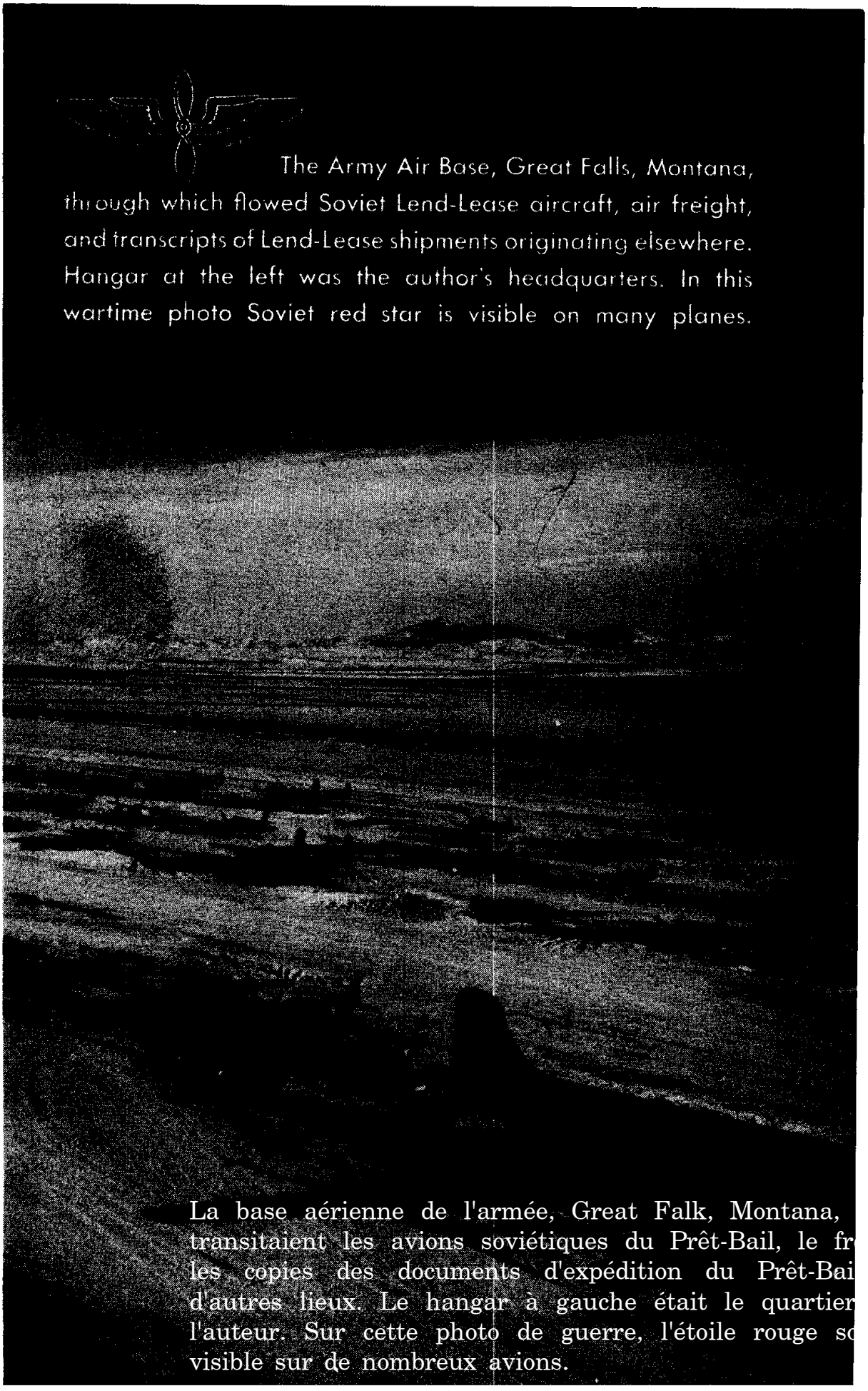
GEORGE RACEY JORDAN
USAF (Ret.)
with Richard L. Stokes

From Major Jordan's Diaries

HARCOURT, BRACE AND COMPANY
NEW YORK

Table des matières

Préface....4
CHAPITRE UN....18
« M. Brown » et le début d'un journal....18
CHAPITRE DEUX....25
Les dossiers de la « poudre à bombe »....25
CHAPITRE TROIS....31
Nous déménageons au Montana....31
CHAPITRE QUATRE....37
Comment mon rapport sur l'Alaska a aidé les Russes....37
CHAPITRE CINQ....48
Les Valises Noires....48
CHAPITRE SIX....63
« N'en faites pas tout un plat »....63
CHAPITRE SEPT....78
L'histoire de « l'eau lourde »....78
CHAPITRE HUIT....87
Un examen du Prêt-Bail....87
CHAPITRE NEUF....98
Le Plus Grand Catalogue de Vente par Correspondance de l'Histoire....98
CHAPITRE DIX....136
Ma visite au Département d'État en 1944....136
CHAPITRE ONZE....140
Le prêtre qui affronta Staline....140
CHAPITRE DOUZE....152
Comment la Russie a obtenu les plaques du Trésor américain....152
CHAPITRE TREIZE....164
« L'Émission a Lieu Ce Soir »....164
CHAPITRE QUATORZE....169
Nuages de témoins....169
CHAPITRE QUINZE....180
Conclusion....180
Loi Prêt-Bail, 11 mars 1941....192



The Army Air Base, Great Falls, Montana, through which flowed Soviet Lend-Lease aircraft, air freight, and transcripts of Lend-Lease shipments originating elsewhere. Hangar at the left was the author's headquarters. In this wartime photo Soviet red star is visible on many planes.

La base aérienne de l'armée, Great Falk, Montana, transitaient les avions soviétiques du Prêt-Bail, le fr les copies des documents d'expédition du Prêt-Bai d'autres lieux. Le hangar à gauche était le quartier l'auteur. Sur cette photo de guerre, l'étoile rouge s visible sur de nombreux avions.

Préface

Ma raison d'écrire ce livre est très simple : je souhaite rétablir les faits avec exactitude. Je veux fixer de manière permanente l'histoire complète de mes expériences en tant qu'agent d'expédition et officier de liaison pour le Prêt-Bail avec les Russes pendant la guerre, lorsque j'ai servi pendant deux années cruciales, de mai 1942 à juin 1944, à la fois à l'aéroport de Newark et à la grande base aérienne de Great Falls, dans le Montana.

Je suis entré dans l'Armée en tant qu'homme d'affaires, dans la quarantaine, et vétéran de la Première Guerre mondiale. Dès le début, comme mon récit le montre, j'ai travaillé sans réserve pour les Russes parce que, comme tout le monde, je considérais que c'était mon devoir. Qu'ils aient été satisfaits de mes efforts est indiqué par le fait que c'est le Colonel Kotikov, chef de la mission russe à Great Falls, qui a demandé ma promotion au grade de Commandant. Mais l'énorme volume de matériel du Prêt-Bail transitant sous « immunité diplomatique », l'infiltration d'agents soviétiques à travers le « Pipeline », les expéditions de fournitures non militaires et même de secrets militaires, dépassaient ce que je pouvais supporter. J'ai finalement protesté par les voies hiérarchiques appropriées, d'abord à Great Falls, puis à Washington ; rien ne s'est passé. C'était en 1944, alors que j'étais encore dans l'Armée.

Lorsque la bombe atomique a été larguée pour la première fois en août 1945, j'ai compris la signification complète d'un mot — uranium — que j'avais déjà rencontré lors de mes contacts avec le Colonel Kotikov. Lorsque le Président a annoncé en 1949 que les Russes possédaient la bombe, je suis allé voir le Sénateur Bridges et mon histoire a été minutieusement étudiée par le F.B.I. ainsi que par Fulton Lewis, Jr., qui m'a interviewé lors de ses émissions. S'ensuivirent une audition au Congrès en décembre 1949 et une autre en mars 1950.

J'ai été choqué par les efforts des assassins de caractère et des experts de la presse pour empêcher que les implications de cette histoire soient mises en pleine lumière. Une attaque vicieuse a été lancée contre Fulton Lewis, Jr., et les tirs de harcèlement contre moi ont continué pendant près de trois ans, dans le vain espoir que cette histoire ne serait jamais évaluée et comprise par le public. (Je tiens d'ailleurs à préciser que M. Lewis n'a pas vu le manuscrit de ce livre et n'a eu aucun lien avec lui)

Aussi tard qu'en juin 1952, le Long Island Daily Press a faussement déclaré : « Une commission parlementaire, cependant, n'a trouvé aucun fondement aux accusations (du Commandant Jordan). » Au contraire, trois membres de la Commission ont affirmé exactement l'inverse. Il y a d'abord le résumé suivant du Sénateur Richard M. Nixon, candidat républicain à la

Vice-Présidence. Ses questions sont adressées à Donald T. Appell, ancien agent du F.B.I. et enquêteur spécial pour la Commission des activités antiaméricaines :

M. Nixon : Votre enquête montre donc, premièrement, que le Commandant Jordan a, au moins à deux occasions, fait un rapport concernant le passage de matériels par Great Falls ?

M. Appell : Oui.

M. Nixon : Si je me souviens bien, M. Chambers a dû raconter son histoire cinq fois avant que quiconque ne prenne connaissance de ses accusations. Donc apparemment, si le Commandant Jordan l'avait dit plus de deux fois, il aurait peut-être pu amener le Gouvernement à agir. Mais quoi qu'il en soit, tel que je le vois actuellement, les points en litige sont au nombre de cinq.

Tout d'abord, il a été allégué que si les expéditions transitaient, le Commandant Jordan aurait dû faire un rapport. À cet égard, il a bien fait un rapport sur ces faits au moins à deux occasions. Est-ce exact ?

M. Appell : Oui.

M. Nixon : Pour autant que vous ayez pu le constater, au moins deux rapports ont été faits ?

M. Appell : Oui, c'est exact.

M. Nixon : Un autre point soulevé était de savoir s'il avait ou non arraché des équipements radar des avions C-47. Si je comprends bien, cet aspect particulier de son histoire a été remis en question dans l'article du magazine Life, où il était dit que le rapport selon lequel M. Jordan avait arraché des équipements radar de C-47 était absurde, et ils citaient à cet égard son officier supérieur, Meredith ; et il a été en outre dit qu'en fait aucun C-47 n'était équipé de radar à l'époque mentionnée par le Commandant Jordan.

L'enquête de la commission, en plus de la vôtre, a montré, (1) que des C-47 équipés de radar et à destination de la Russie sont bien passés par Great Falls ; et (2) que M. Jordan a spécifiquement demandé la permission au Colonel Gitzinger à Dayton d'arracher l'équipement radar d'un avion spécifique à une occasion.

M. Appell : C'est exact, et il a reçu cette permission du Colonel Gitzinger.

M. Nixon : Donc, sur le point de savoir si le Commandant Jordan a ou non arraché du radar d'un avion, votre enquête corrobore le Commandant Jordan ?

M. Appell : C'est exact.

M. Nixon : Un autre point soulevé par le Commandant Jordan était que certains documents transitaient par Great Falls sous immunité diplomatique ; qu'il a forcé les caisses, examiné les documents, et qu'une partie du matériel qu'il y a examiné consistait en des plans, du matériel secret, etc., que l'on supposerait normalement ne pas être considérés comme relevant de l'immunité diplomatique.

Je pense qu'il ressort assez clairement de votre témoignage que cette partie du témoignage du Commandant Jordan tient debout ; est-ce exact ?

M. Appell : Eh bien, nous savons, nous sommes en contact avec un témoin, un ancien employé de la Commission d'achat russe, qui a aidé à préparer une valise diplomatique qui est passée, et nous savons qu'elle contenait des documents hautement secrets sur des développements industriels et militaires...

M. Nixon : Est-il prévu par le personnel de présenter ce témoin [Victor A. Kravchenko] qui pourrait être en mesure de corroborer, au moins en partie, le témoignage du Commandant Jordan selon lequel du matériel secret transitait ?

M. Appell : C'est exact. [Le témoignage de M. Kravchenko est cité aux pages 257-267.]

M. Nixon : Sur la question des soi-disant expéditions d'uranium... les expéditions ont bien eu lieu. Est-ce exact ?

M. Appell : Deux expéditions spécifiques d'oxyde d'uranium et de nitrate d'uranium, et des expéditions d'eau lourde ont été entièrement documentées, y compris même le numéro de l'avion qui a transporté l'uranium et l'eau lourde hors de Great Falls.

M. Nixon : Et le dernier point est l'affaire de M. Hopkins ayant tenté d'accélérer les expéditions. Le témoignage du Commandant Jordan à ce sujet était que ses notes, écrites à l'époque, montraient les initiales sur l'une des cargaitions qu'il a forcées. Votre enquête n'a montré aucune correspondance de M. Hopkins dans laquelle il utilisait les initiales « H.H. ». Est-ce exact ?

M. Appell : Celle que nous avons examinée.

M. Nixon : Je comprends cela. Mon point est que, pour autant que l'enquête que vous avez pu mener est concernée, vous n'avez pas encore pu étayer l'histoire du Commandant Jordan sur ce point ; est-ce exact ?

M. Appell : Oui.

M. Nixon : Mais vous l'avez étayée sur les quatre autres points que j'ai mentionnés ?

M. Appell : Globalement, oui.

M. Nixon : C'est tout.

Le Représentant Harold H. Velde, également membre de la Commission, a posé cette question à l'enquêteur : « L'histoire du Commandant Jordan, pour autant que votre enquête est concernée, a-t-elle jamais été discréditée par l'un des témoins que vous avez contactés ? » M. Appell : « Non. »

Enfin, le Représentant Bernard W. Kearney de l'État de New York a fait cette déclaration :

> En écoutant le témoignage ici, il me semble que le seul qui ait fait son devoir était le Commandant Jordan. À deux occasions distinctes, le Commandant Jordan a non seulement porté tout cela à l'attention de ses officiers supérieurs, mais en conséquence des conférences ont été tenues par les diverses agences (gouvernementales) nommées[1] — puis l'affaire a été abandonnée.

En ce qui concerne la note de Hopkins et l'appel téléphonique de Hopkins (qui sont entièrement discutés au chapitre 6), je réalise qu'il n'y a que ma parole pour les attester. Mais supposons qu'une lettre de Hopkins signée « H.H. » existe, est-ce que cela prouverait mon accusation selon laquelle j'ai vu une note particulière sur du papier à en-tête de la Maison Blanche dans une valise noire dans un avion à destination de la Russie ? Bien sûr que non. Pourquoi, alors, certaines personnes ont-elles insisté sur la nécessité de produire une telle signature, quand une telle preuve ne prouverait rien ? Peut-être parce qu'elles étaient poussées à produire un écran de fumée. Mon argument était que ma notation de la signature (voir la reproduction page 82) était « H.H. », tout comme le Président Roosevelt envoyait des mémos à Hopkins adressés « H.H. » (voir Roosevelt and

---

1 De la déposition de M. Appell : « Les agences représentées étaient le F.B.I. ; le Bureau de la Censure ; le Renseignement Militaire ; le Commandement du Transport Aérien ; le Service de l'Immigration et de la Naturalisation ; le Bureau des Douanes ; l'Administration Économique Étrangère ; et le Département d'État.

« Q. Et quel a été le résultat final de cela ?

« A. Ce qui s'est passé lors de la réunion, la Commission n'a jamais pu le déterminer, car les procès-verbaux de la réunion et les mémorandums qui auraient pu être préparés à cette occasion ne peuvent être localisés par le Département d'État. »

Hopkins de Robert Sherwood, page 409). Comme je ne possède ni la lettre elle-même ni une transcription de l'appel téléphonique, je n'ai que ma parole à offrir. Je ne demande qu'une chose au lecteur : veuillez réserver votre jugement jusqu'à ce que vous ayez fini ce livre.

Je ne suis pas un soldat de carrière, bien qu'ayant servi dans deux guerres. Je suis un homme d'affaires qui s'est porté volontaire dans l'intérêt de mon pays. Il n'y a aucune raison, heureusement, pour que je m'autocensure à cause de pressions qui pourraient s'exercer sur moi. J'ai relaté les choses telles que je les ai vues.

Je reconnais très sincèrement l'assistance de ceux qui m'ont aidé avec ce volume : le Colonel William L. Rich, Paul R. Berryman, John Frank Stevens, et le Colonel Theodore S. Watson et ses amis pour leurs conseils et leur insistance pour que je quitte mes affaires et consacre les deux années d'effort nécessaires ; et l'écrivain qu'un bon ami à moi a convaincu d'entreprendre le travail herculéen de trier, réécrire, vérifier et préparer les données effectivement utilisées — Richard L. Stokes ; le Général Robert E. Wood et Eldon Martin de Chicago, pour avoir obtenu des documents à reproduire ; M. Robert A. Hug, Division des microfilms de la Bibliothèque Publique de New York, pour son aide patiente dans les recherches ; et enfin, mes éditeurs pour leur patience et leur persévérance à mener ce livre à sa publication.

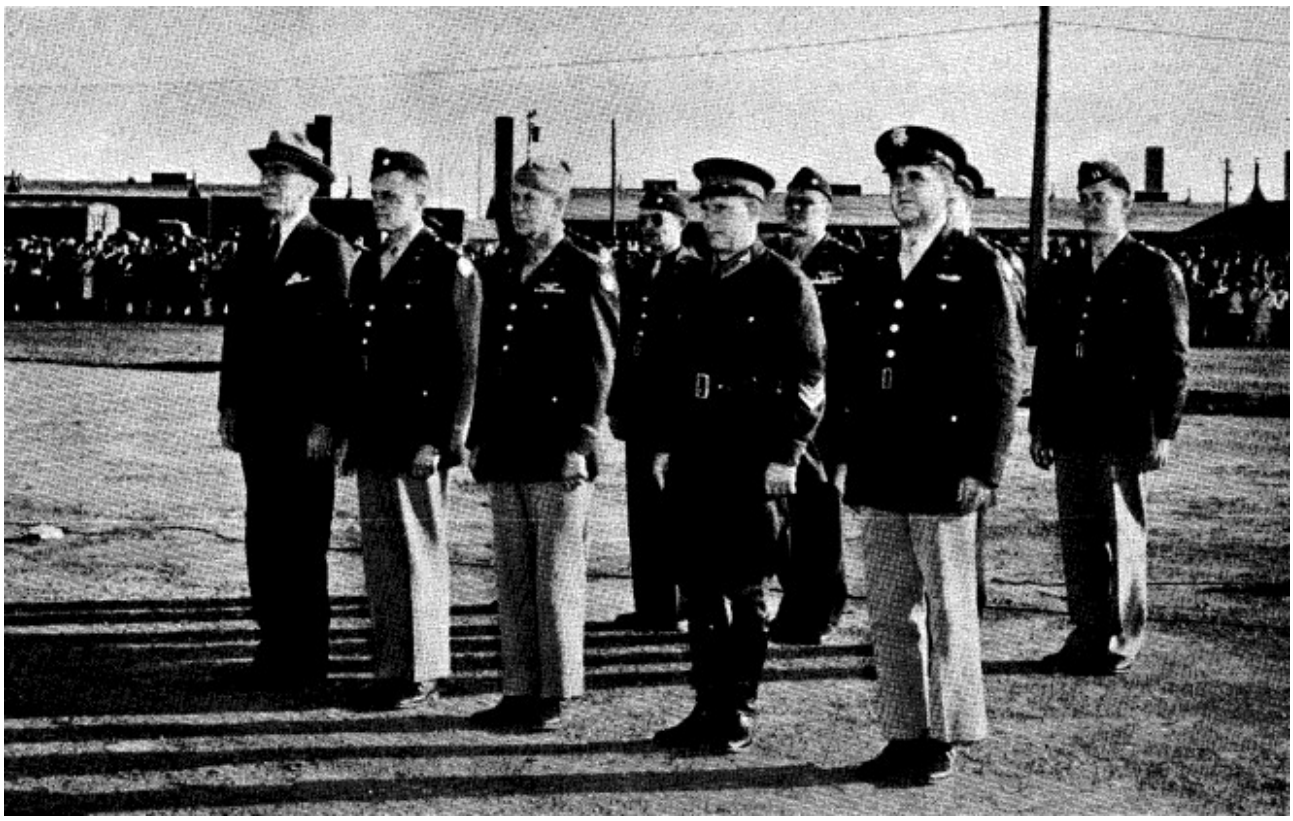
George Racey Jordan

East Hampton, Long Island

1er août 1952.

George Racey Jordan, USAF, sur une photo prise alors qu'il servait à Great Falls.

Le capitaine « Eddie » Rickenbacker arrive à Great Falls en provenance de Moscou .Avec lui se trouvent le major Jordan et le major James P. Herron

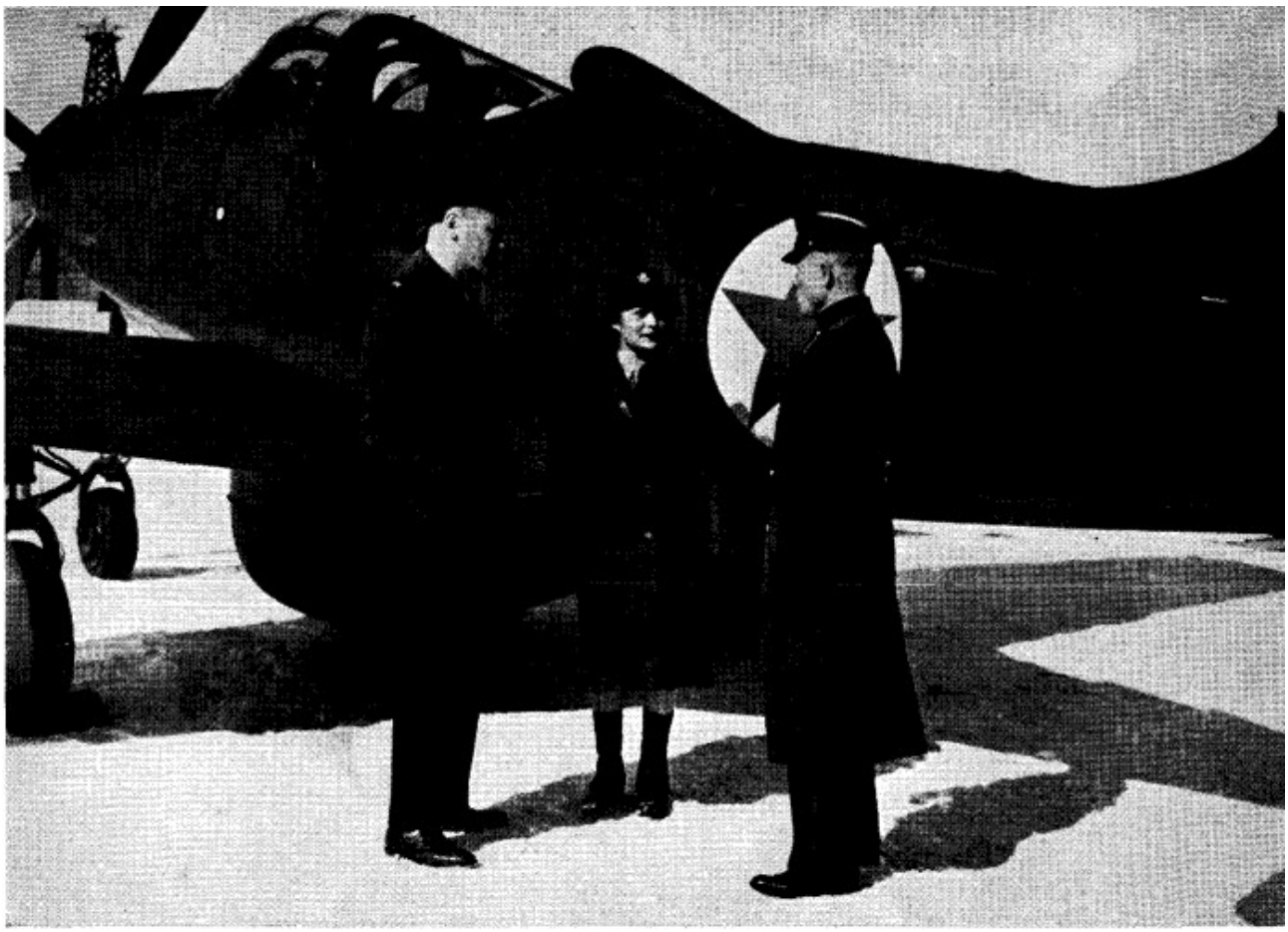


Le Capitaine Rickenbacker, rendant le salut à Great Falls, lors de sa visite en novembre 1943. Le Colonel Kotikov est le deuxième en partant de la droite au premier rang ; juste derrière lui se trouve le Commandant Jordan. L'officier de sécurité de la base, le Lieutenant-Colonel George F. O'Neill, se tient à la droite de Jordan. (Photographie officielle de l'US Army Air Corps)

Le Commandant Jordan écoute pendant que le Colonel Kotikov appuie son argument auprès du Colonel Harry B. Johansen, commandant du 7e Groupe de convoyage. (Photographie officielle de l'US Army Air Corps)
[Photo] Le Colonel Kotikov épingle les feuilles de chêne de la promotion sur le Commandant Jordan à Great Falls. (Photographie officielle de l'US Army Air Corps)

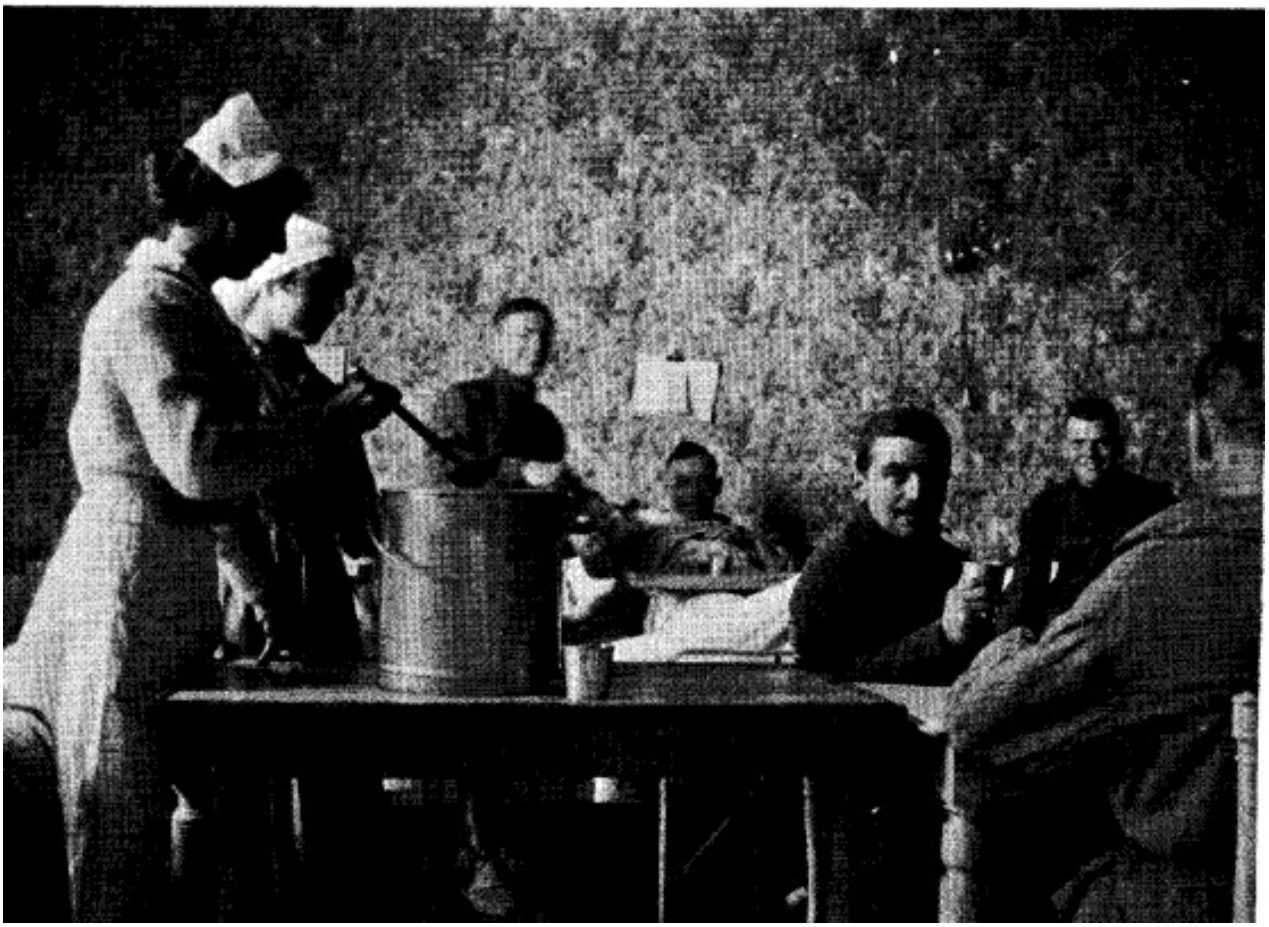
Le colonel Kotikov épingle les feuilles de chêne de la promotion sur le major Jordan à Great Falls . Photographie Officielle du Corps d'Armée U. .S.)

Quatre pilotes russes, typiques des aviateurs qui ont piloté les avions du Prêt-Bail et les expéditions depuis Fairbanks, en Alaska, la base américaine de transfert sur le « Pipeline », où cette photo a été prise. Noter le numéro d'Esquire et l'étiquette « Sperry » sur la boîte dans la jeep. (Photographie officielle de l'US Army Air Corps)



Le sous-officier russe (à droite) est le Sergent-chef Andrei Vinogradsky qui, selon le Commandant Jordan, « surveillait » le Colonel Kotikov. Le Sergent Bronislava Caplan, interprète WAC, se tient avec le Commandant Jordan sur le champ enneigé. Un « Airacobra » du Prêt-Bail avec l'étoile rouge en arrière-plan. (Photographie officielle de l'US Army Air Corps)

En route pour New York et Washington, quatre visiteurs de Great Falls font une escale à Minneapolis : le Colonel Kotikov, le pilote Lieutenant-Colonel William Boaz, Jr., le Commandant Jordan, Mme Kotikov. (The Minneapolis Star)



Première Guerre mondiale : L'auteur (deuxième en partant de la droite) dans un hôpital « là-bas ».

« Nous sommes déterminés
à ce que rien ne nous empêche
de partager avec vous
tout ce que nous avons... »

Harry Hopkins, au rassemblement
d'aide à la Russie,
MADISON SQUARE GARDEN, JUIN 1942.

CHAPITRE UN

« M. Brown » et le début d'un journal

Un jour, tard dans l'après-midi de mai 1942, plusieurs Russes firent irruption dans mon bureau à l'aéroport de Newark, furieux à cause d'un outrage qui venait d'être commis contre l'honneur soviétique. Ils me poussèrent vers la fenêtre pour que je puisse voir de mes propres yeux la preuve du crime.

Ils étaient menés par le Colonel Anatoli N. Kotikov, chef de la mission soviétique sur le terrain d'aviation. Il était devenu un héros soviétique en 1935 en réalisant le premier vol d'hydravion de Moscou à Seattle le long de la calotte polaire ; les journaux soviétiques de l'époque l'avaient surnommé « le Lindbergh russe ». Il avait également été instructeur des premières troupes de parachutistes soviétiques et avait à son actif 38 sauts.

Je n'avais rencontré le Colonel Kotikov que quelques jours auparavant, lorsque je m'étais présenté à mon poste le 10 mai 1942. Mes ordres de mission donnaient le titre complet de la base de Newark : « Dépôt des Nations Unies n° 8, Division du Prêt-Bail, Aéroport de Newark, Newark, New Jersey, Section Internationale, Service de l'Air, Corps Aérien, Armée des États-Unis ».

J'étais destiné à connaître très bien le Colonel Kotikov, et pas seulement à Newark. À cette époque, il connaissait peu l'anglais, mais il avait le courage de se lever à 5h30 chaque matin pour une leçon de deux heures. Là, il pointait le doigt vers la fenêtre, agitant son index avec véhémence.

Là, sur l'aire de trafic devant le bâtiment administratif, se trouvait un bombardier moyen, un A-20 Douglas Havoc. Il avait été fabriqué dans une usine américaine, il avait été offert par le Prêt-Bail américain, il serait payé par les impôts américains, et il se trouvait sur le sol américain. Maintenant, il était prêt à porter l'Étoile Rouge de l'Armée de l'Air Soviétique. En ce qui concernait les Russes et le Prêt-Bail, c'était un avion russe. Il devait quitter le terrain bientôt pour être hissé à bord de l'un des navires d'un convoi qui se formait pour partir vers Mourmansk et Kandalakcha. Ce jour-là, le Commandant de la base était absent et, en tant qu'officier exécutif par intérim, j'étais de service.

Je demandai à l'interprète quel « outrage » s'était produit. Il semblait qu'un DC-3, un avion de passagers appartenant à American Airlines, avait roulé depuis la piste et, en faisant demi-tour sur la place en béton pour décharger ses passagers, avait frôlé le carénage du moteur du Havoc. Je pouvais facilement voir que les dégâts n'étaient pas trop graves et pouvaient être réparés. Mais cela semblait être accessoire. Ce qui

exaspérait les Russes, c'était que l'on tolère une seule minute qu'un avion de ligne commercial américain endommage, même légèrement, un avion de guerre soviétique !

Des Russes, plus jeunes, se regroupèrent autour du Colonel Kotikov au-dessus de leur dictionnaire russe-anglais et me montrèrent un mot : « punir ». D'une voix excitée, ils exigèrent : « Pounich – peelote ! » Je demandai ce qu'ils voulaient faire au pilote fautif. L'un d'eux visa sa tempe avec un revolver imaginaire et pressa la détente.

« Vous êtes en Amérique », lui dis-je. « Nous ne faisons pas les choses de cette façon. L'avion sera réparé et prêt pour le convoi. »

Ils trouvèrent un autre mot : « Bannir ! » Ils le répétèrent avec excitation encore et encore. Finalement, je compris qu'ils voulaient que non seulement le pilote, mais aussi la compagnie American Airlines, Inc., soient expulsés de l'aéroport de Newark.

Je demandai à l'interprète d'expliquer que l'armée américaine n'avait pas de juridiction sur les compagnies commerciales. Après tout, les compagnies aériennes utilisaient l'aéroport de Newark bien avant la guerre et même avant l'existence de l'aéroport La Guardia. J'essayai de calmer les Russes en expliquant que notre officier de maintenance aéronautique, le Capitaine Roy B. Gardner, aurait le bombardier prêt pour son convoi même si cela nécessitait une équipe spéciale travaillant toute la nuit pour terminer le travail.

Je me souvins de ce que le Général Koenig m'avait dit des Russes lorsque je m'étais rendu à Washington peu après Pearl Harbor. Il savait qu'en 1917 j'avais servi dans la section des Machines Volantes du Corps des Transmissions américain et que j'avais été engagé dans les combats à l'étranger. Lorsqu'il me dit qu'un poste était ouvert pour un officier de liaison du Prêt-Bail avec l'Armée de l'Air de l'Armée Rouge, j'étais impatient d'en savoir plus.

« C'est un travail, Jordan, qui exige une quantité infinie de tact pour s'entendre avec les Russes », dit le Général. « Ce sont des gens avec lesquels il est difficile de travailler, mais je pense que vous pouvez le faire. »

Ainsi, j'avais été affecté à Newark dans le but exprès d'accélérer le programme du Prêt-Bail. J'étais déterminé à accomplir mon devoir du mieux que je pouvais. J'étais un « pneu rechapé » comme ils nous appelaient, nous les vétérans de la Première Guerre mondiale, et un simple Capitaine à 44 ans – mais j'avais un travail à faire et je savais que je pouvais le faire. Les premiers jours s'étaient passés relativement bien et Kotikov me plaisait plutôt. Mais il n'y avait pas à le nier, les Russes étaient des gens avec lesquels il est difficile de travailler.

Alors que mes remarques sur la réparation du bombardier dans les délais étaient traduites, je remarquai que le Colonel Kotikov s'agitait avec mépris. Quand j'eus fini, il fit un geste abrupt de la main. « J'appelle M. Hopkins », annonça-t-il.

C'était la première fois que je l'entendais utiliser ce nom. Cela semblait une menace si vaine, et stupide. Qu'est-ce que Harry Hopkins avait à voir avec l'aéroport de Newark ? En supposant que Kotikov mette sa menace à exécution, à quoi cela servirait-il ? Les avions commerciaux, après tout, relevaient de la compétence du Conseil de l'Aéronautique Civile.

« M. Hopkins arranger », affirma le Colonel Kotikov. Il me regarda et je pouvais voir maintenant qu'il était amusé, d'une manière sombre. « M. Brown va voir M. Hopkins – non ? » dit-il en souriant.

La mention de « M. Brown » me laissa perplexe, mais avant que j'aie le temps d'approfondir, Kotikov aboyait à l'interprète qu'il voulait appeler l'ambassade soviétique à Washington. Tous les appels longue distance russes devaient passer par mon bureau, et je m'assurais toujours que ceux du Colonel, qui pouvaient être extraordinairement longs parfois, soient passés « en PCV ». Je dis à l'opératrice d'obtenir l'ambassade soviétique et je tendis le récepteur au Colonel.

À ce moment-là, les autres Russes avaient été congédiés du bureau et j'étais assis à mon bureau. Le Colonel Kotikov commença une longue diatribe au téléphone en russe, entrecoupée de plusieurs allers-retours à la fenêtre. Les seuls mots que je compris étaient « American Airlines », « Hopkins » et le numéro de série sur la queue qu'il épela péniblement en anglais. Quand l'appel fut terminé, le Colonel partit sans un mot. Je haussai les épaules et allai voir le Havoc endommagé. Comme promis, il fut réparé et prêt à être hissé à bord lorsque le convoi appareilla.

Cela, j'en étais sûr, était la fin de l'affaire.

Je me trompais. Le 12 juin, l'ordre vint de Washington non seulement d'expulser American Airlines du terrain, mais d'ordonner à toute compagnie d'aviation de cesser ses activités à Newark immédiatement. L'ordre n'était pas pour un jour ou une semaine. Il fut maintenu pour la durée de la guerre, bien qu'ils l'aient appelé une « Suspension Temporaire ».

J'étais sidéré. C'était le genre de chose qu'on a du mal à croire, et qu'on ne peut certainement pas oublier. Allions-nous devoir sauter chaque fois que le Colonel Kotikov faisait claquer son fouet ? Pour moi, ce serait une leçon difficile à apprendre.

Le Capitaine Gardner, qui était à Newark depuis plus longtemps que moi et qui était mieux informé de ce qu'il appelait le « système du bouton-poussoir », me dit après coup qu'il n'avait pas perdu une seconde après que je l'aie informé que le Colonel Kotikov avait menacé d'« appeler M.

Hopkins ». Il se précipita vers le meilleur emplacement dans le terminal, occupé par le personnel des compagnies aériennes commerciales, et revendiqua l'espace en fixant sa carte sur la porte. Quelques jours plus tard, l'espace était à lui.

J'étais abasourdi par la rapidité avec laquelle les procédures d'expulsion s'étaient déroulées. D'abord, l'inspecteur du CAB était arrivé. Quelqu'un à Washington, dit-il, avait fait exploser une grenade sous le Conseil de l'Aéronautique Civile. Il passa plusieurs jours dans la tour de contrôle et soumit notre personnel à un interrogatoire serré sur le volume du trafic commercial et sur le fait qu'il interférait ou non avec les opérations soviétiques. Le bruit courut sur le terrain qu'il allait y avoir des ennuis. Plusieurs jours plus tard, l'ordre d'expulsion arriva. Une copie de l'ordre est reproduite sur la page suivante, un chef-d'oeuvre de langage bureaucratique.

Je devais me pincer pour m'assurer que nous, les Américains, et non les Russes, étions les donateurs du Prêt-Bail. « Après tout, Jordan, me dis-je, tu ne connais pas les détails de toute l'opération ; ce n'en est qu'une partie. Tu es un soldat, et en plus on t'a prévenu que ce serait une mission difficile. » En même temps, cependant, je décidai de commencer un journal, de collecter des documents de toutes sortes, et de prendre des notes et des mémos sur tout ce qui se passait. C'était une décision plus importante que je ne le réalisais alors.

Tenir un registre n'était pas exactement une idée révolutionnaire dans l'Armée. Je peux encore voir le Sergent Cook, à Kelly Field, Texas, en 1917, avec sa tignasse rousse et son visage rougeaud, m'adresser la parole, moi, un caporal de 19 ans, avec la supériorité infinie d'un sergent-chef de l'armée régulière : « Jordan, si tu veux t'en sortir, garde les yeux et les oreilles ouverts, garde ta grande gueule fermée, et garde une copie de tout ! »

Maintenant, j'avais le pressentiment qu'un jour il y aurait une enquête approfondie sur le Prêt-Bail russe. Je n'étais qu'un rouage dans la machine. Pourtant, parce que je ne pouvais pas connaître les détails de la stratégie de haut niveau, je commençai les journaux de Jordan.

Ces journaux se composent de plusieurs éléments. Le premier fut commencé à Newark et devint plus tard deux lourds classeurs bourrés d'une documentation exhaustive d'ordres de l'armée, de rapports, de correspondance et de noms de personnes militaires américaines. Il couvre le mouvement du Prêt-Bail soviétique par bateau depuis Newark, et par air depuis Great Falls et Fairbanks, du début de 1942 à l'été 1944. Le registre n'est pas seulement verbal mais aussi pictural. Parmi de nombreuses photographies, il y en a huit qui commémorent la visite à Great Falls du membre le plus célèbre de mon unité de la Première Guerre mondiale – le

Capitaine « Eddie » Rickenbacker. Une sorte d'annexe, ou de débordement, contient des bribes comme un dossier du journal *Tail Winds* du 7e Groupe de convoyage.

La deuxième section, également commencée à Newark, est un petit livre à couverture de cuir noir. J'y inscrivis le nom, le grade et la fonction de chaque Russe dont j'eus connaissance qu'il opérait n'importe où aux États-Unis. Le catalogue identifie 418 individus, dont un bon nombre étaient inconnus du FBI. Les hommes de M. Hoover furent suffisamment intéressés pour photocopier chaque page de ce livre. Cette liste s'avéra précieuse, m'a-t-on dit, pour tracer l'espionnage communiste en Amérique pendant la guerre. Accessoirement, ce registre s'ouvre avec ce que les autorités ont qualifié de liste très complète des bases aériennes soviétiques – 21 au total, avec les distances – depuis le détroit de Béring à travers la Sibérie jusqu'à Moscou.

La troisième partie, un agenda de très grande taille, en lin marron, est la seule qui corresponde à la définition du dictionnaire d'un journal comme « un enregistrement ou un registre des devoirs et événements quotidiens ». C'est une notation consécutive des événements, personnels et officiels, pendant neuf mois en 1944. Mais nous sommes en avance de deux ans, et nous arriverons à cette période plus tard.

Une explication officielle de l'expulsion des compagnies aériennes de l'aéroport de Newark était nécessaire pour l'opinion publique, mais celle qui fut donnée ne pouvait guère être plus absurde. Le communiqué de presse du CAB déclarait : « Tous les services de transport aérien à l'aéroport de Newark, N.J., ont été suspendus, aujourd'hui, avec effet immédiat, par ordre du Conseil de l'Aéronautique Civile... *Le Conseil attribue la suspension au nombre réduit d'avions disponibles et à la nécessité de réduire les escales comme mesure de conservation*. » À nous, à l'aéroport, on nous dit qu'il y avait trop de trafic aérien commercial ; au public, on dit que l'interdiction était imposée parce qu'il y avait maintenant moins d'avions ! Et l'idée que la « conservation » résultait de l'interdiction était absurde ; les avions s'arrêtaient maintenant à La Guardia, ce qu'ils ne faisaient pas auparavant, au lieu de Newark !

Le 12 juin, jour de l'interdiction, l'identité du « M. Brown » mentionné par le Colonel Kotikov a été révélée. Il s'appelait Molotov.

Les Une des journeaux ont révélé qu'il était l'invité du président pour la nuit à la Maison Blanche. Les journalistes savaient tous que Molotov était à Washington du 29 mai à juin Ath, voyageant incognito sous le nom de « M. Brown. » (Un journaliste a demandé à Stephen Early : « Pourquoi ne l'avez-vous pas appelé 'M. Red' ?) À la demande d'Early, ils s'étaient imposé une censure volontaire et la visite a été qualifiée de « secret le mieux gardé de la guerre. »

À un moment donné au cours de cette période, Molotov s'est rendu à New York. Bien que je ne sache pas si le Colonel Kotikov l'a vu alors, il savait évidemment tout sur les mouvements de Molotov.

Tard dans la soirée du premier jour de Molotov à la Maison Blanche, Harry Hopkins écrivait dans son journal un élément que je trouve choquant :

> « J'ai suggéré que Molotov aimerait peut-être se reposer [écrit Hopkins].
>
> Litvinov s'est montré extrêmement ennuyé et cynique tout au long de la conférence. Il a fait tous les efforts pour que Molotov reste à Blair House ce soir, mais Molotov voulait évidemment rester à la Maison Blanche au moins une nuit, alors il est installé dans la pièce d'en face [c'est-à-dire en face de Hopkins].
>
> Je suis entré un moment pour lui parler après la conférence et il a demandé qu'une des filles qu'il avait amenées comme secrétaires soit autorisée à venir, et cela a été arrangé. »[2]

Dix jours après la révélation de l'histoire de Molotov, Harry Hopkins est venu à New York pour s'adresser à un rassemblement de Russes Rouge au Madison Square Gardens. Il a crié :

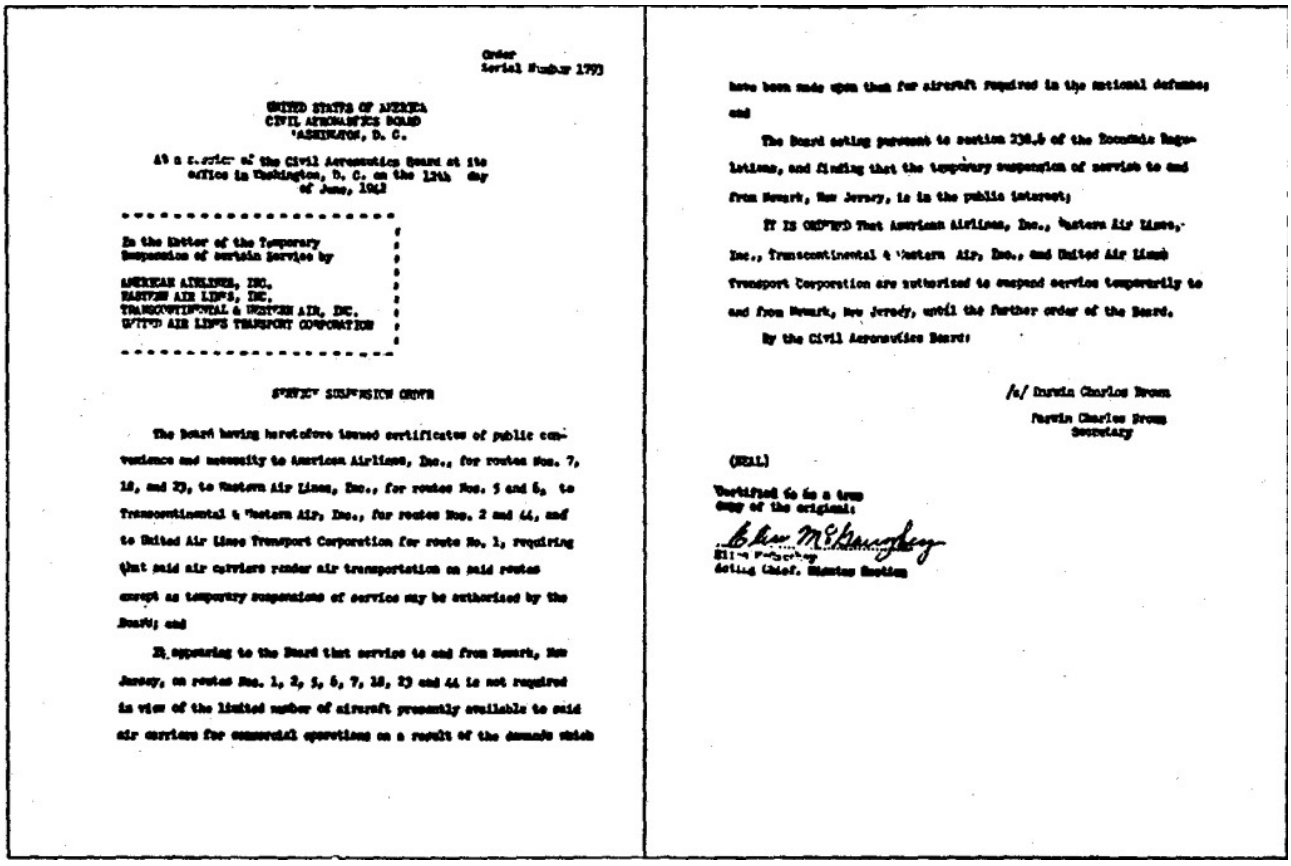
> « Un deuxième front ?
>
> Oui, et si nécessaire, un troisième et un quatrième front... Le peuple américain est lié au peuple de l'Union soviétique dans la grande alliance des Nations unies. Ils savent qu'au cours de l'année écoulée, dans votre combat héroïque contre notre ennemi commun, vous avez rendu pour nous et pour toute l'humanité un service qui ne pourra jamais être remboursé.
>
> Nous sommes déterminés à ce que rien ne nous empêche de partager avec vous tout ce que nous avons et ce que nous sommes dans ce conflit, et nous sommes impatients de partager avec vous les fruits de la victoire et de la paix. »

M. Hopkins a conclu :

> « Les générations à naître devront une grande partie de leur liberté au pouvoir invincible du peuple soviétique. »[3]

2 *Roosevelt and Hopkins : An Intimate History*, Robert E. Sherwood, (Harper, 1948), p. 560.

3 Ibid, p. 588.



Order
Serial Number 1793

UNITED STATES OF AMERICA
CIVIL AERONAUTICS BOARD
WASHINGTON, D. C.

At a session of the Civil Aeronautics Board at its office in Washington, D. C. on the 12th day of June, 1942

In the Matter of the Temporary Suspension of certain Service by

AMERICAN AIRLINES, INC.,
EASTERN AIR LINES, INC.,
TRANSCONTINENTAL & WESTERN AIR, INC.,
UNITED AIR LINES TRANSPORT CORPORATION

ORDER SUSPENDING SERVICE

The Board having heretofore issued certificates of public convenience and necessity to American Airlines, Inc., for routes Nos. 7, 18, and 23, to Eastern Air Lines, Inc., for routes Nos. 5 and 6, to Transcontinental & Western Air, Inc., for routes Nos. 2 and 44, and to United Air Lines Transport Corporation for route No. 1, requiring that said air carriers render air transportation on said routes except as temporary suspensions of service may be authorized by the Board; and

It appearing to the Board that service to and from Newark, New Jersey, on routes Nos. 1, 2, 5, 6, 7, 18, 23 and 44 is not required in view of the limited number of aircraft presently available to said air carriers for commercial operations as a result of the demands which have been made upon them for aircraft required in the national defense; and

The Board acting pursuant to section 238.6 of the Economic Regulations, and finding that the temporary suspension of service to and from Newark, New Jersey, is in the public interest;

IT IS ORDERED That American Airlines, Inc., Eastern Air Lines, Inc., Transcontinental & Western Air, Inc., and United Air Lines Transport Corporation are authorized to suspend service temporarily to and from Newark, New Jersey, until the further order of the Board.

By the Civil Aeronautics Board:

/s/ Durwin Charles Brown

Durwin Charles Brown
Secretary

(SEAL)

Certified to be a true copy of the original:

Ellen McGarraghy
Acting Chief, Mimeo Section

Ordre du Conseil de l'Aéronautique Civile suspendant les vols commerciaux à l'aéroport de Newark en juin 1942.

CHAPITRE DEUX

Les dossiers de la « poudre à bombe »

En ma qualité d'Officier de Liaison, je commençais à aider les Russes dans la paperasserie nécessaire et les assistais en téléphonant aux différentes usines pour accélérer le mouvement des fournitures afin de rattraper des convois particuliers. Je fis bientôt la connaissance d'Eugène Rodzevitch, l'homme de terrain qui visitait les usines et rapportait quotidiennement par téléphone les livraisons possibles.

Alors que le Colonel Kotikov communiquait avec les nombreux fonctionnaires différents de la Commission d'Achat du Gouvernement Soviétique, leurs noms me devinrent de plus en plus familiers. Par exemple, M. I. A. Eremin, membre de la Commission, était chargé des matières premières. D'autres étaient B. N. Fomin, chargé de la poudre et des explosifs dans la division militaire ; N. S. Fomichev, assistant du chef auprès de M. Eremin dans la division chimique des matières premières ; et A. D. Davyshev, chargé des fours électriques. Ces noms apparaissaient de plus en plus fréquemment, car nous étions amenés à accumuler des produits chimiques et des usines chimiques avec une intensité croissante dans les mois suivants. Le Général de division S. A. Piskounov, avec ses assistants, était chef de la section aviation. Le Colonel A. P. Doronin, chargé des bombardiers moyens ; et le Colonel G. E. Tsvetkov, chargé des avions de chasse. Je devais très bien connaître ces deux derniers officiers.

Peu, parmis les officiers américains qui entraient en contact occasionnel avec les Russes, parvenaient à voir leurs dossiers. Mais plus j'aidais Rodzevitch et le Colonel Kotikov, plus ils devenaient cordiaux. Il devint habituel pour moi de feuilleter leurs papiers pour obtenir les documents d'expédition et de les préparer dans des dossiers pour une information rapide lorsqu'ils rendaient compte à Washington.

À cette époque, je ne savais absolument rien de la bombe atomique. Les mots « uranium » et « District d'Ingénierie de Manhattan » m'étaient inconnus. Mais je pris conscience que certains dossiers étaient mis de côté sur le bureau du Colonel Kotikov pour l'accumulation pour une usine chimique très spéciale. En fait, cette usine chimique était désignée par le Colonel Kotikov comme une usine de « poudre à bombe ». En me référant à mon journal et en vérifiant les articles que je sais maintenant entrer dans une centrale à énergie atomique, je peux montrer les enregistrements suivants, commençant en 1942, alors que j'étais encore à Newark. Ces matériaux, nécessaires à la création d'une pile atomique, partirent pour la Russie en 1942 :

Graphite : naturel, en paillettes, en morceaux ou en copeaux, coûtant aux contribuables américains 812 437 $.

Plus de treize millions de dollars de tubes d'aluminium (utilisés dans la pile atomique pour « cuire » ou transmuter l'uranium en plutonium), le montant exact étant de 13 041 152 $.

Nous avons envoyé 834 989 livres de cadmium métallique pour des tiges permettant de contrôler l'intensité d'une pile atomique; le coût était de 781 472 $.

Le matériau vraiment secret, le thorium, est finalement apparu et a immédiatement commencé à être livré. Le montant en 1942 était de 13 440 livres pour un coût de 22 848 $.[4]

C'est à peu près à cette époque que les Russes étaient impatients d'obtenir plus de moteurs diesel marins, qui coûtaient environ 17 500 dollars, et ils remuaient ciel et terre pour obtenir 25 autres gros moteurs de plus de 200 chevaux.

Le major général John R. Deane, chef de notre Mission militaire à Moscou, avait rejeté la demande des Russes pour ces moteurs diesel car le général MacArthur en avait besoin dans le Pacifique Sud. Mais les Russes ne s'étaient pas découragés et avaient décidé d'en faire un problème en s'adressant directement à Hopkins, celui-ci rejetant tous les avis et statuant en faveur de la Russie.

Au cours des trois ans 1942-44, un total de 1 305 de ces moteurs ont été envoyés en Russie, pour un coût de 30 745 947 $. Le général Deane et nos observateurs militaires ont signalé que les moteurs qu'ils avaient précédemment reçus rouillaient dans un entrepôt ouvert. Il est maintenant parfaitement évident que ces diesels étaient des articles d'après-guerre, pas du tout nécessaires à l'activité de guerre immédiate de la Russie.

Le Major général Deane, un expert du Prêt-Bail russe, dit ceci dans son excellent livre, L'Étrange Alliance, qui porte le sous-titre significatif, *L'histoire de Nos efforts de coopération en temps de guerre avec la Russie* :

« En ce qui concerne l'aide russe, j'ai toujours senti que leur mission (c'est-à-dire la mission de Harry Hopkins et de son assistant, le major général james H. Burns) a été menée avec un

4 Le 30 janvier 1943, nous avons expédié 11 912 livres supplémentaires de nitrate de thorium en Russie depuis Philadelphie sur le S.S. John C. Fremont. Il est significatif qu'il n'y ait eu aucune expédition en 1944 et 1945, en raison sans doute de la vigilance du général Groves. En ce qui concerne le thorium, le rapport Smyth (p. 5) dit :

« Les seuls éléments naturels qui présentent cette propriété d'émettre des particules alpha ou bêta sont (à quelques exceptions mineures près) ceux qui ont des numéros atomiques et des nombres de masse très élevés, tels que l'uranium, le thorium, le radium et l'actinium, c'est-à-dire ceux connus pour avoir les structures nucléaires les plus compliquées. »

zèle qui s'approchait du fanatisme. Leur enthousiasme est devenu si enraciné qu'il ne pouvait être tempéré lorsque les conditions indiquaient qu'un changement de politique était souhaitable...

Une nouvelle situation est apparue lorsque le vent a tourné à Stalingrad et que l'offensive russe a commencé, ne se terminant qu'à Berlin. Nous avions maintenant une Armée rouge qui était très arrogante et qui le devenait de plus en plus à chaque victoire successive.

Les dirigeants soviétiques sont devenus de plus en plus exigeants. Le feu dans la maison de notre voisin avait été éteint et nous nous étions soumis à sa direction en aidant à l'éteindre. Il a supposé que nous continuerions à nous soumettre à sa direction en aidant à reconstruire la maison, et malheureusement nous l'avons fait. Il nous a permis de travailler à l'extérieur et a exigé que nous fournissions le matériel pour l'intérieur, dont nous n'avions pas le droit de voir l'utilisation exacte. Maintenant que la maison est meublée, nous n'avons au mieux qu'une connaissance partielle. »[5]

Il est vrai que nous n'avons jamais su à quoi servait exactement tout ce qui était envoyé sous Prêt-Bail russe, et l'échec de la mise en place d'un système de responsabilité est maintenant considéré comme une erreur effroyable. Mais pourrait-il y avoir quelque chose de plus insensé que de supposer que les matériaux atomiques que nous avons envoyés n'ont pas été utilisés pour une bombe atomique, qui s'est matérialisée en Russie bien avant que nous ne l'attendions ?

Les britanniques nous laissaient inspecter leurs installations sans réserves et échangeaient librement des informations. Les Russes ne le faisaient pas. Notre gouvernement était déterminé à fournir tout ce que les Russes demandaient, aussi vite que nous pouvions le leur acheminer – et j'étais l'un des accélérateurs. Et quand je dis « notre gouvernement », je veux bien sûr dire Harry Hopkins, l'homme en charge du Prêt-Bail, et ses aides. Nous, dans l'Armée, savions d'où venaient les ordres, et les Russes aussi. Le « système du bouton-poussoir » fonctionnait à merveille ; personne ne le savait mieux que le Colonel Kotikov.

Un après-midi, le Colonel Kotikov m'appela à la porte du hangar. Il désigna un petit avion qui portait une étoile rouge dans un cercle blanc. « À qui est-ce ? » demanda-t-il. Je reconnus un avion de Texaco et expliquai qu'il appartenait à une compagnie pétrolière, The Texas Company.

De quel droit The Texas Company, demanda-t-il, usurpait-elle l'étoile rouge ? Il allait téléphoner à Washington pour qu'on la leur retire

5 Dossiers « Poudre de Bombe »

immédiatement. J'attrapai son bras et expliquai hâtivement que l'état du Texas était connu comme l'« État de l'Étoile Solitaire » bien avant la révolution russe. Je dis que s'il entamait une dispute à propos de cette étoile, l'état du Texas pourrait déclarer la guerre à la Russie de son propre fait.

Kotikov n'était pas vraiment sûr que je plaisantais, mais il finit par abandonner l'idée de téléphoner. Je me souviens toujours avec amusement que ce fut l'une des rares fois où Harry Hopkins ne fut pas appelé à la rescousse.

Les différentes régions de Russie qui étaient construites ou reconstruites étaient évidentes d'après le type de fournitures expédiées dans le cadre du Prêt-Bail. Beaucoup de fournitures étaient incroyablement à long terme en quantité et en qualité. Voici quelques-uns des centres les plus importants :

Ville soviétique		*Nature du matériel américain du Prêt-Bail*
Tcheliabinsk	–	Tracteurs et machines agricoles
Tchirtchik	–	Usines de poudre et explosifs
Kamensk-Ouralski	–	Fabrication d'aluminium
Nijni-Taguil	–	Ateliers de wagons de chemin de fer
Novossibirsk	–	Usine d'avions et pièces détachées
Magnitogorsk	–	Équipement d'aciérie
Omsk	–	Centre de chars
Sverdlovsk	–	Usines d'armement

Les Russes étaient de grands admirateurs d'Henry Ford. Souvent l'interprète me répétait des déclarations telles que : « Ces expéditions aideront à fordiser notre pays », ou « Nous sommes en retard sur le reste du monde et devons nous dépêcher pour le rattraper ».

Il était cependant devenu clair que nous n'allions pas rester à Newark beaucoup plus longtemps. L'ampleur croissante de nos activités, l'expansion du Prêt-Bail, le besoin d'une livraison plus rapide des avions à la Russie – tous ces facteurs forçaient une décision en faveur de la livraison par air pour remplacer la livraison par bateau. Il était évident depuis longtemps que la meilleure route était depuis l'Alaska à travers la Sibérie.

Dès le début, les Russes étaient réticents à ouvrir la route Alaska-Sibérie. Même avant Pearl Harbor, lors de la première mission Harriman-

Beaverbrook à Moscou en septembre 1941, Averell Harriman avait suggéré à Staline que les avions américains pourraient être livrés à l'Union Soviétique depuis l'Alaska via la Sibérie par des équipages américains. Staline s'y opposa et dit que c'était « une route trop dangereuse ». Cela nous aurait bien sûr amenés derrière le Rideau de Fer. Durant la visite de Molotov à la Maison Blanche, le Secrétaire d'État Cordell Hull remit à Harry Hopkins un mémorandum avec neuf points à l'ordre du jour pour les Russes, le premier étant : « L'établissement d'un service de convoyage d'avions des États-Unis vers l'Union Soviétique via l'Alaska et la Sibérie. » Lorsque le Président souleva cette question, Molotov observa qu'elle était à l'étude, mais « il ne savait pas encore quelle décision avait été prise ».

Le Général de division John R. Deane a un commentaire ironique sur la procrastination russe à cet égard :

> Avant mon départ pour la Russie, le Général Arnold, qui pouvait frapper du poing sur la table et faire avancer les choses aux États-Unis, m'avait convoqué dans son bureau, frappé du poing sur la table, et m'avait dit ce qu'il voulait que je fasse pour améliorer le transport aérien entre les États-Unis et la Russie.
>
> Il m'informa que je devais obtenir l'approbation russe pour l'exploitation par les Américains d'avions de transport vers Moscou sur l'une des routes suivantes par ordre de priorité : première, la route Alaska-Sibérie ; deuxième, via le Royaume-Uni et Stockholm ; ou troisième, de Téhéran à Moscou. Je saluai, dis Oui, mon général, et essayai pendant deux ans d'exécuter ses instructions.[6]

Là où les États-Unis n'étaient pas en mesure de forcer la main de la Russie, les sous-marins nazis réussirent. Les sous-marins partant de Norvège attaquaient nos convois du Prêt-Bail sur la route de Mourmansk, apparemment pas considérée comme « trop dangereuse » pour les équipages américains.

Une limite désastreuse fut finalement atteinte lorsque sur un convoi de 34 navires, 21 furent perdus. Les Douglas A-20 Havoc, qui coulaient au fond de l'océan, étaient plus importants pour Staline que des vies humaines. Alors nous commençâmes d'abord à faire voler des bombardiers moyens depuis l'Amérique du Sud vers l'Afrique, mais au moment où ils arrivaient à travers l'Afrique à Tiflis, à cause des tempêtes de sable, les moteurs devaient être démontés et ils n'étaient pas très utiles aux Russes. Nous n'arrivions pas non plus à en mettre suffisamment sur des bateaux autour de l'Afrique pour répondre aux besoins russes pour la grande offensive qui se préparait pour la bataille de Stalingrad.

---

6 The Strange Alliance, John R. Deane, (Viking, 1947), pp. 90-91.

Finalement, la Russie donna son accord pour la route Alaska-Sibérie. Les Américains piloteraient les avions jusqu'à Fairbanks, en Alaska ; les Américains installeraient toutes les installations aéroportuaires en Alaska[7] ; les pilotes soviétiques prendraient le relais sur notre sol ; seuls les pilotes soviétiques voleraient vers la Russie.

Le principal point d'étape aux États-Unis serait Gore Field à Great Falls, dans le Montana. Quelques années avant la guerre, le Général Ralph Royce, qui expérimentait le vol par temps froid avec un groupe d'avions d'entraînement appelés « Snow Birds », avait constaté que Great Falls, avec son aéroport à 3 665 pieds au-dessus du niveau de la mer, au sommet d'un plateau de mesa à 300 pieds au-dessus de la ville elle-même, avait un remarquable record de plus de 300 jours de vol clair par an, malgré son climat hivernal très froid et sec.

Si vous regardez une projection du globe centrée sur le pôle Nord, vous verrez que Great Falls est presque sur une ligne directe avec Moscou. Cela devait s'appeler le nouveau et secret Pipeline. L'armée l'appelait ALSIB.

7 Plus tard, il s'avéra que nous construisîmes en fait des bases pour les Russes en Sibérie. Le Colonel Maxwell E. Erdofy, le célèbre constructeur d'aéroports, et des équipes du projet de la route Alcan furent envoyés en Russie et maintenus en isolement et sous garde soviétique alors qu'ils construisaient des aéroports sibériens. Je ne trouve nulle part trace que ces travaux aient été facturés au Prêt-Bail.

CHAPITRE TROIS

Nous déménageons au Montana

C'était la météo la plus froide depuis 25 ans lorsque l'itinéraire fut tracé. Tout d'abord, le Général de division Follette Bradley effectua un vol expérimental via les anciennes pistes d'atterrissage des champs aurifères du Canada. Avec les Russes, il traça une route de Great Falls à Fairbanks, en Alaska, et à travers la Sibérie jusqu'à Kouïbychev et Moscou. C'est la voie aérienne la plus froide du monde, à travers le Yukon vers l'Alaska et à travers le « Pôle du Froid » en Sibérie, mais cela fonctionna.

Le Colonel (alors Capitaine) Gardner, notre dépanneur à Newark, fut l'un des premiers à partir pour le Montana. Puis le Lieutenant Thomas J. Cockrell arriva à Great Falls à la tête d'un détachement avancé pour organiser le logement et le cantonnement des troupes du 7e Groupe de Convoyage du Commandement du Transport Aérien, qui se déplaçait depuis Seattle.

Gore Field était, à cette époque, connu comme l'Aéroport Municipal de Great Falls. Bien qu'il ait été choisi comme base du 7e Groupe, la construction effective des baraquements et autres installations n'avait pas commencé. Le Centre Civique de Great Falls fut donc choisi comme résidence temporaire, avec le quartier général, la caserne, le mess et d'autres installations, réunies sous le toit de l'immense structure municipale. La patinoire fut également utilisée comme caserne combinée et réfectoire, et un quartier général temporaire fut établi dans le bureau du maire Ed Shields et les bureaux d'autres fonctionnaires de la ville.

Pendant près de quatre mois, le Civic Center devint la base du 7e Groupe de convoyeurs, tandis que les entrepreneurs se précipitaient pour la construction des casernes, hangars et autres bâtiments qui devaient constituer le poste de Gore Field. Le groupe termina son déménagement à Gore Hill au début de novembre 1942. Le 7e Groupe continua à superviser toutes les stations et opérations le long de la Route du Nord-Ouest jusqu'au 17 novembre 1942, date à laquelle l'Aile Alaska du Commandement du transport aérien fut créée pour prendre en charge les opérations de la route vers le nord à travers le Canada jusqu'à Fairbanks, où des centaines de pilotes russes attendaient de prendre le relais.

Le major Alexander Cohn arriva de Spokane pour établir le 34e sous-dépôt du Commandement du Service aérien. C'est ce dépôt qui a supervisé les montagnes de fret aérien originaires de tous les États-Unis et qui se sont déversées dans l'entonnoir de cette extrémité du pipeline.

Le Colonel Gardner a organisé mon transfert de Newark à Great Falls. Mes ordres m'ont désigné comme « Représentant des Nations Unies. » Peu de gens se rendent compte que bien que l'Organisation des Nations Unies n'ait été créée à San Francisco qu'en septembre 1945, le nom *Nations Unies* était utilisé dans l'organisation de Prêt-Bail dès 1942, comme dans mes commandes initiales à Newark.

Pour mémoire, je veux citer mes ordres à Great Falls, avec une phrase en italique. L'une des raisons à cela est qu'en 1949, le New York Times a publié la déclaration suivante d'un « porte-parole » des Nations Unies :

« *Jordan n'a jamais travaillé pour les Nations Unies*. »

J'ai alors apporté la copie originale de mes ordres en personne au Times, expliqué qu'il s'agissait d'une désignation de l'Armée dès 1942, et leur ai demandé en toute équité de faire une correction (ce qu'ils n'ont pas fait), car je n'ai jamais prétendu avoir « travaillé pour les Nations Unies » et leur histoire a laissé l'impression que je mentais. Voici mes ordres, avec les abréviations originales de l'armée :

Forces Aériennes de L'Armée
Quartier général, 34e Dépôt secondaire
Commandement du Service Aérien
Bureau du Commandant

Capt GEORGE R. JORDAN, 0468248, AC, s'étant présenté au travail ce sta par Par1, SO No 50, AAF, ASC, Commandant de secteur du poste de service aérien du Qg de New York,
L'aéroport de Newark, New Jersey, en date du 2 janvier 43, est par la présente en tant que gd Représentant des Nations Unies, 34e sous-dépôt, Great Falls, Montana, à compter de cette date.
Par ordre de
Lieutenant-colonel MEREDITH.

Capt GEORGE R. JORDAN, 0468248, AC, having reported for duty this sta per Par1, SO No. 50, AAF, ASC, Hq New York Air Serv Post Area Comd, Newark Airport, N.J., dated 2 January 43, is hereby as gd United Nations Representative, 34th Sub Depot, Great Falls, Montana, effective this date.
By order of
Lt. Colonel MEREDITH.

Ces ordres officiels activant mon poste ont été précédés, le premier janvier, par une directive présidentielle. Cette directive a été adressée aux Généraux Commandants des Commandements du Transport Aérien, du Matériel et du Service Aérien, via le Colonel H. Ray Paige, Chef, Section

Internationale, État-Major de l'Air, qui travaillait directement sous les ordres du Général Arnold.

Cette directive donnait la priorité absolue aux avions transitant par notre station, même sur les avions de l'Armée de l'Air des États-Unis ! Elle fut extrêmement importante dans tout mon travail. Je cite le premier paragraphe crucial :

QUARTIER GÉNÉRAL DES FORCES AÉRIENNES DE L'ARMÉE
WASHINGTON

1er janvier 1943.

MÉMORANDUM POUR LE GÉNÉRAL COMMANDANT,
COMMANDEMENT DU SERVICE AÉRIEN :

Objet : Mouvement des avions russes.

1. Le Président a ordonné que « les avions soient livrés conformément aux calendriers du protocole par les moyens les plus expéditifs. » Pour mettre en oeuvre ces directives, la modification, l'équipement et le mouvement des avions russes ont reçu la première priorité, *même sur celle les vols pour les Forces Aériennes de l'Armée des États-Unis...*

Par ordre du Lieutenant Général ARNOLD,

Richard H. Ballard,
Colonel, G.S.C.
Adjoint au Chef d'État-Major de l'Air, A-4.

L'histoire suivante illustre l'importance de la « première priorité » et montre combien peu de personnes, même dans les services armés, en étaient conscientes. Un jour, un Colonel aviateur arriva à Great Falls et demanda une autorisation pour Fairbanks, en Alaska. On lui dit que son avion ne pourrait pas partir avant les quatre jours nécessaires pour se conformer aux ordres d'hivernage permettant à son avion de voler sur la route froide. Il exigea immédiatement suffisamment de mécaniciens pour faire le travail en quelques heures. Je fis remarquer que cela nécessiterait des mécaniciens qui travaillaient sur les avions russes. « Je sais que je ne suis qu'un Colonel de l'Armée de l'Air », marmonna-t-il, « et je déteste déranger l'Oncle Joe, mais j'ai bien peur, Capitaine, que cet avion américain doive prendre le pas sur les avions russes. »

Il est rare qu'un Capitaine puisse contredire un Colonel. Lorsque je lui montrai la directive précédente et qu'il lut les mots « le Président a ordonné » et « première priorité », il resta littéralement sans voix. Nous suggérâmes qu'il pourrait emprunter des mécaniciens à Pocatello (Idaho) et Ogden (Utah) pour faciliter l'hivernage de son avion. Mais il tournait en rond avec un regard perplexe, marmonnant « *Première* priorité ! Je serai damné. » Il me demanda si beaucoup de pilotes de l'Armée de l'Air étaient au courant. Je lui dis qu'ils le découvraient lorsqu'ils arrivaient à Great Falls et essayaient d'entrer dans le Pipeline.

Pour compléter mon dossier, il y avait un ordre du quartier général du Commandement du Service Aérien qui décrivait mes fonctions en détail. Je le trouve assez important pour le citer entièrement :

QUARTIER GÉNÉRAL DES FORCES AÉRIENNES DE L'ARMÉE
COMMANDEMENT DU SERVICE AÉRIEN
TERRAIN DE PATTERSON – COMTÉ DE FAIRFIELD, OHIO

1-7-43.

OBJET : Obligations liées au Mouvement des avions Russes.

À : Commandant

34e Sous-Dépôt

Aéroport municipal de Great Falls

Great Falls, États-Unis

1. En ce qui concerne le mouvement des aéronefs vers l'URSS via votre poste, il vous est demandé de nommer un officier qui sera chargé des tâches suivantes :

a. Inspecter l'aéronef à l'arrivée, pour déterminer

(1) Sa condition

(2) L'état de l'équipement standard

b. Installer des équipements de vol spéciaux à la demande de la Russie.

c. Recevoir et entreposer l'équipement de vol spécial fourni pour ce mouvement.

d. Signaler toute pénurie d'équipement standard à la branche des Nations Unies, Section étranger, et prendre les mesures nécessaires pour qu'ils soient fournis.

e. Fournir à la Division des Nations Unies, Section étranger, des rapports quotidiens concernant les arrivées et les départs de ces aéronefs et le statut de ceux détenus sur le terrain.

f. Coordonner les activités du Commandement des Services Aériens, du Commandement du Transport aérien et du Commandement du Matériel qui affectent cet ensemble de mouvements d'aéronefs.

g. Recevoir et transmettre les messages et réquisitions de Fairbanks.

h. Coordonner et accélérer les mouvements de fret aérien pour l'U.R.S.S à partir de Great Falls et d'Edmonton.

2. Il est recommandé que le capitaine Jordan, qui a été récemment affecté à votre station, soit nommé à cette fin.

Par ordre du Major Général FRANK :

Commandant en chef Kane, Colonel C. C.

Pour LESTER T. MILLER

BRIGADIER GÉNÉRAL,

Chef de la Division des approvisionnements des États-Unis

Les températures variaient de zéro à 70 degrés sous zéro le long de la route où soufflent les williwaws entre Great Falls et Fairbanks. Les williwaws ne descendent pas aussi loin que Gore Field, mais des rafales allant jusqu'à 110 milles à l'heure ont poussé un pilote à dire : « Si nous utilisions une bombe de 500 livres comme manche à air, ça soufflerait trop. » Malgré le froid, le Engineer Corps reconstruisait les anciennes pistes d'atterrissage canadiennes aurifères et et les voies aériennes commençaient vraiment à être un pipeline.

L'état-major russe avait déménagé de Newark à Great Falls, avec le Colonel Kotikov toujours à leur tête. À ce moment-là, ma relation personnelle avec le Colonel était très amicale. Sur le plan humain, nous nous entendions très bien. Du point de vue du comportement habituel des Russes vis-à-vis des Américains, on pourrait même dire que nos relations étaient intimes.

Le Colonel Gardner décida qu'il accélérerait les choses si je faisais un voyage à Fairbanks, en visitant les divers aéroports en route, pour me familiariser avec les conditions et le personnel russe. Je devais revenir et faire un rapport au Colonel Winters et au Colonel Doty, à Dayton, sur le

type d'accessoires nécessaires pour accélérer les livraisons des P-39 Airacobras à canon, les petits avions de chasse qui étaient pilotés à vue par des pilotes jusqu'à Ladd Field, Fairbanks. Les bombardiers moyens et les transports pouvaient, bien sûr, être pilotés aux instruments. Les Russes surnommèrent les Bell Airacobras les *Cobrastochkas* (« chers petits cobras »), et rapportèrent qu'ils étaient capables d'effectuer avec succès toutes sortes de manoeuvres verticales, particulièrement la chandelle, et détenaient un avantage très net sur le Messerschmitt 109. Si ils étaient achetés par lots de mille, les Airacobras ne coûtaient seulement aux contribuables américains que 85 465,45 $ pièce.

Le 1er février 1943, je partis de Great Falls pour Fairbanks.

CHAPITRE QUATRE

Comment mon rapport sur l'Alaska a aidé les Russes

Le jour de mon départ, le Colonel Kotikov vint sur la piste pour me dire au revoir. Il vit mes bottes « Gaffney », doublées de peau de mouton, et parut horrifié. « Vous autres Américains ne connaissez rien au froid », marmonna-t-il, et il me poussa précipitamment dans une voiture. Nous fonçâmes jusqu'à son quartier, et il insista pour me prêter ses propres bottes russes, en feutre avec des semelles en cuir. Contrairement à la peau de mouton, le feutre ne devient jamais humide à cause de la transpiration. Elles s'élargissent aussi vers le bas, permettant de marcher sur la neige sans s'enfoncer. J'eus toutes les raisons d'être reconnaissant au Colonel pour ces bottes.

Alors que nous revenions en voiture à l'avion, le Colonel Kotikov m'informa avec un sourire plaisant que sa femme était en route depuis la Russie pour le rejoindre à Great Falls. Mon expérience était que seuls les privilégiés pouvaient faire venir leurs épouses de l'Union Soviétique ; j'avais plus que jamais raison de considérer que je travaillais avec un membre important de la hiérarchie russe.

Accessoirement, Mme Kotikov arriva à Great Falls après mon retour de Fairbanks. C'était la personne la plus atteinte du mal de mer que j'aie jamais vue, et il fallut tous les efforts de notre personnel médical pour la remettre d'aplomb. Mais ce n'était pas la traversée maritime depuis Vladivostok qui avait causé son malaise. C'était le voyage terrestre, nous dit Mme Kotikov, à travers la Sibérie en caravane de chameaux ! Elle nous assura qu'un bateau qui tangue était infiniment préférable à un chameau qui se dandine. Comme elle parlait un peu anglais et apprit rapidement à utiliser une machine à écrire, elle devint la secrétaire, la gestionnaire de bureau et l'assistante générale de Kotikov.

Mon vol de Great Falls à Fairbanks – environ 3 100 kilomètres – prit six jours ! Je tins un compte-rendu au jour le jour de ce voyage cauchemardesque, une grande partie griffonnée au crayon, alors que j'étais dans les airs. De plus, j'avais l'habitude d'écrire une fois par semaine à ma mère, et certaines de mes lettres m'ont aidé à reconstituer relativement complètement le dossier. Les trois premiers jours du voyage, la portion la plus facile, nous amenèrent à Watson Lake. Voici quelques entrées du journal :

Mardi 2 février – Atterri à Edmonton, premier arrêt. Temps brumeux, mais au-dessus des nuages nous vîmes les Rocheuses et un coucher de

soleil magnifique sur les montagnes. Beaucoup d'aviateurs et d'avions canadiens.

Mercredi 3 février – Survole un pays très montagneux à 3 000 mètres. Beaucoup de nuages et de zones de tempête. Arrivé à Grand Prairie sans problème. Puis Fort St. John. Paysage très rude devant. Arrivé à Fort Nelson à 15h45. Trop couvert pour continuer. Allé au poste de traite de la Baie d'Hudson. Vu un trappeur avec la barbe gelée qui était venu sur 110 kilomètres à travers la brousse en traîneau à chiens.

Le jeudi, nous arrivâmes à Watson Lake, atterrissant juste à temps pour éviter la très forte tempête de neige qui avait commencé. Durant l'après-midi et la nuit du lendemain, treize hommes périrent, et le 5 février 1943 devint connu comme le « Vendredi Noir » sur la partie américaine du Pipeline. Toutes les personnes à bord du transport C-49 piloté par le Colonel Mensinger furent perdues.

J'avais rencontré le Colonel Mensinger ce vendredi matin à Watson Lake. Nous étions tous bloqués par le blizzard – environ 30 pilotes – avec le temps fermé au nord par un banc de gel de 3 000 mètres de haut. La température extérieure était de -35 à -45°C. La piste était une bande de glace solide, entre des sillons de neige. Ce jour-là, le soleil se leva à 10h15 et se coucha vers quatre heures de l'après-midi. À midi, notre pilote, le Capitaine Arthur C. Rush, et moi luttâmes à travers le terrain jusqu'à la station météo. Nous étions protégés par trois couches de sous-vêtements d'hiver, des vestes de vol doublées de fourrure, des gants spéciaux, des cagoules en chamois et trois paires de chaussettes épaisses dans nos bottes. À la cabane météo, nous trouvâmes un officier qui se présenta comme le Colonel Mensinger. De taille mince et de stature moyenne, il approchait la cinquantaine. Il était intelligent et courtois, mais il s'indigna lorsque des messages commencèrent à crépiter dans les écouteurs à l'intérieur du dépôt.

> « Écoutez ça ! », s'exclama-t-il. « Tout ce que nous avons besoin de savoir sur la météo nous parvient des stations navales des Aléoutiennes et des sous-marins loin en mer. Mais nous n'en comprenons pas un mot. Des hommes meurent parce qu'il n'est pas dans le protocole que la Marine partage son code avec l'Armée. » Il dit avoir noté un carnet plein de mémorandums sur le renseignement météo, « notre pire goulot d'étranglement ». Quand il serait à Edmonton, il préparerait un « rapport-fleuve ».

Juste à ce moment, il fut annoncé par haut-parleur que le Colonel Mensinger, qui volait vers le sud, pouvait partir, s'il voulait tenter sa chance ; mais que le Capitaine Rush et moi, qui allions vers le nord, devions rester. Le Colonel dit qu'il affronterait le risque. Pour le bien des vies américaines, il sentait que son rapport ne pouvait attendre. Alors que

nous nous serrions la main, il me complimenta pour le travail accompli à Great Falls.

Rush et moi partions pour le déjeuner lorsque nous entendîmes ses moteurs démarrer. L'avion fonça le long de la piste dans un nuage d'éclats de glace soulevés par les crampons métalliques des pneus. Ainsi le Colonel Mensinger, avec ses dix compagnons et ses notes sur la réforme du service météo, disparut dans l'oubli. Son corps ne fut retrouvé que cinq ans plus tard.

Voici mon entrée de journal pour le lendemain :

Samedi 5 février – Température -35°C. Dormi la nuit dernière dans un sac de couchage. Un husky sous mon lit a fait un cauchemar, a hurlé et a renversé le lit. Le soir, vu un vieux film, « Le Roi d'Alcatraz ». J'ai joué au poker avec les gars ; gagné un peu. Deux de nos meilleurs pilotes de chasse se sont foulé la cheville, première fois sur des skis ; plus de ski autorisé. Magnifiques aurores boréales. Après le coucher du soleil, belle lueur dans la nuit noire venant du soleil sous l'horizon – très étrange. Trois loups ont traversé le lac, doivent être très affamés pour s'approcher autant. L'avion du Colonel Mensinger et un autre avion signalés perdus... D'autres sont partis à leur recherche, cherchant des feux ou des signaux. Rien vu.

Lundi, notre séjour forcé à Watson Lake prit fin, mais nous étions face à une bien plus grande épreuve. Nous commençâmes le vol de six heures de Watson Lake à Fairbanks en traversant une zone qui devint connue sous le nom de « La Vallée du Million de Dollars », car des avions valant plus que cette somme y furent perdus. C'était un tronçon de 350 kilomètres, de Watson Lake à Whitehorse, le terrain d'aviation suivant au nord. Nous montâmes à 4 300 mètres pour sortir du banc de gel. Il faisait -47°C lorsque nous avions quitté le sol. À près de cinq kilomètres d'altitude, nous estimâmes la température à -57°C.

Puis notre chauffage gela ! Nous savions que nous étions dans de beaux draps. Voici ce que j'écrivis plus tard de Fairbanks à ma mère :

> Ce trajet depuis Watson Lake fut une horreur. Je n'aurai jamais cru qu'une personne pouvait avoir si froid. J'ai failli perdre quelques orteils, et mes talons sont encore douloureux. Mes narines se sont crevassées quand je respirais, et les coins de ma bouche me faisaient mal comme une rage de dents. J'ai fermé les yeux parce que mes globes oculaires faisaient trop mal. Ma brosse à raser a gelé et les poils en sont tombés – tout comme mes cils. J'ai mangé quarante morceaux de sucre et beaucoup de barres chocolatées. Tes chaussettes ont été d'une grande aide. Le pilote ne pouvait pas voir par la fenêtre à cause de son souffle gelant sur la vitre. Alors nous avons volé aux instruments jusqu'à la fin,

où nous avons utilisé du liquide pour briquet pour former un trou pour atterrir...

Lorsque notre avion se posa à Fairbanks, la première personne à monter à bord fut une Russe de taille moyenne, mécanicienne, au visage slave plat et aux épaules et au torse d'un lutteur. Elle me jeta un regard et hurla.

On me dit plus tard que ma bouche ressemblait à de la neige fondante glacée. Mon nez et mes pommettes étaient couverts de givre et mes yeux regardaient fixement comme si ils étaient de verre. Je ne pouvais pas me tenir droit, car mes genoux étaient pliés comme si je souffrais de rhumatismes. Mes coudes aussi. J'étais presque inconscient. Après tout, j'avais quarante-cinq ans et je ne pouvais pas le supporter comme les pilotes dans la vingtaine.

Sans embarras, la généreuse jeune femme saisit ma tête dans ses bras robustes et la pressa contre son sein chaud. Elle la maintint là jusqu'à ce que je puisse sentir des « picotements », ce qui montrait que les tissus se réchauffaient et revenaient à la vie. Puis elle m'aida à monter dans son « Bug » – une minuscule voiture avec des chenilles pour la neige – et fila à travers le terrain jusqu'au bureau des opérations russes.

Je fus déshabillé jusqu'au caleçon et plongé dans une baignoire d'eau froide, qui pour mon corps semblait chaude. Des gobelets d'eau froide furent versés sur ma tête et mes épaules par des hommes et des filles russes. L'un d'eux apporta de la vodka dans un gobelet en papier et me sourit : « Médecine russe ! »

Tandis que je la sirotais avec gratitude, mon esprit recommença à fonctionner. Par la fenêtre, je vis notre avion, qui avait été remorqué à travers le terrain. Un tuyau à air, soufflant dans le conduit de chauffage, projetait des morceaux de glace contre le bâtiment. Puis il y eut un rugissement de moteurs, et le C-47, que le Capitaine Rush avait fait atterrir seulement quelques minutes plus tôt, décollait pour la Sibérie avec un équipage soviétique.

Soudain, les Russes, y compris un Colonel ou deux, lâchèrent tout et se mirent au garde-à-vous. Par-dessus mon épaule, pour la première fois, je vis la silhouette mince et élégante d'un homme d'environ quarante ans et pesant 57 kilos. Ses cheveux étaient noirs, et son visage sombre et ascétique aurait pu être celui d'un saint ermite.

Quand il m'adressa la parole, la voix était douce et gentille. Il parlait un anglais cultivé. « Je suis désolé que vous ayez eu un voyage si difficile », murmura-t-il. Je lui tendais une main mouillée. Il ordonna aux Russes de chauffer des linges sur le radiateur à vapeur et de les appliquer contre mon cou. Sous sa direction, ils me frottèrent avec des serviettes rugueuses jusqu'à ce que je pense que ma peau allait se décoller. Finalement, il dit

que si je me sentais assez bien, il aimerait que je sois son invité à dîner. J'acceptai, et il partit.

Je demandai qui il était. La réponse fut l'un des noms les plus redoutés par les Russes en Amérique – celui du chef espion du Prêt-Bail pour la Commission d'Achat Soviétique, Alexei A. Anisimov.

À Fairbanks, on fait tout sous terre, et on ne remonte que pour voler. Magasins, restaurants, quartiers – ils formaient tous une cité souterraine merveilleuse. La partie souterraine de l'aéroport avait la forme d'un tunnel circulaire de huit kilomètres de long et de près de trois mètres de diamètre, relié par des escaliers à des bureaux et des hangars chauffés au-dessus. À cette époque, la nouvelle route de l'Alcan n'était pas encore achevée, et on ne l'attendait pas avant le printemps. Tout devait être amené à Fairbanks par avion ou bateau. L'aéroport était connu sous le nom de Ladd Field.

Il y avait rarement moins de 150 pilotes soviétiques à Ladd Field, et parfois jusqu'à 600. Ils étaient plus âgés et plus endurcis que nos garçons, et presque tous étaient des combatants vétérans. La périlleuse route sibérienne était considérée comme un grand honneur par ces pilotes, et elle leur était présentée comme une récompense pour leur courage et leurs blessures au combat.

Pendant que j'étais là, l'un de ces pilotes posa un Airacobra sur l'aire de trafic au lieu de la piste et le conduisit en zigzag parmi les autres appareils garés le long de la place. L'officier des opérations, le Capitaine Frederick J. Kane, le réprimanda. L'aviateur répondit grossièrement : « J'ai descendu huit avions nazis. Combien en avez-vous eu ? »

En entrant dans le Mess des Officiers, en réponse à l'invitation de M. Anisimov, je remarquai que les Américains se tenaient à l'écart, de l'autre côté de la salle à manger, là où les femmes n'étaient pas autorisées. Les Russes, en revanche, étaient assis avec leurs épouses et avec des traductrices. Je cherchai mon hôte, mais ne pus le repérer. Soudain, les Russes cessèrent de manger, glissèrent leurs mains sous les tables et se tinrent au garde-à-vous. M. Anisimov était entré.

Il me salua cordialement. Alors que nous nous asseyions à sa table, le silence dans la pièce persista. Ce ne fut que lorsqu'il prit son couteau et sa fourchette que les Russes passèrent du « garde-à-vous » au « repos ». Il agit comme si cette procédure était la chose la plus naturelle au monde, et elle l'était sans doute, pour lui.

À ce dîner, je scellai mon destin ultérieur dans l'Armée, dont l'issue finale ne se produirait que quinze mois plus tard. Les données que M. Anisimov me donna, vérifiées par mon inspection personnelle, formèrent la base du rapport sur l'Alaska que je fis à mon retour à Great Falls. Ce

rapport déclencha une réorganisation drastique dans la région du Nord-Ouest. Il m'attira aussi la colère du Colonel Dale V. Gaffney, commandant de Ladd Field et chef de l'Unité de Test par Temps Froid à Fairbanks, qui était la *bête noire*[8] d'Anisimov.

Dans le grand remaniement que mon rapport provoqua par la suite, le mouvement russe fut transféré à l'Escadre d'Alaska de l'AAF. Mais le mois d'octobre suivant, Gaffney fut promu Général de brigade et devint mon commandant. Ainsi se réalisa la prophétie d'un ami qui m'appela de Wright Field dès qu'il lut mon rapport sur l'Alaska. « C'était sympa de vous avoir rencontré », dit-il. « Je vous verrai dans la vie civile un jour. Vous ne savez donc pas que vous vous êtes tranché la gorge ? »

Ma gorge officielle avait encore 15 mois à vivre alors que j'étais assis à la table avec M. Anisimov et qu'il exposait ses doléances. Le Colonel Gaffney, accusait-il, prenait tous les bons mécaniciens pour ses opérations météo alors qu'il était évident que les meilleurs devraient entretenir les avions russes pour le saut de 9 500 kilomètres à travers l'Asie. La Force de Défense de l'Alaska s'emparait des fournitures russes pour ses propres besoins en Alaska et dans les Aléoutiennes. Du matériel pour l'Alaska et la Russie, mélangé dans une confusion totale, s'étalait sur des kilomètres en tas ensevelis sous la neige, le long de la berge de la rivière Tanana.

Comme le dernier point était difficile à croire, j'empruntai un camion chauffé le lendemain et fis des trajets le matin et l'après-midi le long de la rivière. Il faisait -45°C, si froid que je ne pouvais travailler que vingt minutes d'affilée avant de retourner au camion pour me réchauffer ; la tâche aurait été impossible sans les bottes du Colonel Kotikov. Lors de la tournée matinale, j'étais accompagné par mon homologue du Prêt-Bail à Ladd Field, le Capitaine Robert P. Mortimer.

Le Capitaine Mortimer émit une suggestion qui ravit les Russes. Elle vint dans une lettre qui m'était adressée à Great Falls quelques jours plus tard : « Pensez-vous que vous pourriez mettre du fret, disons 180-225 kilos, dans chacun des A-20 et B-25 qui arrivent ici ? » Par la suite, nous chargeâmes 160 kilos de fret sur chaque B-25 et 145 kilos sur chaque A-20. Comme ils pouvaient faire le trajet jusqu'à Moscou en deux tiers du temps nécessaire aux avions de transport, le Colonel Kotikov utilisa les bombardiers pour les expéditions de priorité triple-A.

Le Capitaine Mortimer me dit qu'un bâtiment précédemment utilisé pour stocker les marchandises russes lui avait été repris par la Force de Défense de l'Alaska, et que tous les matériels arrivant à Fairbanks avaient été combinés en un seul énorme pool. Il n'y avait pas d'inventaire, et il avait du mal à localiser les fournitures destinées à la Russie. Une citation de mon rapport sur l'Alaska parle d'elle-même :

8 En français dans le texte

Nous avons roulé environ huit kilomètres à travers les bois le long d'une route tortueuse. J'ai trouvé le pool d'approvisionnement non pas dans des bâtiments et séparé en casiers, mais aligné le long de la berge de la rivière en de nombreux tas différents. Certains étaient sous des bâches et tous étaient sous beaucoup de neige. Nous sommes descendus plusieurs fois, avons sondé la neige avec des bâtons et avons regardé les caisses.

Nous avons vu de nombreux générateurs, des unités complètes de Dépôt Mobile, des ateliers d'instruments complets en caisses, des pneus de différentes tailles non emballés et des milliers de boîtes de pièces d'avion enterrées si profondément dans la neige qu'il était difficile de savoir si nous grattions le vrai fond...

Par décompte direct, j'ai vu près d'une centaine de moteurs Pratt-Whitney et d'autres types, en caisses, couverts de neige le long de ce front de rivière... Dans un cas, nous avons trouvé une machine à ronéotyper, pour laquelle le Capitaine Mortimer dit qu'il essayait depuis plusieurs mois d'obtenir une commande... Il semblait y avoir des centaines et des centaines de boîtes de pièces de rechange, d'outils, de matrices, de réservoirs ventraux, de pneus, d'équipement de pionnier et d'ensembles de roues du Corps Aérien...

Un sergent (mon chauffeur) m'a dit qu'au printemps, cette rivière déborde toujours de ses rives sur un quart de mile de chaque côté. C'est une situation très dangereuse car de nombreuses fournitures vont sûrement disparaître dans l'humidité de la toundra, si elles ne sont pas réellement inondées par la crue lorsque la glace se brise.

Y compris ma liste de recommandations, le rapport faisait huit pages. En hommage au Colonel Mensinger, je demandai que les codes météo de la Marine soient mis à la disposition des opérateurs radio des Forces Aériennes. J'incluais trois demandes russes, au nom de la vitesse, qui furent accordées : les bottes de dégivrage furent retirées de tous les avions ; les installations de caméras furent retirées des Airacobras ; et l'équipement de remorquage de cible fut omis sur les bombardiers B-25. Les Russes expliquèrent qu'ils avaient plein de vrais cibles nazies pour s'entraîner.

Entre autres choses, il fut recommandé que chaque station aérienne ait un atelier de réparation de premier échelon et des stocks de pneus, chambres à air, générateurs et postes radio ; que les matériels russes soient isolés dans un bâtiment qui leur soit propre à Fairbanks ; et que les installations et le personnel à Gore Field soient élargis pour faire face au nombre croissant de ses opérations.

Le mercredi 10 février, notre avion de retour arriva du front russe. C'était un C-47, complètement malmené et ayant grand besoin de réparations. Il n'avait pas de chauffage. Le Capitaine Rush l'examina et dit : « J'espère qu'il tiendra assez longtemps pour nous ramener à la maison. » Nous démarrâmes les moteurs et finalement décollâmes. J'avais échangé mes adieux avec M. Anisimov ce matin-là.

Nous montâmes à 4 300 mètres et bientôt tout était gelé dans l'avion. Une orange dans ma poche devint dure comme de la pierre. Nous avions à bord dix pilotes et membres d'équipage qui avaient livré des avions soviétiques à Ladd Field et retournaient à Great Falls pour un autre chargement.

Il faisait de plus en plus froid. Un peu plus tard, regardant depuis le sac de couchage dans lequel je m'étais glissé avec tous mes vêtements, je fus stupéfait de voir le chef d'équipage, le Sergent O'Hare, diriger la flamme d'un chalumeau sur son pied. Il dit qu'il ne sentait rien. Je lui dis qu'il allait brûler ses orteils et serait estropié à vie. Il dit qu'il le savait, mais que n'importe quoi valait mieux que mourir de froid. J'éteignis le chalumeau et lui frottai les pieds avec une serviette éponge. Quand la circulation fut rétablie, il fit de même pour moi.

Nous réussîmes à atteindre Fort Nelson, où fut effectué un atterrissage en toute sécurité et où nous eûmes un bon dîner de steak de caribou. Nous étions tous prêts à repartir lorsqu'une tempête de neige se leva, alors nous décidâmes de rester dans les confortables cabanes en rondins. Le matin, il faisait -36°C et ce fut avec la plus grande difficulté que nous parvînmes à faire démarrer les moteurs, les réchauffant de 6h à 9h.

Lorsque nous étions à 240 kilomètres d'Edmonton, la pression de carburant du moteur droit commença une chute inquiétante ! Nous nous préparâmes à tout jeter par-dessus bord, sauf le courrier américain, les dépêches russes et les valises diplomatiques de Moscou. J'arrachai la table de l'opérateur radio, arrachai le siège des toilettes, me débarrassai de tout objet lâche en vue. Le pauvre Capitaine Heide, qui avait passé deux ans à Nome et était en voyage de retour aux États-Unis, me regarda alors que je traînais sa malle de paquebot vers la porte.

La jauge tomba de 20 à 6. J'ajustai mon parachute et ouvris la porte. À 3, nous allions tout balancer et sauter, laissant le Capitaine Rush tenter un atterrissage sur le ventre avec un moteur. Puis la pression commença à remonter. Quand elle atteignit 10, nous poussâmes un grand soupir, nous serrâmes la main et nous rassîmes. À ce moment-là, Edmonton était en vue. Quelle joie de descendre !

Après le déjeuner, nous partîmes pour la dernière étape jusqu'à Great Falls. Juste au décollage, je vis de l'essence couler sur ma fenêtre. Le bouchon du réservoir sur l'aile gauche avait été mal remis et fut emporté

par le courant d'air. Tout le côté de l'avion était trempé. Je courus prévenir le pilote, qui dit : « Les gars, tout ce que nous pouvons faire, c'est prier pour qu'il n'y ait pas d'étincelles venant de ce moteur gauche. »

Nous serrâmes nos parachutes et aplatîmes nos nez contre les fenêtres à la recherche d'étincelles, alors que le Capitaine Rush faisait demi-tour pour atterrir. Les secondes semblaient des heures. Je regardai Edmonton et me demandai dans quelle partie de la ville j'atterrirais si je devais sauter.

Le pilote inclina habilement le moteur pour éloigner les étincelles du jet d'essence, et coupa le moteur gauche au moment où nos roues touchèrent le sol. Nous avons communiqué par radio avec la tour de contrôle, et une jeep s'est précipitée avec un nouveau bouchon. Nous ne l'avons pas seulement vissé, nous l'avons câblé. À ce moment-là, nous regardions un autre coucher de soleil et nous sommes rentrés chez nous à la lumière des étoiles. Il était environ minuit le vendredi 12 février, lorsque nous sommes revenus à Great Falls. Toute ma vie, j'avais entendu parler du « Nord gelé ». Maintenant, je savais à quel point c'est une terreur.

Le matin du 17 février, j'ai déposé mon rapport sur l'Alaska devant le Colonel Meredith, un vétéran robuste qui avait été entraîné à West Point. Il le lu attentivement, mot après mot. Puis il a demandé incrédule « Vous voulez que j'approuve cela? » J'ai répondu oui ; le rapport était celui que j'avais envoyé à Fairbanks avec les demandes.

« Je pensais que tu voulais être Major », dit-il. « De toute évidence, vous avez abandonné tout espoir de promotion. » Mais au lieu de me rendre les papiers, il a appelé un sténographe pour prendre un mémo pour le Lieutenant-Colonel P. I. Doty, chef de la Branche des Nations Unies, Patterson Field, Fairfield, Ohio.

À ce moment-là, j'admirais plus que jamais ce type d'officier développé par l'Académie militaire américaine. Le Colonel Meredith était un ami proche de Gaffney, mais voici ce qu'il a dicté : « Le rapport ci-joint du capitaine Jordan a été lu et soigneusement évalué. Il est fortement recommandé que des mesures constructives fondées sur les conclusions du rapport ci-joint... soient lancées immédiatement. »

Lors de la notation suivante des officiers, qui avait lieu tous les trois mois, le Colonel Meredith m'a fait passer de « excellent » à « supérieur ». Quand je suis arrivé pour une promotion, il a envoyé une lettre que je chéris. Il a écrit qu'il croyait que « la rigueur et la force » dont j'avais fait preuve étaient des facteurs « forts » pour accélérer le mouvement des avions des Nations Unies à travers Great Falls, et que mon tact et ma compréhension avaient contribué matériellement à d'excellentes relations avec les représentants russes.

En ce qui concerne mon rapport sur l'Alaska, le Colonel Gardner m'a dit que le Lieutenant-Colonel Ambrose A. Winters, officier exécutif de la Branche des Nations Unies à Wright Field, avait commandé quelques centaines de miméographes de mon rapport mis en circulation. Mais le Colonel Gardner m'a averti qu'à partir de maintenant je serais un « homme marqué. » Il a observé que les moteurs Pratt-Whitney coûtaient aux contribuables 25 000 $ chacun et il a ajouté : « Vous seriez bien le seul à sortir dans la neige pour aller les déterrer ! »

Les inspecteurs ont commencé à se précipiter à Fairbanks par avion. Ils ont commencé avec les premiers lieutenants et capitaines. Au fur et à mesure que leurs rapports remontaient, confirmant les miens, les grades supérieurs, majors et lieutenants-Colonels, débarquèrent. Un Colonel plein nommé Hugh J. Knerr arriva enfin ; il devint par la suite général de division. Il était chef du Commandement du service aérien du quartier général à Fairfield et avait été habilité à régler l'affaire une fois pour toutes.

Le Colonel d'Arce annonça que mon rapport « faisait du bruit » et que le Colonel Gaffney avait été convoqué à Washington par le Chef d'État-Major des Forces Aériennes de l'Armée, le Major Général E. Stratemeyer. Gaffney voulait me voir quand il passerait par Great Falls, continua le Colonel d'Arce. J'étais éligible à une permission, et si je le voulais, il ferait établir des ordres pour que j'aille à Seattle ou San Francisco. Ma réponse fut que je ne fuirais pas.

Il nous laissa seuls quand le Colonel Gaffney arriva. Je ne l'avais jamais vu auparavant. C'était un géant, avec une tête carrée et massive et la carrure d'un Babe Ruth. Il frappa du poing sur le bureau et rugit : « Vous avez vraiment semé la pagaille ! De quel droit êtes-vous venu sur mes plates-bandes et avez-vous fait un rapport sans me consulter ? »

J'expliquai que pendant que j'étais à Fairbanks, il était absent en vol pour photographier des montagnes ; j'avais accompli mon devoir militaire en rapportant au Lieutenant-Colonel Raymond F. F. Kitchingman, commandant du 384e Escadron d'Approvisionnement, qui gérait les expéditions vers la Russie. Je citai M. Anisimov déclarant qu'il avait protesté à plusieurs reprises auprès du Colonel Gaffney sans résultat.

« Je vais à Washington », hurla le Colonel, « pour essayer de réparer les dégâts que vous avez faits. Je vous donne une dernière chance de vous rétracter ! »

Je dis que le rapport était vrai et que je n'en retirerai pas une ligne. Je me souvins des cinq mots dont le Sergent Cook m'avait un jour assuré qu'ils arrêteraient n'importe quel galonné dans son élan. Ce que j'avais fait, dis-je au Colonel Gaffney, était « pour le bien du service ». Il était trop furieux pour parler et me congédia d'un geste du bras.

Je pouvais au moins signaler ces résultats de mon rapport sur l'Alaska :

Le code de la Marine fut ouvert aux opérateurs sans-fil sur la partie américaine du Pipeline.

Des changements de personnel eurent lieu à Ladd Field, dont un nouvel officier des approvisionnements pour le 384e Escadron.

Les envois pour la Russie furent séparés de ceux de la Force de Défense de l'Alaska.

Des entrepôts de stockage adéquats furent commandés.

L'opération russe fut désormais reconnue comme primordiale à Great Falls. Elle fut transférée à la plus grande installation aérienne de la ville (d'où un centre d'entraînement de bombardiers avait été déplacé à l'étranger), connue sous le nom de « Base Est ».

CHAPITRE CINQ

Les Valises Noires

Après mon retour à Great Falls, je commençai à prendre conscience d'un fait important : si nous étions un pipeline vers la Russie, la Russie était aussi un pipeline vers nous.

Un fait vraiment troublant qui me le fit comprendre fut que l'entrée du personnel soviétique aux États-Unis était totalement incontrôlée. Des avions arrivaient régulièrement de Moscou avec à leur bord des Russes non identifiés. Je les voyais sauter des avions, enjamber les clôtures et courir vers les taxis. Ils semblaient savoir à l'avance exactement où ils se rendaient et comment y arriver. C'était un dispositif idéal pour implanter des espions dans ce pays, sous de fausses identités, pour être utilisés pendant et après la guerre.[9]

C'est difficile à croire, mais en 1943, il n'y avait aucun dispositif de censure à Great Falls. Un inspecteur de plus de 70 ans, nommé Randolph K. Hardy, effectuait un double travail pour le Trésor, s'occupant à la fois des douanes et de l'immigration. Son bureau, en ville, était à six kilomètres de l'aérodrome. Il jouait de l'orgue dans une église locale, et on me disait souvent qu'il était en train de répéter et ne pouvait être dérangé. Je pris sur moi de lui fournir téléphone, machine à écrire, bureau, classeur, sténographe, interprète et voiture de service.

Finalement, je fus contraint de mettre une grande pancarte au-dessus de la porte de mon propre bureau, avec l'inscription en russe et en anglais : « Bureau des Douanes – Se Présenter Ici ». Quand M. Hardy était absent, je pris l'habitude de demander moi-même les passeports et de noter les noms et les détails. Ce n'était pas mon travail, mais la liste dans mon journal des Russes opérant dans ce pays commença à s'allonger à pas de géant. À la fin, j'avais les 418 noms mentionnés plus tôt dans ce livre.

Malgré mes inquiétudes personnelles, mes relations avec le Colonel Kotikov étaient excellentes. Je faisais tout ce que je pouvais pour accélérer

---

9 Le Major Général Follette Bradley, USAF (Ret.), récipiendaire de la Distinguished Service Medal pour avoir été le pionnier du Pipeline Alsib, écrivit au New York Times le 31 août 1951 : « De par ma connaissance personnelle, je sais qu'à partir du début de 1942, des agents civils et militaires russes étaient présents dans notre pays en très grand nombre. Ils étaient libres de circuler sans restriction ni contrôle et, pour visiter nos arsenaux, dépôts, usines et terrains d'essais, ils n'avaient qu'à faire connaître leurs désirs. Leurs visites autorisées aux établissements militaires se comptèrent par milliers.

Je sais également personnellement que des dizaines de Russes furent autorisés à entrer sur le territoire américain en 1942 sans visa. Je crois qu'au cours des années de guerre, ce nombre fut augmenté au moins de plusieurs centaines. »

les expéditions russes ; mes directives étaient claires, et je les suivais de mon mieux.
Le Colonel Kotikov était bien conscient qu'un Major pouvait faciliter les choses plus qu'un Capitaine. Je ne fus donc pas trop surpris d'apprendre que Kotikov avait laborieusement dicté en anglais la lettre suivante au Colonel Gitzinger :

FORCES AÉRIENNES DE L'ARMÉE

34e Sous-Dépôt

Unité des Nations Unies

Great Falls, Montana, le 8 mars 1943.

Lieutenant-Colonel C. H. Gitzinger,

Third National Building,

Dayton, Ohio.

Cher Colonel Gitzinger,

Le travail du Capitaine Jordan ici, chaque jour, se fait toujours avec les mêmes personnes : l'Officier du Génie du Sous-Dépôt, le Major Boaz ; l'Officier du Génie de la Base du 7e Groupe de Transport, le Major Lawrence ; l'Officier du Contrôle et du Génie de l'Escadre Alaskienne, le Major Taylor ; l'Officier Exécutif du Sous-Dépôt, le Major O'Neill ; et l'Officier de l'Approvisionnement de la Base, le Major Ramsey.

Il est beaucoup gêné dans son bon travail par son grade inférieur à celui de ces officiers à qui il demande constamment des choses. Je vous demande de le recommander pour un grade équivalent afin d'aider le mouvement russe ici.

A. N. KOTIKOV,

Colonel, Représentant de l'U.R.S.S.

Quand ma promotion me fut finalement accordée, les feuilles de chêne en or furent épinglées sur mes épaules par le Colonel Kotikov. Cet événement fut photographié et la photo est reproduite ailleurs dans ce livre.

Maintenant, deux autres faits commencèrent à me troubler. Le premier était le nombre inhabituel de valises noires en cuir verni, liées avec de la corde à guillotine blanche et scellées avec de la cire rouge, qui transitaient par la route vers Moscou. Le second était le vol d'ampoules de morphine

dans la moitié des 500 trousses de premiers secours de notre entrepôt de Gore Field.

Les premières valises noires, au nombre de six, étaient sous la responsabilité d'un officier russe et je les laissai passer sans poser de questions sur sa déclaration qu'il s'agissait de « bagages personnels ». Mais les unités passèrent à dix, vingt et trente et finalement à des lots standards de cinquante, qui pesaient presque deux tonnes et utilisaient la capacité de fret d'un avion entier. Les officiers furent remplacés par des coursiers armés, voyageant par paires, et l'excuse pour éviter l'inspection passa de « bagages personnels » à « immunité diplomatique ». Il y avait là des tonnes de matériels à destination de l'Union soviétique, et je n'avais aucune idée de ce que c'était. Si on m'interrogeait, je devrais plaider l'ignorance.

Je me mis à harceler le Colonel Kotikov de questions et de protestations. Il répondait par un refrain éternel. Les valises étaient de « caractère diplomatique suprême ». Je rétorquai qu'elles n'étaient pas envoyées par l'Ambassade soviétique mais par la Commission d'Achat du Gouvernement Soviétique à Washington. Il affirma que, quelle que soit leur origine, elles étaient couvertes par l'immunité diplomatique. Mais je suis sûr qu'il savait qu'un de ces jours j'essaierais de fouiller les conteneurs. Elles avaient pris une telle importance aux yeux des Russes qu'ils demandèrent une pièce fermée à clé. La seule porte de l'entrepôt avec une serrure était celle de la pièce où étaient gardés les paquets de premiers secours. Je la mis à la disposition du Colonel Kotikov. Les coursiers montaient la garde à tour de rôle. L'un puis l'autre dormait sur le dessus des valises, pendant que son compagnon montait la garde. Peut-être injustement, je les suspectai d'avoir volé notre morphine. Ils étaient les seules personnes laissées dans la réserve sans témoins. À quatre heures un après-midi froid de mars 1943, le Colonel Kotikov me dit : « Je vous invite à dîner ce soir ». Puis il doubla la surprise en sortant prestement de ses poches d'ulster deux flacons élancés au long goulot incliné. « De la vodka ! »

L'invitation fut acceptée avec plaisir et aussi avec curiosité. Depuis presque un an maintenant, je fréquentais le Colonel Kotikov et son personnel, mais je n'avais jamais dîné avec eux. Par routine, ils déjeunaient avec nous au Club des Officiers. Mais le soir, ils disparaissaient, s'en allant seuls dans d'autres restaurants ou dans la salle à manger du Rainbow Hotel, où ils étaient logés. Pour autant que je sache, c'était la première fois qu'ils invitaient un Américain à un repas du soir. Cela me rappela mon repas avec M. Anisimov, lorsqu'il avait voulu quelque chose de moi.

Au Club des Officiers, nous avions remarqué que les Russes étaient extrêmement distraits quand il s'agissait de régler leurs notes au bar. Ces oublis nous coûtaient environ 80 dollars par mois, et nous décidâmes d'y remédier. Il y avait dans le club plusieurs machines à sous, pour lesquelles les Russes avaient une passion. Nous décidâmes de « mettre de côté » une machine pour couvrir leurs libations. Grâce au bandit mécanique à un bras, nous réussîmes de ce fait à les faire payer pour leur alcool.

Maintenant, soudainement, ils m'invitaient à dîner et m'offraient de la vodka, gratuitement, comme appât. Je ne pouvais m'empêcher de me demander pourquoi. Suivant une intuition, je déclinai l'offre d'aller en ville avec le Colonel Kotikov dans sa Pontiac. Je décidai de prendre ma voiture de service, qui avait un soldat comme chauffeur ; en cas de besoin, je préférais avoir de la mobilité. Il me fut indiqué de rejoindre le groupe à sept heures dans un restaurant de Great Falls connu sous le nom de « Carolina Pines ».

Il n'y avait pas beaucoup de temps, donc je me hâtai de demander à notre chef de la maintenance si les Russes prévoyaient des vols. Il répondit oui ; ils avaient un C-47 préparé sur la piste, prêt à partir. Il était en train d'être réchauffé avec des chauffages Nelson – de grands sacs en toile, alimentés en air chaud, que l'on glissait sur les moteurs et les hélices. (Les températures hivernales à l'aérodrome pouvaient être aussi sévères qu'à Fairbanks, variant de -20 à -70 degrés. L'huile gelait parfois, devenant aussi dure que de la pierre, et il fallait de deux à quatre heures pour dégeler un moteur.)

Les Russes avaient une mainmise importante sur la base aérienne, mais j'avais un pouvoir qu'ils respectaient. Bien que les avions du Prêt-Bail leur fussent livrés à Great Falls, ils étaient pilotés par des aviateurs américains jusqu'à Fairbanks. Aucun pilote américain ne pouvait décoller sans autorisation, et j'avais l'autorité pour immobiliser tout avion à tout moment. En mon absence, l'autorisation était donnée par l'Officier de Vol de Garde. J'appelai la tour de contrôle, donnai le numéro de téléphone du restaurant, et donnai l'ordre formel qu'aucun avion cargo ne serait autorisé à partir pour la Russie, sauf par moi-même.

Occupé par ces pensées, je me rendis au « Carolina Pines ». C'était au deuxième étage d'une grande structure en bois, avec un escalier extérieur comme une échelle de secours. Le groupe se composait de cinq Russes et d'un seul Américain, moi-même. Le Colonel Kotikov faisait office d'hôte, et parmi les invités se trouvait le Colonel G. E. Tsvetkov, chef de la division de la chasse de la Commission d'Achat Soviétique.

Quand le Colonel Kotikov sortit ses bouteilles de vodka, je décidai que ce serait seulement poli, dans ce minuscule coin de Russie, de faire comme les Russes. Je suis pratiquement un abstinent total ; ma ration annuelle ne

dépasserait pas en moyenne une bouteille de Scotch. Heureusement pour moi, l'approvisionnement en vodka était limité. De petits verres à vin furent distribués, au lieu des gobelets habituels.

Notre hôte proposa le premier toast « au grand Staline ». Nous jetâmes le feu liquide dans nos gorges, et j'imitai les autres en tenant mon verre à l'envers, à bout de bras. Le remplissage était instantané, et le second toast fut à « Novikov ». Je demandai qui il était. « Le grand Maréchal A. Novikov », me dit-on, « Commandant en chef des Forces Aériennes de l'Armée Rouge ». Le troisième nom fut « Pokryshkin ». Je n'avais jamais entendu parler de lui non plus, et j'appris qu'il s'agissait du Colonel Alexandre Pokryshkin, As soviétique, crédité de 48 avions allemands.

Comme les Russes ne l'avaient pas fait, je me risquai à ce moment à proposer un toast au Président Franklin D. Roosevelt. Il fut bu avec enthousiasme. Ainsi qu'un second toast, en l'honneur de mon chef, le Général Henry H. Arnold, Commandant des Forces Aériennes de l'Armée des États-Unis. La vodka dans le ventre, nous nous installâmes sur les chaises autour de la table. Mais à 20h30, alors que nous avions terminé les deux tiers du repas, la serveuse me tendit un message écrit au crayon. Il m'informait d'appeler la tour de contrôle immédiatement.

À un téléphone public, dans le couloir, j'appris que le C-47 était réchauffé et qu'un couple de coursiers nouvellement arrivés exigeait l'autorisation de décoller. Sans retourner dans la salle à manger, j'enfilai mon manteau, dégringolai les escaliers et ordonnai au chauffeur de foncer à toute vitesse vers les hangars, à six kilomètres de là.

C'était le plein hiver à Great Falls. La neige était épaisse au sol, et les étoiles scintillaient givrées dans un ciel de cristal. La température cette nuit-là était d'environ -20 degrés.

Alors que nous approchions de l'avion du Prêt-Bail, apparut dans sa porte ouverte la silhouette d'un Russe trapu, large de poitrine. Son dos était appuyé contre un montant du portail. Un bras et une jambe étaient tendus de l'autre côté. Je grimpai et il essaya de m'arrêter en poussant fort avec son ventre. Je le repoussai, me baissai sous son bras, et me trouvai à l'intérieur de la cabine.

Elle était faiblement éclairée par une unique ampoule électrique dans le dôme. On distinguait vaguement une étendue de valises noires, avec des cordes blanches et des sceaux de cire cramoisie. Sur elles, allongé sur un coude sur une couverture, se trouvait un second Russe, plus mince que le premier, qui bondit sur ses pieds à mon entrée. C'étaient des hommes mûrs, dans la quarantaine, portant sous leurs vestes en cuir l'inévitable costume bleu des civils russes. Sous chaque veste, d'un étui d'épaule, dépassait la crosse d'un pistolet.

Ce n'avait été qu'une supposition qu'un nouvel envoi de valises pourrait être prévu. Ma première pensée fut : « Encore un de ces satanés trucs ! » La seconde fut que si je devais un jour les ouvrir, maintenant était un aussi bon moment qu'un autre. Par signes, je fis comprendre aux Russes ce que j'avais l'intention de faire.

Immédiatement, ils devinrent fous. Ils dansèrent. Ils me poussèrent avec leurs mains et hurlèrent à répétition le seul mot anglais qu'ils semblaient connaître. C'était « deeplo-mateek ! » Je les écartai et sortis de ma poche un manche métallique contenant une lame de rasoir de sûreté que je porte de préférence à un canif.

Devinant son utilité, le coursier maigre se jeta à plat ventre sur les valises, bras et jambes écartés pour en protéger autant que possible avec son corps. Je traînai un des conteneurs de sous lui, et il bondit à nouveau alors que je commençais à scier la première corde. À cette vue, leurs simagrées et leurs cris redoublèrent.

Pendant que j'ouvrais la troisième valise, une pensée me traversa l'esprit qui me fit venir la sueur au front. Les Russes étaient à moitié fous de rage et de terreur. Ils étaient de chaque côté de moi, devant et derrière. Supposons que, désespéré, l'un d'eux me tire dans le dos ? Il n'y aurait aucun témoin américain, et ma mort pourrait être présentée comme « un accident déplorable ».

J'appelai un soldat américain qui était en patrouille à une dizaine de mètres. Il avança en crissant dans la neige. Me penchant depuis l'avion, je lui demandai s'il avait de l'expérience au combat. Il répondit que oui, dans le Pacifique Sud. Je me penchai plus bas et murmurai : « Je vais ouvrir d'autres bagages. Je veux que vous surveilliez ces deux Russes. Les deux sont armés. Je ne m'attends pas à des problèmes. Mais si l'un d'eux pointe une arme sur moi, je veux que vous le descendiez avant. Compris ? »
Après un moment de réflexion, il me regarda dans les yeux et dit : « Monsieur, est-ce un ordre ? » Je répondis que c'était un ordre. Il actionna le verrou de son fusil pour chambrer une cartouche et mit l'arme en position de tir. Il était assez grand pour que sa tête dépasse le seuil de la porte. Le canon était pointé vers l'intérieur.

Un coursier sauta de l'avion et courut à toute vitesse vers les hangars, où il y avait des téléphones. L'autre, le visage tordu comme pour retenir ses larmes, commença à renouer les cordes que j'avais coupées. Ouvrir les valises ne fut pas très difficile car les Russes avaient acheté les moins chères du marché. Elles n'avaient pas de serrures, mais seulement des paires de fermoirs. Toutes étaient expédiées à la même adresse. L'inscription sur la lettre de voiture disait : « Directeur, Institut d'Information Technique et Économique, 47 Chkalovskaya, Moscou 120,

U.R.S.S. »
Je décidai de tenter seulement un contrôle ponctuel – une valise, disons, sur trois. J'en examinai peut-être dix-huit sur cinquante. Sinon, la fouille fut assez complète, car je cherchais de la morphine. (Incidence, aucune ne fut trouvée.) La lumière était si faible qu'il était impossible de déchiffrer un texte sans utiliser une lampe torche. Je dus enlever mes gants, et mes doigts devinrent engourdis par le froid.

Utilisant un genou comme bureau, je griffonnai des notes au crayon sur deux longues enveloppes qui se trouvaient par hasard dans ma poche. Il y avait généralement une inscription, ou une brève description, pour chaque valise inspectée. Ces gribouillis furent rassemblés dans les jours suivants en un mémorandum, après quoi je jetai les enveloppes. Une page du mémorandum est reproduite dans ce livre.

La première chose que je déterrai me fit ricaner de dégoût. C'était un tome pesant sur l'art du transport des animaux à quatre pattes. Est-ce que c'était ce genre de bêtises que les pilotes américains risquaient leur vie pour transporter ? Mais à la fin, je trouvai une série de tableaux listant les distances ferroviaires de presque n'importe quel point des États-Unis à n'importe quel autre.

Soigneusement emballé avec le volume se trouvaient des dizaines de cartes routières, du genre disponible dans les stations-service, à libre disposition. Mais je notai qu'elles étaient « étrangement annotées ». Prises ensemble, elles fournissaient une carte à l'échelle nationale, avec noms et lieux, des usines industrielles américaines. Par exemple, les entrées pour Pittsburgh incluaient « Westinghouse » et « Blaw-Knox ».

La valise suivante à être ouverte était bourrée de matériel rassemblé en Amérique par l'organe de presse officiel soviétique, l'Agence Télégraphique Tass. Une troisième était consacrée à la Société Commerciale Amtorg, propriété du gouvernement russe, de New York. Une autre livra une collection de cartes de la Commission du Canal de Panama, avec des marquages indiquant les points stratégiques de la Zone du Canal et les distances vers les îles et ports dans un rayon de 1 000 milles.

Une autre était remplie de documents relatifs au Polygone d'Essais d'Aberdeen, l'une des zones les plus « sensibles » de l'effort de guerre. À en juger par leur contenu, diverses valises auraient pu être étiquetées sous les rubriques machines-outils, raffineries de pétrole, hauts fourneaux, fonderies d'acier, mines, charbon, béton, etc. D'autres dossiers étaient bourrés de renseignements navals et maritimes. Il semblait y avoir des centaines de catalogues commerciaux et de magazines scientifiques.

Je notai qu'il y avait des lettres de Yakov M. Lomakin. Plus tard, en tant que Consul Général soviétique à New York, il joua un rôle dans l'incident du « saut vers la liberté » de Mme Kasenkina qui le força à

quitter le pays. Il y avait aussi des liasses d'informations sur le Mexique, l'Argentine et Cuba.

Il y avait des groupes de documents qui, à en juger par le papier à en-tête, avaient été fournis par les Départements de l'Agriculture, du Commerce et d'État. Tous ces papiers avaient été rognés près du texte, les marges blanches enlevées. Je décidai que cela avait été fait soit pour économiser du poids, soit pour enlever les tampons « Secret », « Confidentiel » ou « Restreint » qui auraient pu arrêter un envoi, ou pour les deux raisons.

Je me souviens distinctement de cinq ou six dossiers du Département d'État, maintenus par de solides élastiques. Agrafé à chacun se trouvait une étiquette. La première disait : « De Sayre ». Je notai les mots parce qu'il me traversa l'esprit que quelqu'un de ce nom avait récemment été Haut-Commissaire aux Philippines.

Puis je copiai la légende : « De Hiss ».[10] Je n'avais jamais entendu parler d'Alger Hiss, et je fis cette entrée parce que le dossier portant son nom se trouvait être le deuxième dans la pile. Il contenait des centaines de photocopies de ce qui semblait être des rapports militaires. Il y avait un troisième nom que je ne copiai pas mais qui resta dans mon esprit parce qu'il était le même que celui de mon dentiste. L'étiquette disait : « De Geiger ». Je n'ai pas listé et ne me souviens pas des noms sur les autres dossiers du Département d'État.

Dans l'un se trouvait un compte-rendu d'un officier de l'armée américaine sur une tournée au Proche-Orient. Je le lus rapidement. La Turquie et l'Iran étaient parmi les pays qu'il avait passés en revue, inconsciemment, pour l'édification du Kremlin. En parcourant le document, je trouvai des passages traitant de la puissance militaire soviétique dans et autour de cette zone.

Déroutante, pour le moins, fut la découverte de copies volumineuses de rapports que des attachés américains à Moscou avaient envoyés en toute confiance, dans des valises diplomatiques, à leurs supérieurs à Washington. Je me demandai ce que penseraient ces officiers s'ils savaient que leurs dépêches les plus secrètes étaient renvoyées vers la capitale soviétique, pour être lues par les individus mêmes dont ils avaient discuté et peut-être même dénoncé.

---

10 Dans mes émissions avec Fulton Lewis, il fut décidé d'utiliser les désignations « M. X » et « M. Y » pour Sayre et Hiss, puisque le procès d'Alger Hiss était alors en cours et que mentionner son nom aurait pu le préjudicier. D'après la transcription radio du 2 décembre 1949 :

« Lewis : Maintenant attention, ne mentionnez aucun nom... Un dossier disait 'De X' et l'autre disait 'De Y'. Et M. X et M. Y étaient des fonctionnaires bien connus du Département d'État, l'un d'eux particulièrement en vue dans l'actualité ? Jordan : C'est exact. »

Une valise ouverte à mi-parcours de la fouille semblait ne contenir que des traités d'ingénierie et scientifiques. Ils regorgeaient de formules, de calculs et de jargon professionnel. J'étais sur le point de refermer la valise et de passer à autre chose quand mon oeil fut attiré par un spécimen de papier à en-tête comme je n'en avais jamais vu auparavant.

Son en-tête était une incantation magique : « The White House, Washington ». En tant que futur propriétaire d'un terrain de 80 acres le long des côtes de l'État de Washington, je fus impressionné par l'omission seigneuriale des majuscules « D.C. ». Sous la lampe torche, j'étudiai ce papier avec attention. C'était une courte note, de deux feuilles, d'une écriture qui n'était pas droite mais montait vers la droite. Le nom à qui elle était adressée, « Mikoyan », m'était totalement inconnu. (En questionnant plus tard le Colonel Kotikov, j'appris que A. I. Mikoyan était à ce moment-là le numéro 3 russe, après le Premier Ministre Staline et le Commissaire aux Affaires Étrangères Molotov. Il était Commissaire au Commerce Extérieur et le patron soviétique du Prêt-Bail.)

Une salutation, « My dear Mr. Minister », menait à quelques phrases de courtoisie conventionnelle. Un passage, de onze mots, dans la ligne du haut de la deuxième page, m'impressionna assez pour mériter un griffonnage sur mon enveloppe. Cet extrait disait :

« - a eu un sacré mal à obtenir ceux-ci auprès de Groves. »

Les deux derniers mots ne doivent pas être pris comme se référant au Major Général Leslie R. Groves lui-même. Ce qu'ils signifiaient, probablement, c'était « auprès de l'organisation de Groves ». Le commandant du District des Ingénieurs de Manhattan, plus tard le Projet Manhattan, était presque unique dans la hiérarchie de Washington pour son aversion et sa méfiance envers la Russie.

Je vais raconter ici, pour la première fois, que le verbe avant « sacré » était précédé d'un nom, qui se trouvait à la fin de la dernière ligne de la première feuille. Sa lettre initiale était soit un « O » majuscule soit un « C » (puisqu'elle était légèrement ouverte au sommet), après quoi venaient quatre ou cinq caractères qui filaient dans un paraphe à moitié lisible. Après l'avoir scruté minutieusement, je conclus que le mot devait être soit « Oscar » si la lettre initiale était « O », soit « Carrie » si c'était un « C ». La citation complète serait donc : « Oscar (ou Carrie) a eu un sacré mal à obtenir ceux-ci auprès de Groves »

La première chose que j'avais faite, en trouvant la note de la Maison Blanche, fut de retourner la page pour chercher une signature. Je la notai au crayon sur mon enveloppe comme « H.H. ». Ce n'est peut-être pas une transcription exacte. En tout cas, mon intention est claire. C'était de consigner, sur place, mon identification de l'auteur comme Harry Hopkins.

Il était d'usage général à Great Falls et ailleurs de le désigner comme « Harry Hopkins », sans l'initiale du milieu.[11]

Je me souviens distinctement avoir dû retirer la lettre d'un trombone métallique. Il tenait deux autres pièces – de toute évidence les choses qu'Oscar, ou Carrie, avait eu tant de mal à « obtenir auprès de Groves ».

L'une était une carte épaisse. Une fois dépliée, elle s'avéra aussi large que l'envergure de mes bras tendus. En grandes lettres, elle portait une légende que je notai : « Oak Ridge, Manhattan Engineering District. »

L'autre était une copie carbone d'un rapport, long de deux ou trois pages, qui était daté d'Oak Ridge. S'il avait une signature, je ne la notai pas. En haut de la première page, imprimé avec un tampon en caoutchouc, ou tapé, se trouvait la légende : « Harry Hopkins » suivi du titre « Special Asst. Coordinator » ou « Administrator ». Je compris que cette copie particulière avait été réservée à M. Hopkins. Dans le texte du rapport, on rencontrait une série de termes si bizarres que je fis un mémo pour en chercher le sens. Parmi eux, « cyclotron », « proton » et « deuteron ». Il y avait des phrases curieuses comme « énergie produite par fission« et « murs de cinq pieds d'épaisseur, en plomb et eau, pour contrôler les neutrons fuyants ».

Probablement pas plus de 200 hommes dans tout le pays auraient été capables à l'époque de noter ces expressions particulières de leur propre chef. Le papier sur lequel je pris mes notes fut plus tard soumis au Bureau des Standards pour un test de son ancienneté.

Pour la première fois de ma vie, je rencontrai le mot « uranium ». L'expression exacte était « Uranium 92 ». Dans un ouvrage de référence, j'appris par la suite que l'uranium est le 92e élément en poids atomique.

Au moment de cet épisode, j'étais aussi ignorant que quiconque de Oak Ridge, du District de Manhattan et de son chef, le Général Groves. L'entreprise a été célébrée comme « le secret le mieux gardé de l'histoire ». Il était ultra-secret, au point que les officiers de l'Armée « au courant » avaient l'interdiction d'en parler au téléphone privé à l'intérieur du Pentagone. Le Général Groves a témoigné que son bureau aurait refusé d'envoyer tout document à la Maison Blanche, sans son autorisation, même s'il était demandé personnellement par le Président. Je suis certain que c'est vrai, et je n'ai jamais affirmé le contraire concernant le Général Groves.

J'admire beaucoup le Général Groves, et je pense que son témoignage lors de l'audition du Congrès fut l'une des choses impressionnantes qui s'y produisirent. Le fait qu'il ait témoigné qu'il n'avait jamais rencontré

11 Le Président Roosevelt, incidemment, adopta la même abréviation que la mienne en décembre 1941. La notation du Président, de sa propre main, était la suivante : « H H —Accélérez ! FDR. » Une reproduction de cette note peut être vue à la page 409 du livre de Robert Sherwood.

Hopkins, ni même lui avoir parlé, sembla convaincre certaines personnes que je mentais, mais bien sûr, que Hopkins écrive que « Oscar a eu un sacré mal à obtenir ceux-ci auprès de Groves » n'implique en rien que Hopkins connaissait Groves. Le Général Groves confirma dans le témoignage suivant que la pression était clairement ressentie dans son organisation, même s'il ne pouvait en spécifier la source.

> *M. Harrison*. Vous avez dit qu'il y avait beaucoup de pression sur le Prêt-Bail pour expédier de l'uranium en Russie. Pouvez-vous nous dire qui a exercé cette pression ?
>
> *Général Groves*. Non ; je ne peux pas vous dire qui a exercé la pression sur le Prêt-Bail. Bien sûr, cela aurait pu être une pression interne. En tout cas, nous en avons vu toutes les preuves, et je crois que vos archives des journaux du Prêt-Bail montreront comment ils revenaient sans cesse. Il était évident à la lecture des journaux que nous ne voulions pas que ce matériel soit expédié, pourtant ils revenaient et revenaient sans cesse...
>
> Je crois qu'il est juste de dire que... (les subordonnés du Général Wesson) étaient pleinement conscients que nous ne voulions pas que ce matériel soit expédié à l'étranger, et cette pression continuelle pour l'expédier venait certainement de quelque part. Soit elle venait en interne, d'âmes ambitieuses, soit elle venait de l'extérieur.
> *Je suis sûr que si vous vérifiez la pression sur les officiers traitant tous les approvisionnements de nature militaire pendant la guerre, vous trouverez que la pression pour donner à la Russie tout ce qui pouvait être donné n'était pas limitée aux questions atomiques.*[12]
>
> Il y a un incident qui s'est produit plus tard. Il m'a été rappelé ce matin, par l'un de mes anciens collaborateurs, combien nous étions ravis quand nous avons réussi à soustraire du matériel aux Russes. C'était un accomplissement majeur. Et la seule chose que nous leur avons soustraite, c'était du temps. Nous étions très anxieux, en lien avec l'usine de diffusion gazeuse, d'obtenir certains équipements. S'ils n'avaient pas été obtenus, cette usine aurait été retardée dans son achèvement. Les Russes avaient une usine en route. Bien sûr, quand je dis qu'ils l'avaient, vous savez qui l'a payée. Une partie de cette usine était emballée et sur le quai quand nous l'avons récupérée, et je me souviens encore des difficultés que nous avons eu pour l'obtenir.
>
> L'un des accords que nous avons dû faire était que nous remplacerions cet équipement, et utiliserions toutes nos priorités nécessaires pour le remplacer rapidement... Cet équipement

12 Italiques de G.R.J.

particulier était du matériel de raffinage de pétrole, et à mon avis, *il s'agissait purement d'un approvisionnement russe d'après-guerre dont, comme vous le savez, beaucoup faisait partie.* Je vous donne cela comme un exemple de ce à quoi les personnes intéressées à approvisionner les troupes américaines devaient faire face pendant la guerre.

D'où venait cette influence, vous pouvez le deviner aussi bien que moi. Elle était certainement répandue à Washington, et elle était répandue dans tout le pays ; et le seul endroit que je connaisse qui était distinctement anti-russe, à une période précoce, était le Projet Manhattan. Et nous l'étions – il n'y a jamais eu aucun doute là-dessus – à partir d'environ octobre 1942. !13

En bref, il semble clair comme le jour que si quelqu'un a essayé d'obtenir quoi que ce soit auprès du Général Groves ou de son organisation, il aurait vraiment eu « un sacré mal »

« Dès le début, des mesures extraordinaires de secret et de sécurité ont entouré le projet », déclara Henry L. Stimson, Secrétaire à la Guerre, en commentant le premier usage militaire de la bombe atomique. « Cela a été personnellement ordonné par le Président Roosevelt. » Les ordres de M. Roosevelt, ajouta-t-il ingénument, « ont été strictement respectés. »14

Pourtant, des Russes avec qui je travaillais côte à côte à Great Falls connaissaient la bombe A au moins dès mars 1943 et le Général Groves avait des raisons de se méfier des Russes en octobre 1942 ! Comme presque tous les Américains, j'eus le premier soupçon de l'existence de la bombe atomique avec la nouvelle d'Hiroshima, révélée le 6 août 1945 par le Président Truman.

Dans un chapitre ultérieur, je raconte ma vaine visite à Washington en janvier 1944 pour porter à l'attention des plus hautes autorités ce qui me semblait être des violations traîtresses de la sécurité dans le Pipeline. Je n'ai abouti à rien au Département d'État ou ailleurs. Ce n'est qu'en entendant l'annonce de l'explosion atomique en Russie le 23 septembre 1949 que j'ai finalement eu la chance de rencontrer le Sénateur Bridges et Fulton Lewis – mais j'en dirai plus là-dessus tard.

Il était plus de onze heures et mon travail de vérification était pratiquement terminé, quand le Colonel Kotikov fit irruption dans la cabine de l'avion. Il voulait savoir de quelle autorité je commettais cet outrage et

---

13 Hearings Regarding Shipments of Atomic Materials to the Soviet Union during World War II, House of Representatives Committee on Un-American Activities, (U.S. Government Printing Office, testimony of General Groves, Dec. 7, 1949), pp. 947-50.

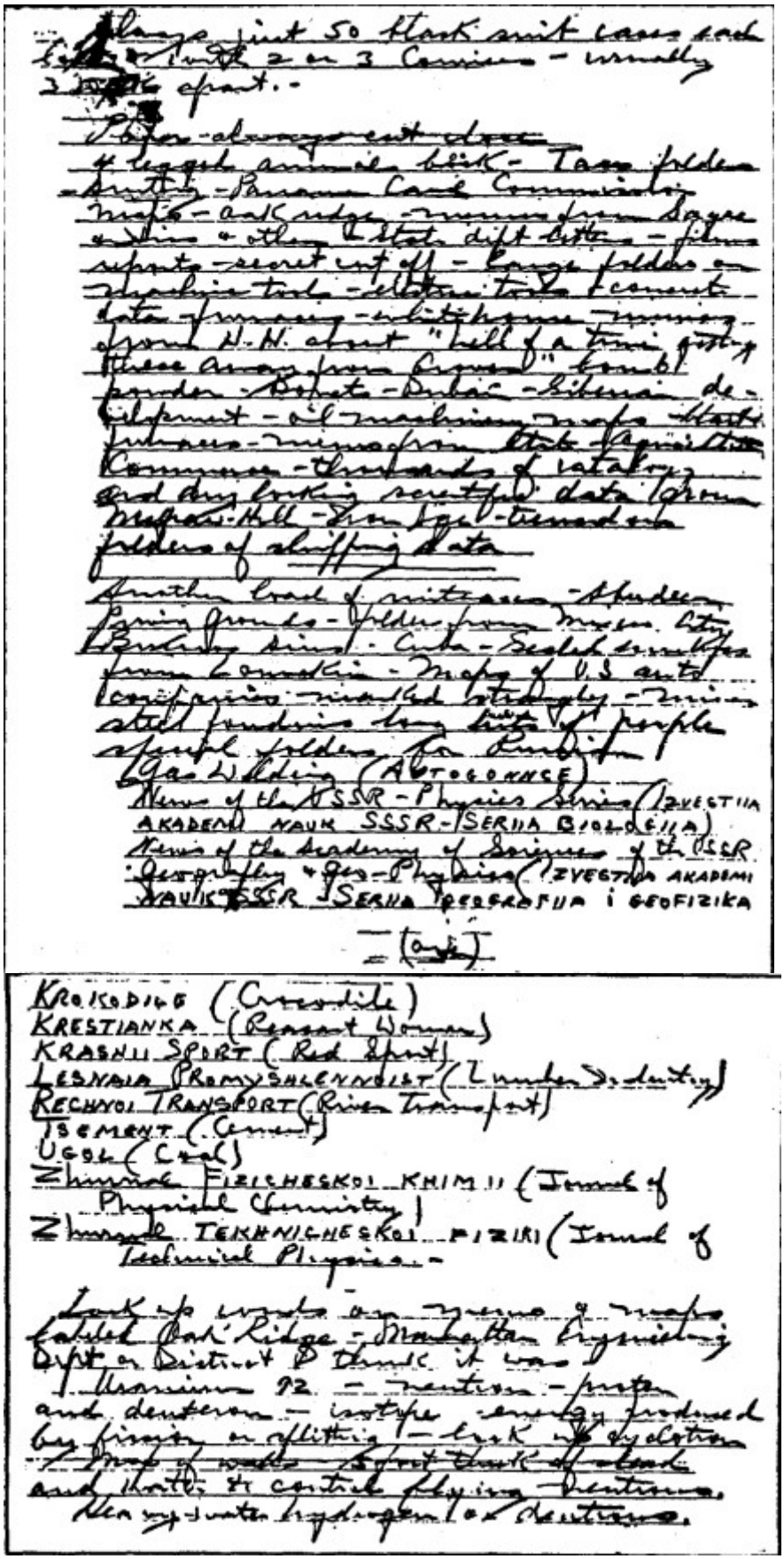
14 On Active Service in Peace and War, Henry L. Stimson and McGeorge Bundy, (Harper, 1947).

hurla qu'il allait me faire déplacer. Je répondis que j'accomplissais mon devoir, et juste pour montrer comment les choses se passaient, j'ouvris deux ou trois valises supplémentaires en sa présence. Je quittai le C-47 et, d'un signe de tête de remerciement, je congédiai ma sentinelle. Alors que je traversais le terrain vers les baraquements, le Colonel Kotikov se joignit à moi.
Sans doute réfléchit-il qu'il n'était pas en position de force pour une confrontation. Il réalisa peut-être aussi que je ne comprenais la gravité de presque rien de ce que j'avais vu. Tout ce qui importait pour lui était d'expédier les valises à Moscou. Avec inquiétude, il me demanda ce que j'avais l'intention de faire.

Si j'avais su ce que je sais aujourd'hui, j'aurais immobilisé le transport, mais, en définitive, il partit pour la Russie.

Le Colonel Kotikov me demanda de ne plus ouvrir de valises avant que des instructions ne viennent du Département de la Guerre. Il dit qu'il espérait ne pas avoir à me faire transférer. Je m'attendais à être limogé, et j'allai jusqu'à faire mes bagages. Mais je ne reçus aucune communication du Département de la Guerre, et je compris finalement que le Colonel Kotikov n'avait pas porté plainte. Peut-être, commençai-je à penser, n'osait-il pas.

Je faisait un rapport au Colonel George F. O'Neill, officier de sécurité du 34e Sous-Dépôt à Gore Field, sur les cinquante valises que j'avais examinées. Il fut assez intéressé pour transmettre l'histoire à son officier supérieur à Spokane. Il n'y eut pas de réponse, même après que le Colonel O'Neill ait fait une seconde tentative. Apparemment, il n'était pas considéré de bon ton de jeter le doute sur l'intégrité de notre allié.



Gas Welding (AVTOGENNOE)
News of the USSR - Physics Series (IZVESTIIA AKADEMII NAUK SSSR - SERIIA BIOLOGICHESKAIA)
News of the Academy of Sciences of the USSR - Geophysics & Geo-Physics (IZVESTIIA AKADEMII NAUK SSSR SERIIA GEOGRAFIIA i GEOFIZIKA)

KROKODIL (Crocodile)
KRESTIANKA (Peasant Woman)
KRASNII SPORT (Red Sport)
LESNAIA PROMYSHLENNOST' (Lumber Industry)
RECHNOI TRANSPORT (River Transport)
TSEMENT (Cement)
UGOL (Coal)
Zhurnal FIZICHESKOI KHIMII (Journal of Physical Chemistry)
Zhurnal TEKHNICHESKOI FIZIKI (Journal of Technical Physics)

La transcription que le Major Jordan fit de ses notes prises en examinant les valises noires.

Le texte ci-dessus se lit comme suit : « Toujours juste 50 valises noires par chargement avec 2 ou 3 Coursiers – généralement à 3 semaines d'intervalle. Papiers toujours rognés. Livre sur les animaux à 4 pattes. Dossiers Tass – Amtorg – Cartes de la Commission du Canal de Panama – Oak Ridge – mémos de Sayre & Hiss & autres – lettres du Département d'État – films – rapports – 'secret' coupé – grands dossiers sur machines-outils, outils électriques & données sur béton – fours – mémo de la Maison Blanche de H.H. à propos de 'sacré mal à obtenir ceux-ci auprès de Groves' – poudre à bombe – Donets – Duban – développement sibérien – cartes de machines pétrolières – hauts fourneaux – mémos du Département d'État, Agriculture, Commerce – milliers de catalogues et de données scientifiques austères de McGraw-Hill – Iron Age – énormes dossiers de données maritimes.

« Un autre chargement de valises – Polygone d'Essais d'Aberdeen – dossiers de Mexico City, Buenos Aires, Cuba – Enveloppes scellées de Lomakin – Cartes de compagnies automobiles américaines annotées étrangement – Mines, fonderies d'acier, longues listes de personnes – Dossiers spéciaux pour la Russie. (Une liste de douze magazines soviétiques suit ensuite.)

« Chercher les mots sur le mémo & les cartes étiquetées Oak Ridge – Manhattan Engineering Dept ou District je crois que c'était – Uranium 92 – neutron –< proton et deuteron – isotope – énergie produite par fission ou scission – chercher cyclotron – Carte de murs de 5 pieds d'épaisseur en plomb et eau pour contrôler les neutrons fuyants. Hydrogène lourd ou deutérons. »

CHAPITRE SIX

« N'en faites pas tout un plat »

La première préoccupation du Colonel Kotikov, chaque matin, était de se rendre dans la salle des cartes du bureau des opérations. Une immense carte, montrant la route de Great Falls à Fairbanks, était fixée sur un mur d'acier aimanté qui maintenait en position de petits repères métalliques, sur chacun desquels pendait une étiquette portant le numéro de chaque avion en route. Les repères étaient déplacés vers l'avant par une assistante du Corps féminin de l'armée (WAC), sur une échelle, en fonction des informations télétypées qui arrivaient. Le Colonel Kotikov pouvait lire la situation d'un seul coup d'oeil.

Vers la fin avril 1943, il y avait un encombrement inhabituel d'avions de chasse Airacobra sur notre base. Nous en traitions généralement environ 400 par mois, contre 80 bombardiers moyens et 15 cargos pour la même période ; les Airacobras étaient utilisés comme armes antichars par les Russes. Il y avait toujours une pénurie chronique de pilotes américains, mais en 1943, la demande était aiguë — dans l'Atlantique, dans le Pacifique, en Europe, en Asie et dans le système américain de transport aérien mondial, qui était une merveille de la guerre.

Maintenant, au grand dégoût et à la fureur de Kotikov, pas moins de 200 Airacobras étaient empilés sur la base. Les repères s'agglutinaient sur la carte, denses comme des abeilles. Quand il nous critiqua pour avoir laissé la situation se développer, je fis remarquer que les Russes avaient aussi des problèmes ; il prit cela pour une insulte. « Jamais, jamais », s'écria-t-il, « la Russie ne manque de pilotes ! » Il dit qu'il pourrait ordonner à 10 000 pilotes russes de se rendre à Great Falls en quelques jours. « Et vous devrez les nourrir ! » dit-il avec satisfaction.

Il rendit la vie misérable au Colonel L. Ponton d'Arce, commandant du terrain de Gore. « Il nous faut plus de pilotes », hurla-t-il. Le Colonel d'Arce l'assura que le problème avait été pris personnellement en main par le major général Harold L. George, chef du Commandement du transport aérien (Air Transport Command) et par le chef de sa section alaskienne, le brigadier général William H. Tunner. Le mépris du Russe était suprême. « Bah, des promesses ! » grogna-t-il.

Et puis, tout à coup, quelque chose se produisit. Deux jours plus tard, des pilotes étrangers et nouveaux, déconcertés et contrariés, débarquèrent d'avions entrants. Certains avaient été arrachés à un repos bien mérité entre deux voyages vers l'Irlande. D'autres venaient de bases à Porto Rico, Long Beach, Boca Raton, Oklahoma City. Des pilotes d'essai avaient été

réquisitionnés du terrain de Wright. Il y avait même quelques prodiges avec des certificats de vol aux instruments ; de tels défieurs de la tempête et de l'obscurité étaient rares comme des dents de poule. Le groupe totalisait environ vingt personnes, contre les trois seulement que le général Tunner avait pu rassembler.

Peu de pilotes avaient jamais entendu parler de Great Falls, et tous étaient stupéfaits par ses installations et ses opérations étendues. « Que diable se passe-t-il ici ? » murmuraient-ils. Certains étaient troublés de découvrir qu'ils devaient piloter des Airacobras jusqu'en Alaska, presque un synonyme du pôle Nord. L'un d'entre eux avait à peine piloté un avion de chasse depuis ses jours de formation de pilote. Aussi avons-nous mis en place un cours de remise à niveau sur les décollages et les atterrissages. Au bout d'un court laps de temps, l'escadron d'urgence disparut comme s'il n'avait jamais existé.

La nouvelle arriva promptement au quartier général du Commandement du transport aérien, et ce fut un tollé. Il était absolument interdit de se procurer des pilotes sauf par l'intermédiaire de l'ATC (Air Transport Command), seul habilité à juger de l'ensemble de la situation et à décider quelle urgence était la plus critique dans l'effort de guerre global. Le Colonel d'Arce m'informa qu'il avait été réprimandé pour être « sorti des circuits habituels », et me demanda si j'étais celui qui avait appelé les pilotes supplémentaires.

Le Colonel Kotikov, à qui je fis appel, déclara aussitôt qu'il en était responsable. Il en avait simplement eu assez d'attendre et était allé « directement voir M. Hopkins ».

« C'est donc ça », grimça amèrement le Colonel d'Arce.

Un matin, quelques semaines plus tard, je me tenais à mon poste habituel à côté du bureau du Colonel Kotikov. À côté de son coude se trouvait une pile de dossiers que je connaissais depuis longtemps. Ils étaient maintenus ensemble par des élastiques. Sur la couverture extérieure était collée une étiquette dactylographiée en anglais : « Objet : Produits chimiques expérimentaux ». Tout en téléphonant à Washington, le Colonel s'écriait souvent : « Les produits chimiques ! » Je devais alors aller chercher la liasse de documents auprès de sa femme, qui, en tant que sa secrétaire, les gardait dans un tiroir verrouillé.

Ce portefeuille était la prunelle de ses yeux. Mme Kotikov le ramenait chez elle chaque soir. Je m'arrêtais parfois le matin aux Pennsylvania Apartments et les conduisais au travail. Je vis une fois Mme Kotikov extraire le dossier d'une cachette sous le matelas, pendant que son mari enfilait ses élégantes bottes en cuir noir.

Lorsque les dossiers sur les produits chimiques furent complets et prêts pour Moscou, ainsi que les dossiers apparentés sur les « Métaux », Kotikov refusa de les confier à un messager ordinaire. Son courrier était une sommité de la Commission d'achat soviétique, Semen Vasilenko, qui était connu dans ce pays comme un chimiste expert mais qui s'avéra être l'autorité russe en matière de tuyaux et de conduites. (L'usine de diffusion gazeuse d'Oak Ridge et les usines de plutonium de Hanford utilisent de nombreux kilomètres de tuyaux.)

Mon journal montra plus tard[15] que Vasilenko s'envola de Great Falls dans un avion spécial transportant environ 4 000 livres de « courrier diplomatique ». Lui et la cargaison étaient protégés par trois gardes russes, que j'ai consignés comme étant Leonid Rykounin, Engeny Kojevnicov et Georges Nicolaiev.

Après l'arrivée de Vasilenko de Washington, le Colonel Kotikov le conduisit à un Airacobra stationné à environ la distance d'un pâté de maisons du bâtiment le plus proche, avec une vue dégagée de tous les côtés. Ils étalèrent les papiers sur l'une des ailes de l'avion, et les deux hommes en discutèrent pendant une heure.

Cette précaution était due à la bête noire du Colonel, les dictagraphs. Il n'y avait pas de dictagraphs sur la base, mais cela ne l'empêchait pas, lui et ses assistants, d'en chercher tous les jours dans les luminaires et les boîtiers téléphoniques, et derrière les calendriers et les tableaux. Ils tapaient même sur les murs. Je compris que ce n'était pas des espions américains qu'il craignait, mais des agents de la police soviétique.

Un matin d'avril 1943, le Colonel Kotikov me demanda si je pouvais trouver de la place pour un envoi important de près de 2 000 livres. Je dis : « Non, nous avons déjà un retard de livraison d'un quart de million de livres. » Il me demanda de lui passer un appel pour Washington, et parla un moment dans sa langue. Puis il mit une main sur le microphone et me confia en anglais : « Envoi très spécial — produits chimiques expérimentaux — qui va bientôt passer. »

Il y eut un intervalle de gutturales slaves, et il se tourna à nouveau vers moi. « M. Hopkins — arrive en ligne maintenant », annonça-t-il. Puis il me surprit comme jamais dans ma vie. Il me tendit le téléphone et annonça : « Le grand patron, M. Hopkins, veut vous parler. »

Ce fut un moment assez particulier. J'allais parler pour la première fois avec une figure légendaire de l'époque, l'homme clé du monde du Prêt-Bail dans lequel je vivais. J'ai veillé à rendre le récit suivant aussi précis que possible sur le fond et la forme. Ma mémoire, normalement bonne, fut stimulée par l'excitation de l'occasion. De plus, l'incident resta gravé dans

15 Voir chapitre 15 - Conclusion

mon esprit car il fut unique dans mon expérience de presque 25 mois à Newark et Great Falls.

Un peu impressionné, je balbutiai : « Ici Jordan. » Une voix masculine commença aussitôt : « Ici M. Hopkins. Êtes-vous mon coordinateur sur place ? » Je répondis que j'étais le représentant des Nations Unies à Great Falls, travaillant avec le Colonel Kotikov.

Dans ces circonstances, qui aurait pu douter que l'interlocuteur était Harry Hopkins ? Des amis m'ont depuis demandé si ce n'aurait pas pu être un agent soviétique américain. J'en doute, car sa remarque suivante aborda un sujet que seuls M. Hopkins et moi-même pouvions connaître. Il demanda : « Avez-vous reçu ces pilotes que je vous ai envoyés ? »

« Oh oui, monsieur », répondis-je. « Ils ont été très appréciés et nous ont aidés à débloquer l'embouteillage dans le Pipeline. On nous a accusés d'être sortis des circuits et on nous en a fait voir de toutes les couleurs. »

M. Hopkins laissa passer cela et passa à l'essentiel. « Maintenant, Jordan, dit-il, il y a un certain envoi de produits chimiques qui va passer et que je veux que vous facilitiez. C'est quelque chose de très spécial. »

« Dois-je en parler », demandai-je, « avec le Colonel commandant ? »

« Je ne veux pas que vous en discutiez avec qui que ce soit », ordonna M. Hopkins, « et cela ne doit pas figurer sur les registres. N'en faites pas tout un plat, mais faites-le simplement passer discrètement, en vitesse. »

Je demandai comment je devais identifier l'envoi à son arrivée. Il se détourna du téléphone, et j'entendis sa voix : « Comment Jordan reconnaîtra-t-il l'envoi quand il arrivera ? » Il revint en ligne et dit : « Le Colonel russe sur place vous le désignera. Maintenant, faites passer cela aussi rapidement que possible, et assurez-vous de ne pas l'inscrire sur les registres ! »

Puis une voix russe intervint, demandant le Colonel Kotikov. J'étais plein de curiosité lorsque Kotikov eut terminé, et je voulais savoir de quoi il retournait et d'où venait l'envoi. Il dit qu'il y aurait d'autres produits chimiques et qu'ils arriveraient du Canada.

« Je vous montre », annonça-t-il. Apparemment, après l'entretien avec M. Hopkins, j'avais été accepté comme membre de la « confrérie ». De son dossier sur les produits chimiques de guerre, le Colonel sortit le classeur intitulé « Poudre à bombe ». Il en tira une feuille de papier et posa un doigt sur une entrée. Pour la deuxième fois, mes yeux rencontrèrent le mot « uranium ». Je répète qu'en 1943, cela signifiait aussi peu pour moi que pour la plupart des Américains, c'est-à-dire rien.

Cet envoi fut le seul et unique article payant à passer entre mes mains, à l'exception des achats privés russes de vêtements et d'alcool. C'était le seul, parmi une multitude considérable d'envois, que l'on m'ait ordonné de

ne pas inscrire sur mes feuilles de décompte. C'était le seul dont il m'était interdit de discuter avec mes supérieurs, et le seul que l'on m'ait enjoint de garder secret pour tout le monde.

Malgré l'urgence de M. Hopkins, il y eut un délai de cinq semaines. Le matin du 10 juin, j'aperçus un C-47 chargé qui tournait au ralenti sur la piste. Je m'approchai et demandai au pilote ce qui le retenait. Il dit qu'il comprenait une sorte d'envoi spécial qui devait encore arriver. Sept ans plus tard, le pilote s'identifia à la presse comme étant le lieutenant de l'Air Force Ben L. Brown, de Cincinnati.

Je questionnai le Colonel Kotikov au sujet de l'avion, et il me dit que l'envoi qui intéressait M. Hopkins venait d'arriver dans les voies de chemin de fer, et que je devais envoyer un camion pour le chercher. L'expédition était escortée par un garde russe depuis Toronto. Je notai son nom, et le copiai plus tard dans mon journal. C'était Vladimir Anoufriev. Je l'identifiai par les initiales « C.C. » pour « Courrier Canadien ».

Quinze caisses en bois furent chargées à bord du transporteur, qui décolla pour Moscou via l'Alaska. À Fairbanks, a relaté le lieutenant Brown, une boîte tomba de l'avion, brisant un coin et répandant une petite quantité d'une poudre brun chocolat. Par curiosité, il ramassa une poignée des grains inconnus, avec l'idée de demander à quelqu'un ce que c'était. Un officier soviétique lui gifla la paume pour faire tomber les cristaux et expliqua nerveusement : « Non, non — ça brûle les mains ! »

Ce n'est que vers la fin de 1949 qu'il fut définitivement prouvé, à partir de registres officiels, que des agences fédérales avaient livré à la Russie, pendant la guerre, au moins trois envois de produits chimiques d'uranium, totalisant 1 465 livres, soit près de trois quarts de tonne. L'expédition d'un kilogramme, soit 2,2 livres, de métal d'uranium fut également confirmée, à une époque où le stock américain total était de 4,5 livres.

Étaient impliqués nominativement l'Administration du Prêt-Bail, le Département du Commerce, la Division des Approvisionnements du Trésor (Procurement Division of the Treasury), et le Bureau de la Guerre Économique (Board of Economic Warfare). Le Département d'État fut impliqué dans la mesure où il refusa l'accès aux archives du Prêt-Bail et de son successeur, l'Administration Économique Étrangère (Foreign Economic Administration).

Les deux premiers envois d'uranium transitèrent par Great Falls, par avion. Le troisième fut expédié par camion et chemin de fer depuis Rochester, N.Y., jusqu'à Portland, Ore., puis par bateau jusqu'à Vladivostok. Les dates étaient mars et juin 1943, puis juillet 1944. Aucun doute ne subsistait que la transaction discutée par M. Hopkins et moi-même était celle de juin 1943.

Ce n'était pas seulement la plus importante de nos transactions connues d'uranium avec l'Union soviétique, c'était aussi la plus choquante. Il semblait qu'il n'y avait aucune limite à laquelle certains responsables américains ne seraient allés pour aider la Russie à maîtriser le secret de la fission nucléaire. Pendant quatre ans, le monopole de la bombe A fut la pierre angulaire de notre politique militaire et étrangère, pourtant le 23 septembre 1949, bien en avance sur les estimations de Washington, le président Truman annonça qu'une explosion atomique s'était produite en Union soviétique.

Au nom de la sécurité nationale, au printemps 1943, le Projet Manhattan imposa un embargo sur les exportations américaines de composés d'uranium. Mais des extrémistes à Washington semblent avoir décidé que la Russie devait à tout prix obtenir les ingrédients pour l'expérimentation atomique. L'humeur intensément pro-soviétique de l'époque peut être jugée selon les échos des années ultérieures.

Par exemple, il y avait Joseph E. Davies, ambassadeur en Union soviétique en 1936-39, et auteur d'un livre et d'un film de propagande flagrante, « Mission à Moscou ». Dans une interview avec le Times-Herald de Washington du 18 février 1946, il fut cité disant :

> « La Russie, en légitime défense, a tout droit moral à chercher les secrets de la bombe atomique par l'espionnage militaire si elle en est exclue par ses anciens alliés combattants ! »

Il y avait aussi le professeur Harold C. Urey, scientifique américain, qui siégeait dans le cercle le plus intime du Projet Manhattan. Pourtant, le 14 décembre 1949, dans un rapport du Comité de l'Union Atlantique, le Dr Urey déclara que le major Jordan devrait être traduit en cour martiale s'il avait retiré quoi que ce soit des avions à destination de la Russie.

Lorsque les approvisionnements américains furent coupés, le moyen de contourner le général Groves fut de se procurer les matériaux clandestinement depuis le Canada.[16] Ce n'est qu'en 1946 que le commandant du Projet Manhattan apprit du Comité des activités anti-américaines que sa « palissade » avait été sapée.

Ma part, dans cette révélation, fut un témoignage sous serment conduisant à une seule conclusion — que la voie de contournement canadienne fut aidée par M. Hopkins. Sur son ordre, le Prêt-Bail délivra un certificat de mainlevée sans lequel l'envoi n'aurait pas pu être acheminé. Les canaux de transport du Prêt-Bail et le personnel du Prêt-Bail, comme moi-même, furent utilisés. Les traces du plan furent tenues à l'écart des

16 Le gouvernement du Canada désapprouva les ventes d'uranium, mais pensa que les États-Unis avaient le droit de déterminer si la Russie devait avoir ce produit précieux. En fait, il semblerait que c'est plus la vigilance du Canada, plutôt que la nôtre, qui empêcha d'autres expéditions.

registres du Prêt-Bail en en faisant une transaction « au comptant ». L'expédition fut payée par un chèque de la Société commerciale Amtorg.

Parce que la branche initiale du pont aérien vers Moscou était sous contrôle américain, le passage des produits chimiques à travers le territoire américain ne pouvait être évité, en Alaska sinon au Montana. En raison de ce fait, et de la nature au comptant du projet, il était nécessaire d'obtenir une licence d'exportation du Bureau de la Guerre Économique. Un tel document, couvrant un envoi d'origine américaine, fut d'abord préparé. Il fut modifié, pour se conformer à la manoeuvre canadienne, par un certain fonctionnaire du BEW dont l'identité a été dissimulée par le Département d'État. Sous sa forme amendée, la licence fut délivrée le 29 avril 1943. Son numéro de série était C-1643180.

Mais deux faits furent oubliés : (a) les transporteurs publics utilisent des factures, et (b) l'Air Force tenaient des décomptes non seulement à Great Falls mais aussi à Fairbanks.

Grâce à des recherches diligentes, les bordereaux de fret et de transport aérien fournirent une preuve irréfutable que 15 caisses de produits chimiques d'uranium furent livrées à Great Falls le 9 juin 1943, et furent immédiatement expédiées, dans un avion du Prêt-Bail, vers l'Union soviétique.

L'expédition provenait de Eldorado Mining & Refining, Ltd. du Great Bear Lake, et fut envoyée via Port Hope, Ontario. Elle fut autorisée par un permis d'exportation d'armes canadien, n° OF1666. Le transporteur était le Chicago, Milwaukee, St. Paul & Pacific Railway. Le destinataire listé était le Colonel A. N. Kotikov, agent résident de la Commission Gouvernementale Soviétique d'Achat à Gore Field, Great Falls.

L'histoire derrière l'histoire est la suivante : Le 1er février 1943, Hermann H. Rosenberg de Chematar, Inc., New York City, reçut la première demande concernant l'uranium jamais parvenue à son bureau. Le demandeur était la Commission Gouvernementale Soviétique d'Achat, qui désirait 220 livres d'oxyde d'uranium, 220 livres de nitrate d'uranium et 25 livres de métal d'uranium. À cette date, Oak Ridge était en construction, mais ne serait pas opérationnel avant un an.

Six jours plus tôt, le War Production Board avait émis l'Ordre de Référence Générale M-285, contrôlant la distribution des composés d'uranium parmi les industries nationales comme le verre, la poterie et la céramique. Une échappatoire fut laissée en négligeant l'exportation de tels matériaux à des fins de guerre. Les Russes affirmèrent avoir un besoin militaire urgent de nitrate d'uranium pour la recherche médicale et d'oxyde et de métal d'uranium comme alliages pour durcir l'acier des canons de fusil. Les États-Unis n'avaient rien d'autre à faire que de signifier leur

accord, car ils ne voulaient pas laisser entendre qu'ils se méfiaient de la demande de la Russie.

Le métal d'uranium n'était pas disponible. Le 23 mars, sur l'instance de Rosenberg, la S. W. Shattuck Chemical Co. de Denver expédia quatre caisses, pesant 691 livres, au Colonel Kotikov à Great Falls. Le manifeste du chemin de fer Burlington décrivait le contenu simplement comme des « produits chimiques », mais elle était accompagnée d'une lettre de Rosenberg à Kotikov désignant le contenu comme 220 livres de nitrate d'uranium et 200 (et non 220) livres d'oxyde d'uranium. Comme il s'agissait d'une transaction de Prêt-Bail, payée avec des fonds américains, aucune licence d'exportation n'était requise. La cargaison fut expédiée sans accroc le long du Pipeline.

Mais le War Production Board, auprès duquel un accord avait été demandé, alerta le Projet Manhattan. Il était trop tard pour arrêter la vente de Shattuck. Le général Groves l'approuva à contrecoeur au motif qu'il serait imprudent de « mettre la puce à l'oreille » de la Russie quant à l'importance des produits chimiques d'uranium — un fait que Moscou ne connaissait que trop bien.

Pendant l'enquête, je fus gêné par des questions sur le fait que les tableaux des exportations vers l'Union soviétique ne mentionnaient pas l'uranium. L'expédition Shattuck était légitime. Elle avait été autorisée par le Prêt-Bail, le War Production Board et le Projet Manhattan.

Quelques mois plus tard, je rencontrai John F. Moynihan, ancien membre de la rédaction du Newark News. Sous-lieutenant à l'aéroport de Newark quand j'y étais, il était devenu Colonel en tant qu'espèce d'« agent de presse inverse » pour le général Groves. Son devoir n'était pas de favoriser la publicité mais de l'empêcher.

« Je vous ai entendu vous débattre », dit-il, « et j'aurais souhaité pouvoir vous dire quelque chose que vous ne saviez pas. J'ai été envoyé à Denver pour étouffer les registres dans l'affaire Shattuck. C'était caché sous l'expression « sels et composés », dans une entrée couvrant un métal différent. »

Le général Groves agit rapidement pour colmater la fuite par laquelle les caisses Shattuck avaient glissé. Début avril, il avait instauré un embargo national au moyen de contrats volontaires avec des courtiers chimiques. Ils promirent d'accorder aux États-Unis un droit de premier refus sur tout l'oxyde d'uranium, le nitrate d'uranium et l'uranate de sodium reçus par les contractants.

Le black-out sur l'uranium fut découvert par Rosenberg lorsqu'il tenta de remplir une autre commande de la Commission d'Achat Soviétique, pour 500 livres chacune de nitrate d'uranium et d'oxyde d'uranium. Le 23 avril

1943, Rosenberg était en contact avec la Canadian Radium & Uranium Corp. de New York, qui était l'agent de vente exclusif de Eldorado Mining & Refining, Ltd., un producteur d'uranium du Great Bear Lake.

Un accord pour exécuter la commande soviétique fut négocié avec une telle célérité qu'en quatre jours Rosenberg put signaler la victoire à la Commission d'Achat. L'expédition de l'Ontario à Great Falls et Moscou suivit en temps voulu.

La manigance de Port Hope avait l'avantage, entre autres, de contourner le War Production Board, qui ne manquerait pas d'alerter le Projet Manhattan s'il connaissait les faits, mais pouvait être maintenu dans l'ignorance car sa juridiction ne s'exerçait qu'au sud de la frontière.

Le général Groves fut immédiatement informé de la demande soviétique pour 1 000 livres de sels d'uranium. Il n'était pas inquiet, étant confiant dans le fait que l'embargo tiendrait. Après avoir refusé d'appuyer la demande, il l'approuva plus tard dans l'espoir de détecter si les Russes pouvaient déterrer des stocks d'uranium que le Projet Manhattan avait négligés. Les industries américaines consommaient annuellement, avant la guerre, plus de 200 tonnes de produits chimiques d'uranium.

« Nous n'avions aucune attente », témoigna le général Groves le 7 décembre 1949, « en permettant à ce matériau de quitter ce pays car il aurait été arrêté. »[17] En ce qui concernait les États-Unis, l'embargo tint bon. La vérité qu'il avait été contourné par le recours à des sources canadiennes ne parvint à la connaissance du général que trois ans plus tard.

Une autre violation de la sécurité atomique fut représentée par la troisième livraison connue à la Russie, en 1944. Il s'avéra qu'il s'agissait de nitrate d'uranium. Au cours du mois de mai de cette année, le Colonel Kotikov me montra un avertissement de la Commission d'achat soviétique de surveiller un envoi d'uranium, pesant 500 livres, qui devait avoir la priorité de voyage. Le Colonel devait bientôt rentrer chez lui. Point culminant de sa mission américaine, il proposait de transporter lui-même la précieuse matière à Moscou.

Déguisée en « transaction commerciale » sur le territoire américain, l'affaire fut gérée par le Prêt-Bail. Chematar et Canadian Radium & Uranium furent abandonnés au profit de la Division des Approvisionnements du Département du Trésor (Procurement Division of the Treasury Department), bien que le Trésor, selon les règlements, n'ait pas l'autorité de mettre des produits d'uranium à la disposition de l'Union soviétique.

---

17 Hearings, General Groves, p. 941.

Des contractants furent invités à soumissionner, et le gagnant fut la Eastman Kodak Company. Quelque part dans ce processus, les 500 livres attendues se réduisirent à 45. Eastman Kodak signala la commande au War Production Board comme un article commercial domestique.

Quel qu'en soit le motif, il fut décidé de ne pas envoyer le composé par avion. Après une inspection du Trésor à Rochester, la MacDaniel Trucking Company le transporta au Dépôt de l'Artillerie de l'Armée (Army Ordnance Depot) à Terre Haute, Indiana, y arrivant le 24 juillet.[18] L'expédition se retrouva dans le wagon de marchandises n° 97352 du Erie Railroad, et arriva à North Portland, Oregon, le 11 août. Par des moyens non encore divulgués, le nitrate d'uranium se retrouva à bord d'un vapeur russe, le Kashirstroi, qui partit pour Vladivostok le 3 octobre. Le Colonel Kotikov, qui avait prévu une entrée triomphale à Moscou avec un quart de tonne de « poudre à bombe » comme trophée, abandonna le projet avec dégoût en apprenant que l'expédition ne serait que de 45 livres.

Le responsable des achats d'uranium pour le Projet Manhattan en 1944 était le Dr Phillip L. Merritt. Comparaissant le 24 janvier 1950 devant le Comité des activités anti-américaines, le Dr Merritt jura qu'il fut pris par surprise, un jour plus tôt, en découvrant pour la première fois que la commande d'Eastman Kodak avait été expédiée en Russie via l'Artillerie de l'Armée.

Le général Groves, également, n'en était pas informé. Interrogé comme témoin, à la question de savoir s'il était possible que des expéditions d'uranium aient été faites en 1944, il répondit : « Pas si nous avions pu l'empêcher, et si nous en avions eu connaissance. Elles auraient dû être entièrement secrètes, et non découvertes. »[19] Il déclara qu'il n'y avait aucun moyen pour les Russes d'obtenir des produits d'uranium dans ce pays « sans le soutien des autorités américaines d'une manière ou d'une autre. »[20]

La Commission d'achat soviétique semble avoir eu pour instruction d'acquérir à tout prix 25 livres de métal d'uranium, qui peut être extrait des sels d'uranium par un processus difficile nécessitant un équipement spécialisé. Soutenue ou conseillée par le Prêt-Bail, la commission frappa

---

18 D'après les auditions du Comité des activités anti-américaines, 5 décembre 1949, p. 932 :

« *M. TAVENNER* : Y a-t-il eu des expéditions d'uranium transitant par votre base qui provenaient d'autres endroits que le Canada après que vous avez reçu les expéditions canadiennes ?

M. JORDAN : Je crois que les autres expéditions venaient de l'Artillerie de l'Armée (Army Ordnance). »

19 Ibid., p. 945.

20 Ibid., p. 900.

pendant toute une année à toutes les portes disponibles, du Service de la Guerre Chimique (Chemical Warfare Service) jusqu'au secrétaire Stimson. En fait, le métal d'uranium n'existait pas alors en Amérique, et pour cette raison n'avait pas été spécifié dans l'embargo du Projet Manhattan ou nommé comme matériau « stratégique ».

Stimson clôtura une série de rebuffades polies par une lettre du 17 avril 1944 au président de la Commission d'achat, le lieutenant général Leonid G. Rudenko. Mais Moscou était têtu. Sous la pression soviétique, la commission, ou ses amis américains, eurent une inspiration. Pourquoi ne pas faire fabriquer l'uranium sur commande par une entreprise privée ?

Comme d'habitude, une voie détournée fut prise. La commission aborda d'abord la Manufacturers Chemical Co., 527 Fifth Avenue, New York, qui transmit la commande à A. D. Mackay, Inc., 198 Broadway. Cette dernière la sous-traita au Cooper Metallurgical Laboratory à Cleveland. Selon M. Mackay, ni lui ni l'entreprise Cooper ne soupçonnèrent que leur client était l'Union soviétique.

Mais Mackay signala l'affaire au War Production Board, qui avertit le Projet Manhattan. L'expert en métaux rares de ce dernier, Lawrence C. Burman, se rendit à Cleveland, dit-on, et exhorta la firme Cooper à s'assurer que son produit était de « mauvaise qualité ». Il n'expliqua pas pourquoi. Mais le métal, dont 4,5 livres furent fabriquées, s'avéra être pur à 87,5% contre 99% stipulé.

La livraison à l'Union soviétique fut alors autorisée d'un petit échantillon de ce métal défectueux, pour représenter « ce qui était disponible aux États-Unis ». Ce qui fut effectivement expédié fut un kilogramme, soit 2,2 livres. La Commission d'achat réduisit brusquement ses demandes d'uranium pur. Mais les autorités trouvèrent opportun d'omettre cet article, ainsi que la vente de Rochester, du calendrier des exportations de 1944 vers la Russie.

Dès le début, contrairement à l'atmosphère régnant à Washington, le Projet Manhattan fut déclaré par le général Groves avoir été « le seul endroit que je connaisse qui était distinctement anti-russe. »[21] Des tentatives d'espionnage à New York, Chicago et Berkeley, Californie, furent tracées jusqu'à l'ambassade soviétique. Elles convainquirent le général Groves en octobre 1942 que les ennemis de nos protections atomiques n'étaient pas les Allemands ou les Japonais, mais les Russes. « La suspicion envers la Russie n'était pas très populaire dans certains cercles (à Washington) », déclara-t-il. « Elle l'était à Oak Ridge, et dès le premier mois où j'ai pris le commandement, nous ne leur avons jamais fait

21 Ibid., p. 948.

confiance d'un iota. À partir de ce moment, toute notre sécurité était basée sur le fait de ne pas laisser les Russes découvrir quoi que ce soit. »[22]

Que les Russes aient tout découvert, de A à Z, a été établi par des volumes de preuves. À travers des procès au Canada, en Angleterre et aux États-Unis, il a été révélé l'existence d'un réseau d'espionnage si extrêmement efficace que, selon les calculs de scientifiques, la Russie « aurait dû être capable de fabriquer une bombe considérablement avant septembre 1949. » Le chef du réseau était l'ancien vice-consul soviétique à New York, Anatoli A. Yakovlev, qui s'enfuit en 1946.

À la lumière de ces révélations, la réponse à un mystère qui troubla James F. Byrnes, secrétaire d'État, à la conférence de Potsdam, apparaît clairement. Suite à une session des « Trois Grands », dans l'après-midi du 24 juillet 1945, Harry S. Truman fit le tour de la grande table ronde pour s'approcher du siège de Joseph Staline. Nous avions perfectionné une nouvelle bombe, dit-il, plus puissante que tout ce qui était connu. À moins d'une capitulation rapide, nous l'utiliserions contre le Japon.

> La seule réponse de Staline [écrit M. Byrnes] fut de dire qu'il était content d'apprendre l'existence de la bombe et qu'il espérait que nous l'utiliserions. Je fus surpris du manque d'intérêt de Staline. Je conclus qu'il n'avait pas saisi l'importance de la découverte. Je pensais que le lendemain il demanderait plus d'informations à son sujet. Il ne le fit pas...[23]

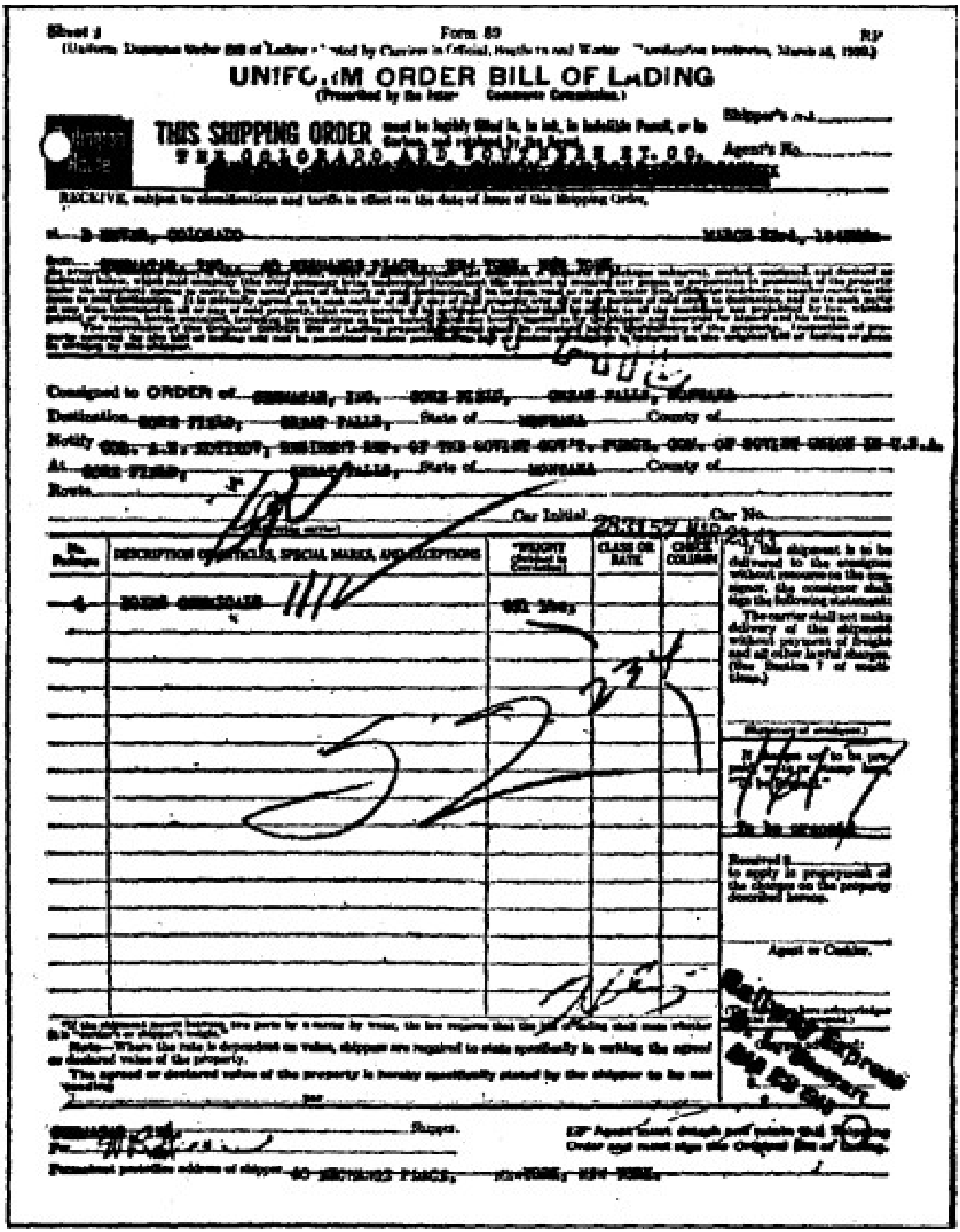
Au contraire, Staline en savait probablement plus sur la bombe que Truman et Byrnes réunis. Peut-être fut-il frappé de stupeur par l'amateurisme de ses invités américains. Qu'avaient-ils pris, pouvait-il penser, pour ne pas s'être informé jusqu'au moindre détail de ce qui concernait une arme destinée à révolutionner la guerre ?

Comme quelqu'un l'a dit amèrement : Si jamais nous apprenons la mort de Staline, nous saurons qu'il est mort en riant.

---

22 Ibid., p. 947.

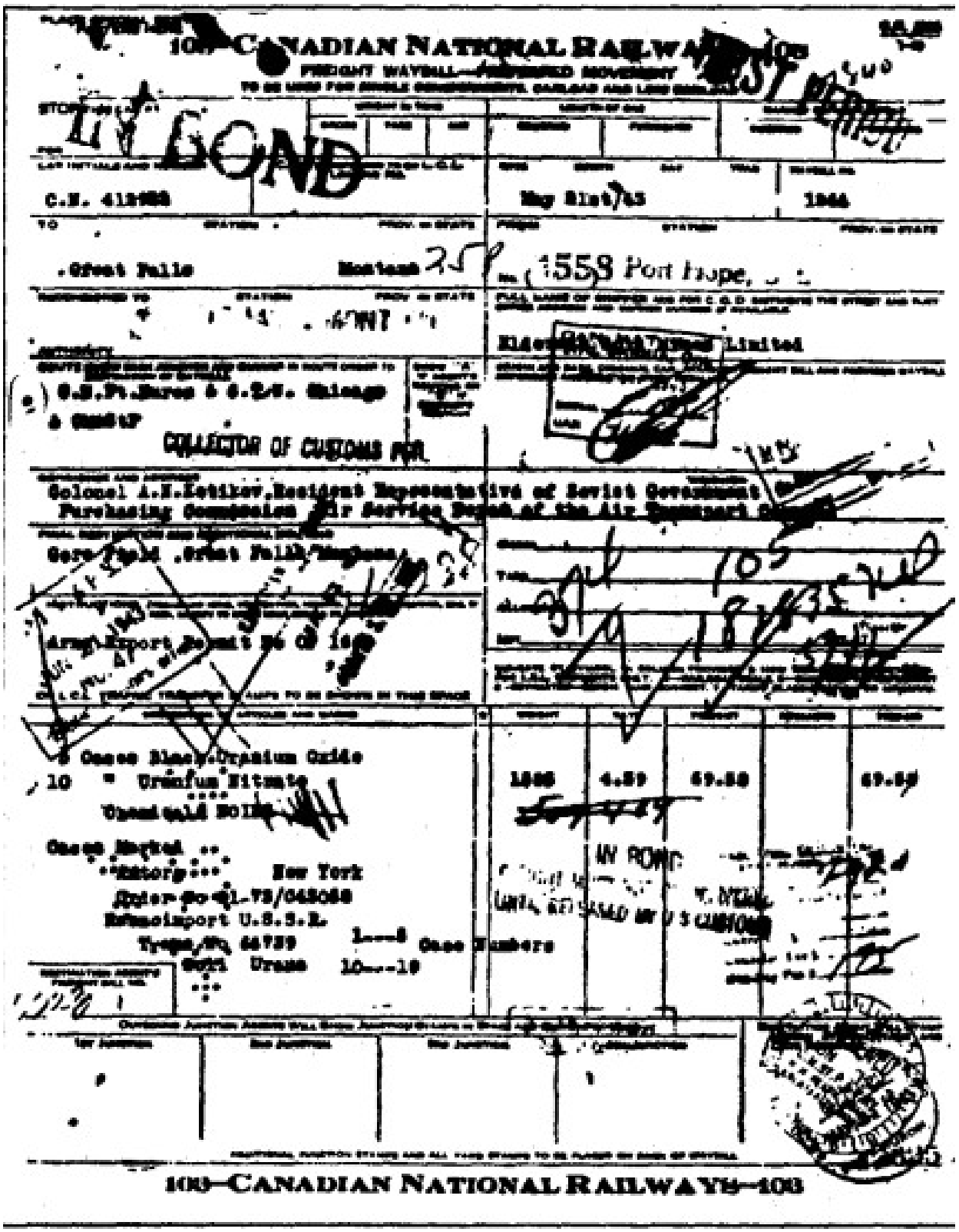
23 *Speaking Frankly*, James F. Byrnes (Harper, 1947), p. 263



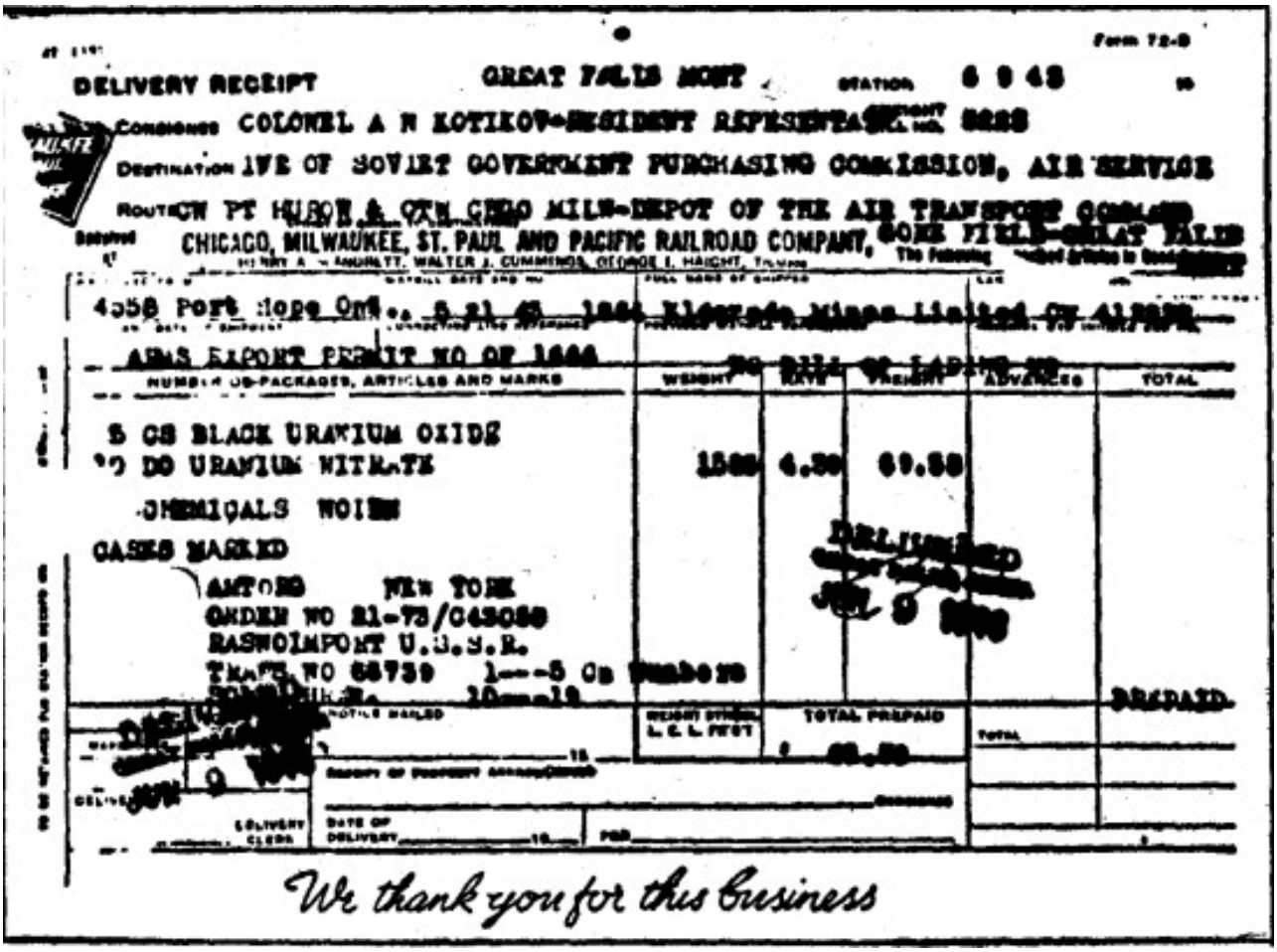
UNIFORM ORDER BILL OF LADING

THIS SHIPPING ORDER

Manifeste pour la cargaison d'uranium de Denver du 23 mars 1943 envoyée au Colonel Kotikov à Great Falls.



Bordereau d'expédition daté du 21 mai 1943 pour l'envoi canadien d'oxyde d'uranium et de nitrate d'uranium, adressé au Colonel Kotikov à Great Falls.



Form 72-B

DELIVERY RECEIPT GREAT FALLS MONT STATION 6 9 43

CONSIGNEE COLONEL A N KOTIKOV-RESIDENT REPRESENTATIVE

DESTINATION IVE OF SOVIET GOVERNMENT PURCHASING COMMISSION, AIR SERVICE

ROUTE CN PT HURON & CTN CHGO MILW-DEPOT OF THE AIR TRANSPORT COMMAND

CHICAGO, MILWAUKEE, ST. PAUL AND PACIFIC RAILROAD COMPANY, GORE FIELD-GREAT FALLS

4558 Port Hope Ont., 5 21 43 1864 Eldorado Mines Limited CN 412

ARMS EXPORT PERMIT NO OF 1644

NUMBER OF PACKAGES, ARTICLES AND MARKS	WEIGHT	RATE	FREIGHT	ADVANCES	TOTAL
5 CS BLACK URANIUM OXIDE					
10 DO URANIUM NITRATE	1500	4.30	69.50		
CHEMICALS NOIEN					
CASES MARKED					
AMTORG NEW YORK					
ORDER NO 21-73/C43058					
RASWOIMPORT U.S.S.R.					
TRANS NO 68739 1---5 CS Numbers					
[illegible] 10---19					PREPAID

NOTICE MAILED

WEIGHT STREET L. C. L. FIRST

TOTAL PREPAID $ [illegible]

TOTAL

DELIVERY CLERK

DATE OF DELIVERY

We thank you for this business

Reçu paraphé marqué « livré » pour l'envoi d'uranium de mai. « Nous vous remercions de ces affaires » pourrait bien être le slogan russe du Prêt-Bail.

CHAPITRE SEPT

L'histoire de « l'eau lourde »

Un matin de novembre 1943, le Colonel Kotikov protesta contre la manière dont un C-47 avait été chargé. Il me montra des rangées de grandes bouteilles. Les cols et les bouchons, fixés par du fil de fer, dépassaient des caisses en bois. Les bouteilles avaient été chargées en alternance tête-bêche pour gagner de la place. Le Colonel insista pour qu'elles soient toutes placées droit, le bouchon vers le haut, et que chaque bouteille soit amarrée séparément. « Il faut recharger », ordonna-t-il.

Bien que tout notre chargement fût effectué par une équipe de civils américains, la marchandise était vérifiée dans l'entrepôt, à l'aide du double des manifestes, par un jeune sous-officier russe, le sergent-chef Andrei Vinogradsky. C'était un personnage mystérieux dont nous soupçonnions qu'il espionnait le Colonel Kotikov pour le compte de mon hôte de Fairbanks, Alexei A. Anisimov. Le sergent semblait comprendre peu l'anglais et communiquait avec les hommes de l'équipe de chargement par gestes et par interprètes.

Je donnai l'ordre de recharger la cargaison. Il se peut que le sergent Vinogradsky ait pointé la mauvaise ligne du manifeste, ou que les hommes aient mal interprété l'endroit où son doigt était dirigé. En tout cas, l'un d'eux me stupéfia en demandant : « Qu'est-ce que c'est – ce truc d'eau lourde ? »

« De l'eau lourde ? » répétai-je, car je n'avais jamais entendu cette expression. Oui, dit l'ouvrier, c'était ce qui était inscrit sur le manifeste. Dès lors, pour nous tous, ces bonbonnes furent de « l'eau lourde », sur ce transport et sur d'autres. J'ai entendu maintes fois le cri : « Attention à cette eau lourde ! »

Le fait est que ces dames-jeannes de cinq gallons contenaient en réalité de l'acide sulfurique. Il fut démontré six ans plus tard, lors de l'émission de Fulton Lewis du 6 décembre 1949, que cette méprise était générale. Trois anciens membres de l'équipe au sol de Gore Field – Elmer Williams, John Kukay et Leonard Woods – furent cités, déclarant fermement avoir chargé de leurs propres mains « de grosses bonbonnes d'eau lourde ».

Sans le vouloir, le Colonel Kotikov contribua à cette erreur en demandant au téléphone si « l'avion de l'eau lourde » avait décollé. Je répondis non. Il me dit de le retenir et de passer à son bureau pour prendre un paquet de documents à remettre au pilote. En feuilletant le dossier, j'aperçus les mots « eau lourde » et demandai au Colonel ce qu'ils

signifiaient. « Quelque chose pour nos nouvelles usines chimiques », fut la réponse.

Ce que l'on appelle communément « eau lourde » est techniquement nommé oxyde de deutérium. Elle est sous forme cristalline, et non liquide.

En invoquant des raisons médicales et autres pour justifier ses besoins en oxyde d'uranium et en nitrate d'uranium, la Russie avait pris soin de conserver une apparence de vérité, car de tels usages ne sont pas inconnus en thérapeutique. Cela avait été testé dans des vaporisateurs pour la gorge et avait donné son nom à l'Uranwein, un remède allemand contre le diabète. L'oxyde d'uranium avait été essayé comme alliage pour durcir l'acier, mais il s'était avéré difficile à manipuler et donnait des résultats erratiques. C'est pourquoi, lorsque Moscou demanda de l'eau lourde, elle mit le doigt dans l'engrenage. À part de curieuses expériences sur le ralentissement de la croissance des plantes, l'eau lourde ne possède qu'une seule propriété utile : c'est le meilleur des modérateurs pour ralentir la vitesse des neutrons dans les réactions nucléaires.

Les pièces à conviction[24] prouvent que le 23 août 1943, Hermann Rosenberg de Chematar reçut une commande de la Commission d'achat soviétique pour 1 000 grammes d'oxyde de deutérium. Le but indiqué était la « recherche ». Un fournisseur fut trouvé en la société Stuart Oxygen Co. de San Francisco, qui expédia la marchandise le 30 octobre, par express ferroviaire, au bureau new-yorkais de Chematar. Rosenberg transmit l'envoi à la Commission d'achat à Washington, qui le dispatcha le 29 novembre, via le « Pipeline », à Rasnoimport, URSS, Moscou U-1, Ruybjshova-22.

La commande fut emballée avec autant de précaution que s'il se fut agi d'un écrin de joyaux. Quarante ampoules en pyrex, contenant chacune 25 grammes, furent enfermées dans des tubes postaux et enveloppées de couches de coton. Les ampoules étaient réparties par lots de 10 dans quatre cartons, qui furent placés, avec d'autres précautions contre les chocs, dans une grande caisse en bois. Celle-ci fut sanglée et scellée. Le poids total était de 41,12 livres. Le coût du liquide était celui de parfums onéreux – 80 dollars l'once.

L'exportation de l'eau lourde vers l'Union soviétique fut approuvée par un certificat d'exportation n°366, daté du 15 novembre, portant la signature de William C. Moore, de la Division pour l'Approvisionnement Soviétique, Bureau de l'Administration du Prêt-Bail.

Si le général Groves avait été consulté, l'eau lourde n'aurait pas quitté ce pays. S'il avait su à l'époque, dit-il, que 1 000 grammes étaient disponibles, il aurait sans aucun doute acheté lui-même le trésor. Il

24 *Hearings, testimony of Hermann H. Rosenberg*, Jan. 24, 1950, p. 1035.

ajouta : « Si elle avait été pure. »[25] Le fait qu'elle était pure à 99,7 ou 99,8 % fut attesté par une analyse indépendante réalisée pour Rosenberg dans les laboratoires d'Abbot A. Hanks, Inc., à San Francisco.

Au début de l'année 1945, la Commission d'achat soviétique passa avec Rosenberg une seconde commande d'eau lourde. Seulement 100 grammes étaient demandés. Il s'adressa à nouveau à la société Stuart, qui expédia les « diamants liquides »[26] à Chematar le 7 février. Une semaine plus tard, Rosenberg transmit le colis à la commission. Ses aventures ultérieures n'ont pas été retracées. En août de la même année, Rosenberg fut naturalisé citoyen américain.

De bonne foi, j'ai assuré au Comité des activités anti-américaines, lors de la première audition, que, passant par Gore Field, « nous avions des chargements séparés de bonbonnes d'eau lourde que nous pouvions à peine déplacer ». Lors de ma deuxième audition devant le comité, le 3 mars 1950, j'ai admis avoir confondu « l'eau lourde » avec l'acide sulfurique et expliqué comment cette confusion s'était produite.[27]

Un kilogramme d'eau lourde et quelques centaines de livres de produits chimiques à base d'uranium étaient-ils trop insignifiants pour une utilisation importante ?

Les spécialistes s'accordent à dire que les quantités livrées étaient insuffisantes pour produire une bombe A ou même un réacteur expérimental. Ils soulignent cependant qu'à peine une fraction d'une substance peut être trop petite pour la recherche en laboratoire. La tête d'une épingle n'aurait pas pu être façonnée avec le premier plutonium jamais fabriqué. À partir de 500 microgrammes, la plupart des propriétés et du comportement chimique d'un élément totalement inconnu 18 mois plus tôt ont été déterminés.

Sur la base de l'hypothèse que 1 465 livres de sels d'uranium ont été livrées à l'Union soviétique, les métallurgistes estiment qu'ils pouvaient théoriquement être réduits à 875 livres d'uranium naturel, ce qui donnerait à son tour 6,25 livres d'U-235 fissile. Mais 4,4 livres de ce dernier, soit près de deux livres de moins, sont capables de produire une explosion atomique. On peut trouver confirmation de cette affirmation dans le célèbre rapport que le Dr Henry DeWolf Smyth de l'Université de Princeton a rédigé à la demande du général Groves et publié en 1945.

Les achats de Shattuck et Eldorado totalisaient 1 420 livres. Avec leur troisième requête, les Russes s'attendaient si confiant à acquérir 500 livres

---

25 *Hearings*, General Groves, p. 954.

26 Extrait du témoignage du général Groves le 7 décembre 1949 : « C'est comme si quelqu'un me disait qu'il avait expédié une douzaine de diamants Hope. »

27 Ibid., March 3, 1950, p. 1155.

supplémentaires, que des documents à cet effet ont été rédigés et envoyés au Montana. Si la quantité totale avait été disponible, au lieu de 45 livres, le total aurait été de 1 920 livres, soit pratiquement une tonne.

Dans son laboratoire parisien, alors qu'il était chef de la Commission française de l'énergie atomique, Frédéric Joliot-Curie a construit un réacteur expérimental auquel il a donné le nom affectueux de « Zoé ». Il a effectivement fonctionné, bien que la puissance soit faible. La quantité de cristaux d'uranium utilisée, a déclaré le Dr Joliot-Curie, était « de l'ordre d'une tonne ».

Il semble juste de prendre en compte non seulement ce que les Russes ont obtenu, mais aussi ce qu'ils ont tenté d'obtenir. Avec une ténacité communiste et un soutien ardent tant de la Maison-Blanche que du Prêt-Bail, la Commission d'Achat Soviétique a tenté à plusieurs reprises d'acquérir 8,5 tonnes d'oxyde d'uranium et autant de nitrate d'uranium, plus 25 livres de métal d'uranium. La campagne a commencé en février 1943[28] et a persisté jusqu'à ce que les Russes soient freinés par le secrétaire Stimson en avril 1944.

Il existe des exemples mémorables de ce qui peut être réalisé avec moins de 17 tonnes de poudres d'uranium. L'un d'eux était un modèle de réacteur atomique qui est entré en fonctionnement à l'Université de Chicago le 2 décembre 1942. « Pour autant que nous le sachions », raconte le Dr Smyth, « c'était la première fois que des êtres humains initiaient une réaction en chaîne nucléaire auto-entretenue. » Avec une puissance de 200 watts, l'appareil a servi d'usine pilote pour les travaux d'ingénierie de Hanford. La quantité d'uranium disponible était de six tonnes.

Plus tôt encore, avant même que le projet Manhattan ne soit imaginé, un groupe de scientifiques de l'Université Columbia a entrepris une série d'expériences risquées sous la direction de deux savants étrangers, Leo Szilard de Hongrie et Enrico Fermi d'Italie. Ils étaient si mal financés qu'ils ont dû « louer » 10 000 livres d'oxyde d'uranium à un prix symbolique de 30 cents la livre à Boris Pregel, président de la Canadian Radium & Uranium Corp. de New York, qui fut plus tard injustement désigné comme bouc émissaire par la presse pour l'expédition secrète canadienne.

C'est ici que fut réalisé tout le travail préparatoire menant à la création des premiers éléments artificiels de l'histoire, le neptunium-93 et le plutonium-94. De l'imagination créative du groupe est née, avec le temps, l'immense usine de plutonium de Hanford, dans l'État de Washington, et, dans une large mesure, la bombe atomique américaine elle-même. Les

28 Le capitaine Kavanagh de l'armée américaine a répondu comme suit en 1943 à une demande russe concernant de l'uranium : « La quantité de huit tonnes et demie d'uranium demandée n'est pas disponible dans ce pays. »

matériaux de ce triomphe n'étaient pas 17 mais 10 tonnes de composés d'uranium.

L'une de mes expériences heureuses fut de tomber par hasard sur le numéro du 27 février 1950 du magazine *Life*, peu avant ma deuxième comparution devant le Comité des activités anti-américaines. J'ai apporté le numéro avec moi à la barre des témoins. Il contenait un article illustré sur la bombe atomique. J'ai appris pour la première fois qu'un réacteur à plutonium se compose de blocs géants de graphite, entourés de murs épais en béton et alvéolés de tubes en aluminium. Dans ces tubes, était-il précisé, sont insérés des lingots d'uranium naturel contenant 1 % d'U-235. L'intensité de l'opération était déclarée comme devant être régulée par des barres de cadmium.

Graphite, cadmium, tubes d'aluminium… Où avais-je déjà rencontré ces mots ? Dans les listes russes des chiffres du Prêt-Bail[29] que j'avais ajoutés au journal de Jordan. En réexaminant ces pages, j'ai découvert que pendant la période de quatre ans 1942-45, nous avions fourni à l'Union soviétique 3 692 tonnes de graphite naturel, 417 tonnes de métaux et tubes de cadmium, et une entrée désignant 6 883 tonnes de « tubes d'aluminium ».

Le chiffre concernant le cadmium était frappant en raison de son extrême rareté dans notre pays et du fait qu'il est, pour autant que nous le sachions, peu ou pas présent en Union soviétique. Sous l'impulsion de la guerre, la production américaine de cadmium est passée de 2 182 tonnes courtes[30] en 1940 à 4 192 en 1945.

Il était intéressant de constater qu'en 1942-45, nous avons expédié en Russie 437 tonnes de cobalt — un chiffre stupéfiant comparé à la production américaine, qui était nulle avant la guerre et est passée à 382 tonnes en 1942 et 575 en 1945.

Qu'un ingénieur chimiste consultant pour l'une des agences de guerre ait affirmé que le cobalt est précieux dans la bombe A pour ralentir les émanations radioactives, et qu'il pourrait l'être tout autant dans la bombe H, est révélateur. « Le cobalt, dit-il, était l'une de nos matières les plus rares. Si j'avais su qu'une si grande part était destinée aux Russes, j'aurais soupçonné qu'ils travaillaient sur la bombe. » À noter que le cobalt fut le premier matériau restreint par le président Truman lors de l'urgence coréenne.

Tout aussi curieuse fut la découverte que nous avions expédié en Russie plus de 12 tonnes de sels et composés de thorium. Deux autres éléments

29 Voir Chapitre 9. Anatole B. Gromov, Premier Secrétaire de l'Ambassade soviétique et chef du NKVD aux États-Unis, a accédé à ma demande de listes soviétiques de chiffres de Prêt-Bail, compte tenu de mon travail avec les Russes à Great Falls.

30 Tonne courte (short ton) : aussi appelée Tonne US, soit 2000 livres US (907.18 kg)

seulement, outre l'uranium et le plutonium, sont fissiles : le protactinium et le thorium. Le premier peut être négligé en raison de sa rareté dans la nature. Mais le thorium, relativement abondant, est appelé par les physiciens à rivaliser un jour avec l'uranium, voire à le remplacer, comme source d'énergie atomique.

Puis vinrent le cérium et le strontium, dont la Commission d'Achat Soviétique obtint 44 tonnes. Ces métaux, avec le cadmium, le thorium et le cobalt, figuraient dans le dossier du Colonel Kotikov sur les produits chimiques expérimentaux. Ils sont inutiles pour des applications atomiques. Mais les scientifiques russes ont pu explorer systématiquement les terres rares et les métaux, soupçonnant avec raison qu'une découverte majeure était en jeu dans ce domaine.

Bien sûr, chacun sait que ces éléments ont des fonctions industrielles ou militaires sans rapport avec la bombe atomique. Mais la Russie avait un intérêt crucial à se procurer des composants de bombe A en Amérique. Les scientifiques soviétiques seraient les premiers en Europe à théoriser la fission nucléaire. Comme l'Amérique l'a appris au prix de milliards de dollars, il y a un monde entre coucher des spéculations sur le papier et les mettre en pratique à l'échelle imposée par la guerre moderne. Ainsi, le Kremlin s'est montré frénétiquement curieux des techniques de production à grande échelle développées par le projet Manhattan.

L'incident suivant eut lieu après ma première émission depuis le studio privé de Fulton Lewis Jr. dans le Maryland : quelques minutes après la fin de l'émission, un appel longue distance retentit. À l'autre bout, le général Groves, depuis le Connecticut, souhaitait vérifier une citation tirée du mémorandum que j'avais rédigé après l'examen nocturne des « valises diplomatiques ». Lewis lut le passage : « Des murs de cinq pieds d'épaisseur, en plomb et en eau, pour contrôler les neutrons fuyants. » Un long silence suivit. Couvrant le combiné, le commentateur murmura : « Je pense que le Général vient de tomber de sa chaise ! »

Certains minimisent mes preuves en arguant que la Russie disposait déjà de réserves abondantes d'uranium, liées aux gisements massifs de radium dans l'ancien Turkestan, la République kazakhe et la région de Tannu-Touva, au nord de la Mongolie. Il y a plus de 30 ans, les physiciens soviétiques auraient élaboré la bonne formule pour séparer l'uranium du radium. Mais comme le soulignent volontiers les experts atomiques : « On ne peut jamais avoir trop d'uranium. »

Si erreur il y eut, poursuivent ces objections, ce ne fut pas l'expédition de quantités infimes de composés d'uranium à l'URSS, mais la publication du livre du Dr Smyth, qui révélait non seulement comment fabriquer une bombe nucléaire, mais aussi comment ne pas le faire. L'autorité atomique norvégienne Gunnar Randers aurait déclaré que cette indiscrétion épargna

deux ans de recherche à la Russie et aux autres pays. Selon le professeur Szilard : « La moitié du secret de la bombe atomique fut divulguée lors de son usage, et l'autre moitié avec le rapport Smyth. » Après les procès d'espionnage, cependant, on peut se demander si les révélations de Smyth n'étaient pas plus instructives pour le public américain que pour le Politburo.

WL White, célèbre correspondant de guerre et auteur de Report on the Russians, raconte le récit de première main suivant, sur combien ils en savaient plus en Russie en 1944 que les Américains :

> Que savent-ils au juste en Union soviétique de nos secrets atomiques? Quand j'ai visité la Russie en 1944, ils en savaient plus que moi. Un guide soviétique a emmené notre groupe faire un tour de Leningrad. À l'usine électrique de Kirov, gravement bombardée, un curieux engin en acier rouillé a attiré mon attention.
>
> « Qu'est-ce que c'est? » Ai-je demandé à Kirilov, notre guide.
>
> « Oh, ça », dit Kirilov, « c'est un cyclotron. Il est utilisé par notre grand physicien soviétique, le professeur Joffe, quand il fait, comme vous dites, la division de l'atome. Mais c'est vieux », a poursuivi Kirilov. « Les nouveaux, nous les déplaçons derrière les montagnes de l'Oural. Derrière l'Oural, le professeur Joffe a du matériel beaucoup plus récent, beaucoup mieux. »
>
> « Bien sûr. » Je l'amusais. Je pouvais voir qu'il essayait de faire valoir que, même avec l'ennemi à ses portes, en Union soviétique, cette recherche en science théorique se poursuivait toujours.
>
> Mais Kirilov a continué obstinément. « Derrière l'Oural, nous avons beaucoup de grandes choses. Nous avons comme vous l'appelez en Amérique, un projet Manhattan. Tu le sais, oui ? »
>
> « Oh, bien sûr », dis-je. « Nous avons beaucoup de projets de guerre à New York. »
>
> « Pas à New York »,dit Kirilov en me regardant attentivement, « Projet Manhattan. Tu es au courant de ça ? »
>
> « Mais Manhattan », dis-je, « fait partie de New York. Bien sûr que je connais Manhattan. J'habite là-bas ! »
>
> Ce n'est que lorsqu'une année entière se fut écoulée — et que la bombe atomique a explosé à Hiroshima — que j'ai enfin compris exactement ce que ce pauvre Kirilov balbutiant essayait de me demander.[31]

31 Kansas City Star, March 17, 1950.

Quoi qu'il en soit, il est réconfortant de savoir que, dans l'ensemble, notre embargo sur l'uranium est resté ferme. Moscou a été empêché d'atteindre son grand objectif de 17 tonnes, contrairement à la livraison de 15 tonnes de produits chimiques à base d'uranium à la Grande-Bretagne, autorisée par le projet Manhattan.

La fermeté de l'organisation du général Groves contre la Russie était d'autant plus admirable qu'elle était contestée par M. Hopkins, avec le pouvoir de la Maison Blanche derrière lui. Après la clôture de l'audience du Comité des activités antiaméricaines le 7 mars 1950, j'ai été examiné de manière approfondie par les enquêteurs du gouvernement. Ils ont essayé de m'inciter à admettre une possibilité, aussi faible soit-elle, que la personne à qui j'ai parlé aurait pu être Edward R. Stettinius, Jr., décédé cinq mois plus tôt, le 11 octobre 1949.

Ma réponse fut que jamais une seule fois, au cours de mes deux années à Newark et à Great Falls, je n'ai entendu la moindre mention de Stettinius, alors que la référence à Hopkins était quotidienne sur les lèvres des Russes.

Il est de notoriété publique que le 28 août 1941, Stettinius succéda à Hopkins en tant que chef titulaire du Prêt-Bail et occupa ce poste jusqu'au 25 septembre 1943, date à laquelle l'agence fut fusionnée avec des organismes apparentés dans l'Administration économique étrangère, avec Leo A. Crowley en tant qu'administrateur. Mais même le biographe officiel de M. Hopkins n'hésite pas à écrire :

> Hopkins savait que la politique régissant le Prêt-Bail serait toujours élaborée à la Maison Blanche et que le président continuerait à lui déléguer l'essentiel de la responsabilité. Stettinius était son ami et ils pouvaient travailler ensemble — et c'était tout.[32]

Un autre effort pour innocenter Hopkins était basé sur la supposition qu'il agissait dans l'ignorance de ce dont il s'agissait. Même s'il aidait les Russes à obtenir les matériaux de bombe A, l'implication courait, c'était comme un outil sans méfiance de la ruse soviétique.

Les papiers de Hopkins pour le livre de M. Sherwood ont été organisés par l'ami de longue date de Hopkins, Sidney Hyman. Quinze jours après ma première émission, il aurait affirmé que, « jusqu'à Hiroshima, Harry Hopkins n'avait pas la moindre compréhension du projet Manhattan » et « ne connaissait pas la différence entre l'uranium et le géranium. »[33]

Au contraire, Harry Hopkins a été l'un des premiers hommes à connaître la bombe atomique. Le Dr Vannevar Bush a choisi Hopkins comme

---

32 *Roosevelt and Hopkins*, pp. 376-377.

33 Newsweek, Dec. 19, 1949.

intermédiaire pour présenter à M. Roosevelt *l'idée de la bombe atomique*. C'est en consultation avec Hopkins que le Dr Bush a rédigé la lettre, pour signature de M. Roosevelt, qui a lancé l'opération de la bombe A le 14 juin 1941 ! Où apprenons-nous cela ? Dans la biographie officielle de M. Sherwood, aux pages 154 et 155. Enfin, à la page 704, on nous dit que le chef d'un État, Winston Churchill, « menait cette correspondance sur le projet atomique avec Hopkins plutôt qu'avec le président, et qu'il a continué à le faire pendant de nombreux mois par la suite. » Un témoin sur ce sujet, le général Groves a déclaré que selon ses meilleurs souvenirs et son opinion, il n'avait jamais rencontré Harry Hopkins, parlé avec lui au téléphone, échangé des lettres ou traité avec quiconque prétendant le représenter. Mais le général a cru devoir faire remarquer « Je sais, bien sûr, que M. Hopkins était au courant de ce projet. Je le sais. »[34]

Un symptôme précoce de l'obsession de la Maison Blanche pour « rassurer Staline » a été décrit par le général Deane. Dans des lettres aux agences de guerre américaines, datées du 7 mars 1942, M. Roosevelt ordonna qu'une position préférentielle, en matière de munitions, soit accordée à l'Union soviétique par rapport à tous les autres Alliés et même aux forces armées des États-Unis. Ce moment, pour l'ancien chef de la Mission militaire américaine à Moscou, était « le début d'une politique d'apaisement de la Russie dont nous ne nous sommes jamais remis et dont nous souffrons toujours. »[35]

Cette obsession a également été observée par William G. Bullitt, lors d'une conversation au cours de laquelle M. Roosevelt a exposé sa politique russe. Après trois ans d'expérience en tant qu'ambassadeur à Moscou, M. Bullitt a répondu avec des arguments, maintenant entièrement justifiés, pourquoi le programme était sûr d'échouer.

« Bill, je ne conteste pas vos faits », a déclaré M. Roosevelt. « Ils sont exacts. Je ne conteste pas la logique de votre raisonnement. J'ai juste l'intuition que Staline n'est pas ce genre d'homme. »

Harry (Hopkins) dit qu'il ne l'est pas et qu'il ne veut rien d'autre que la sécurité pour son pays. Et je pense que si je lui donne tout ce que je peux et que je ne lui demande rien en retour, *noblesse oblige*[36], il n'essaiera pas d'annexer quoi que ce soit et travaillera avec moi pour un monde de paix et de démocratie. »[37]

---

34 *Hearings, General Groves,* p. 947.

35 *The Strange Alliance,* p. 89.

36 En français dans le texte

37 *Life,* 30 juin 1949.

CHAPITRE HUIT

Un examen du Prêt-Bail

Dans son *Vingt-et-unième Rapport au Congrès sur les opérations du Prêt-Bail*, le président Truman déclare : « Le total des livraisons en Prêt-Bail à l'Union soviétique s'est élevé à 9,5 milliards de dollars. »[38] C'est ce chiffre de neuf milliards et demi, ne couvrant *que les livraisons*[39], que j'ai l'intention d'examiner.

Je suis sûr que la plupart des gens ont l'impression que la plus grande partie des livraisons du Prêt-Bail russe, de loin, concernait les munitions. Mais d'après les chiffres mêmes du gouvernement dans le *Vingt-et-unième Rapport*, nous apprenons que c'est le contraire qui est vrai. La part la plus faible, soit 49 %, était constituée de munitions. La part la plus importante, soit 51 %, concernait les non-munitions ! Voici les chiffres :

Munitions	4 651 582 000 $	49 %
Non-munitions	4 826 084 000 $	51 %
Total	9 477 666 000 $	100 %

Que signifie exactement « munitions » et combien avons-nous dépensé dans chaque catégorie ? Le *Vingt-et-unième Rapport* décompose toutes les munitions russes relevant du Prêt-Bail en ces cinq classifications, avec les dépenses suivantes :

38 Twenty-First Report to Congress on Lend-Lease Operations, The Maison Blanche, Jan. 31, 1946, (U.S. Government Printing Office, p. 25.

39 Le chiffre de onze milliards pour le Prêt-Bail russe, généralement cité, inclut les services ainsi que les livraisons ou biens transférés. Par exemple, nous avons dépensé 127 millions de dollars pour « l'entretien et les réparations des navires » ; cela apparaîtrait dans le chiffre de onze milliards mais pas dans celui de neuf milliards et demi couvrant ce que nous avons réellement expédié en Russie, seul sujet discuté dans ce chapitre.

Toutes les munitions	
1. Avions et pièces détachées	1 652 236 000 $
2. Véhicules motorisés et pièces détachées	1 410 616 000 $
3. Matériel d'artillerie et munitions	814 493 000 $
4. Chars et pièces détachées	478 398 000 $
5. Embarcations[40]	295 839 000 $
Total	4 651 582 000 $[41]

Peu de citoyens, voire aucun, chicaneraient sur les sommes dépensées dans l'une quelconque des catégories précédentes. La plupart, comme moi, diraient probablement « Argent bien dépensé ! » Mais maintenant, examinons la catégorie la plus importante, les 51 % de non-munitions. Nous constatons qu'elles se décomposent ainsi :

Toutes les non-munitions	
Produits pétroliers	111 075 000 $
Produits agricoles	1 674 586 000 $
Matériaux et produits industriels	3 040 423 000 $
Total	4 826 084 000 $[42]

Puisque nous avons donné aux Russes des avions, des chars, des navires et des véhicules motorisés, il est assez facile d'admettre que les « Produits Pétroliers », le pétrole, l'essence et le carburant nécessaires, constituent une dépense de guerre justifiable. Bien que le gouvernement ne le fasse pas, les 111 075 000 $ pourraient logiquement, à mon sens, être inclus dans les « Munitions ».

Mais qu'en est-il du reste de cette plus grande partie du Prêt-Bail ? Dans un esprit d'humanité, passons sur le chiffre énorme de 1 674 586 000 $ pour les « Produits Agricoles », même si nous n'avons jamais reçu ne serait-ce qu'un simple « merci » formel du peuple russe ou de ses

40 En plus d'une flotte marchande, nous avons donné aux Russes 581 navires de guerre. Bien qu'ils aient accepté de rendre tous les navires à la fin de la guerre, ils en retiennent encore la plupart. Parmi les quelques-uns rendus : le croiseur léger équipé d'un radar Milwaukee, 4 frégates et quelques brise-glaces très usagés. La liste initiale comprenait 77 dragueurs de mines, 105 péniches de débarquement, 103 chasseurs de sous-marins, 28 frégates, 202 vedettes lance-torpilles, 4 formes de radoub flottantes, 4 chalands pontons de 250 tonnes, 3 brise-glaces, 15 remorqueurs fluviaux et le croiseur léger.

41 Ibid., Table 8, p. 24.

42 Ibid.

dirigeants, et même si les désorganisations et pénuries causées dans notre propre économie nationale par ces énormes livraisons de denrées alimentaires sont encore trop vives dans nos mémoires.

Il reste encore le chiffre le plus élevé de tous, 3 040 423 000 $. Nous découvrons maintenant qu'un tiers de la totalité de nos neuf milliards et demi de Prêt-Bail russe relève de l'intitulé « Matériaux et Produits Industriels ».

C'est cette catégorie qui dissimule une multitude d'aberrations, allant de secrets militaires tels que l'uranium et autres ingrédients de la bombe atomique, jusqu'au parc d'attractions de Moscou, ainsi que je vais vous le montrer, payé par le Prêt-Bail. Et sous laquelle des quatre grandes rubriques du président Truman – Munitions, Pétrole, Agriculture ou Industrie – les éléments suivants pourraient-ils légitimement être listés ?

Étuis à cigarettes	Nécessaires de maquillage pour dames
Disques phonographiques	Partitions musicales
Meubles et articles ménagers	Poupées
Articles de pêche	Chambres fortes
Rouges à lèvres, parfums	Équipements de terrains de jeux

Pourtant, ce sont là des choses que nous avons envoyées en Russie dans le cadre du Prêt-Bail, comme je vais bientôt vous le montrer en détail. Et pour mentionner, à ce stade, plusieurs autres articles fantastiques, nous avons également envoyé des pianos et autres instruments de musique ; des meubles *anciens* ; des calendriers ; 13 328 jeux de dents ; des brosses à dents, bien sûr ; des bijoux pour femmes, etc., etc. Pourtant, la loi sur le Prêt-Bail excluait spécifiquement « les biens fournis à des fins de secours et de réhabilitation » !

Ces articles sont-ils listés dans le *Vingt-et-unième Rapport du président* ? Vous pouvez parier votre vie qu'ils n'y sont pas. Le *Vingt-et-unième Rapport* ne contient que des déclarations générales et les totaux globaux que j'ai cités.

Où peut-on trouver une liste des *articles spécifiques* du Prêt-Bail expédiés en Russie ? Dans aucune publication gouvernementale. Si vous allez à la Bibliothèque du Congrès, ou écrivez au Surintendant des Documents pour obtenir les chiffres du Prêt-Bail, vous recevrez la Publication du Département d'État n° 2759, intitulée *Protocoles d'Approvisionnement Soviétiques*.[43]

43 Soviet Supply Protocols, State Department Document No. 2759, (U.S. Government

Cette brochure de 156 pages *semble* complète. Elle rend compte des quatre grands accords de Prêt-Bail ou « protocoles » conclus entre octobre 1941 et juin 1945 lors de conférences à Moscou, Washington, Londres et Ottawa respectivement. Elle comporte toutes sortes de rubriques et sous-rubriques sur les « besoins » soviétiques, mais après de nombreuses tentatives d'analyse frustrantes, vous trouvez l'échappatoire indiquant que la brochure « *n'indique pas dans quelle mesure les matériaux ont effectivement été livrés à l'Union soviétique* . ». Et où vous renvoie-t-on pour cette information ? Au *Vingt-et-unième Rapport*, qui a une « Liste Partielle des Marchandises Expédiées » – seulement 28 articles ! [8]

Après avoir fait des allers-retours entre les *Protocoles d'Approvisionnement Soviétiques* avec leurs chiffres inanalysables et leur absence de « livraisons effectives », et les chiffres incomplets du *Vingt-et-unième Rapport*, le citoyen en quête d'informations finit par se demander : « À qui pensent-ils faire croire cela ? »

Heureusement, j'ai *les chiffres des Russes eux-mêmes*. C'est de là que viennent les articles listés ci-dessus. Les listes compilées par les Russes sont d'une clarté cristalline. Pas de jargon juridique abscons, pas de bavardage sur les « protocoles ». À la place, il y a le nom de chaque article, la quantité et le coût – c'est tout !

Les Russes révèlent que dans le cadre du Prêt-Bail, ils ont reçu toutes sortes de fournitures qu'on ne trouve dans aucun registre gouvernemental publié. Mon article préféré est parti en 1944. Le voici, listé tout seul (voir ci-dessous) comme « Pipe à tabac, une, 10 $ ». Pour quelle personne toute la machinerie du Prêt-Bail rendrait-elle disponible une seule pipe ? Peut-être que Joseph Staline voulait tester par lui-même les ressources plus subtiles du Prêt-Bail. En tout cas, c'est là.

Pour autant que je sache, ces chiffres russes n'ont jamais été rendus publics. Je les considère comme le coeur de ce livre et je les inclus dans le chapitre suivant en intégralité. Ils méritent une étude et un examen approfondis. Les petites entreprises qui ont trouvé les pénuries de temps de guerre si sévères qu'elles en arrêtaient la production, seront étonnées d'apprendre combien d'articles « rares » ont été fournis généreusement à la Russie. Les ménagères seront horrifiées par les quantités de beurre que nous nous sommes refusées et avons envoyées à un peuple qui l'utilisait pour graisser. Les experts en chimie et métaux, les machinistes-outilleurs, d'autres spécialistes dans de nombreux domaines trouveront ici les faits et chiffres qui les ont affectés en temps de guerre.

Les matériaux atomiques n'étaient qu'une des nombreuses choses que les amis de Moscou à Washington ont envoyées en Russie via le Prêt-Bail, en

---

Printing Office, 1946).

violation de l'esprit et de la lettre de la loi, au mépris de la sécurité et de la sûreté de notre pays.

L'accord-cadre américain de Prêt-Bail avec la Russie déclarait :

> « Le Gouvernement des États-Unis d'Amérique continuera à fournir à l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques les articles, services et informations de DÉFENSE que le Président des États-Unis d'Amérique autorisera à transférer ou à fournir. »

En vertu de la loi sur le Prêt-Bail, le président avait tout pouvoir pour décider de l'aide à la *défense* que les Russes devaient recevoir. Il a délégué ce pouvoir à Harry Hopkins, avec pour résultat qu'en plus des fournitures de *défense,* les Russes ont obtenu tout ce qu'ils demandaient, à moins que quelqu'un de plus bas dans la hiérarchie n'essaie de l'empêcher. Prenons le cas du cuivre.

Les ressources américaines en cuivre sont devenues si critiques pendant la guerre que les barres omnibus en ce métal, sur les tableaux électriques, ont été remplacées par des conducteurs en argent, empruntés aux chambres fortes du Trésor à West Point. Le laiton, un alliage de cuivre et de zinc, était assez rare pour justifier un débat sérieux sur la substitution de l'acier dans les douilles d'obus. Avec ces faits à l'esprit, les expéditions de cuivre, laiton et bronze vers l'Union soviétique dans le cadre du Prêt-Bail, révélées par les listes russes, semblent terrifiantes. Elles se sont élevées à 642 503 tonnes, d'une valeur de 283 609 967 $.

Sept dixièmes de tous nos dons de cuivre à la Russie consistaient en fils et câbles. En janvier 1942, Donald M. Nelson a été nommé président du War Production Board. Selon Robert E. Sherwood, il devait cette nomination à Harry Hopkins, qui a recommandé Nelson après avoir dissuadé M. Roosevelt de son idée d'un comité de trois hommes – Nelson, Wendell Willkie et William O. Douglas.

Mais Nelson, connaissant les besoins de la production aéronautique américaine, s'est rebellé contre les énormes réquisitions russes de fil de cuivre. Les agents soviétiques ont fait appel à Hopkins, qui a ordonné à Nelson de donner ce qu'ils voulaient. Malgré son obligation personnelle, le président du War Production Board était assez patriote pour refuser, et l'a fait une seconde fois lorsque l'ordre a été réitéré.

Là-dessus, Hopkins a organisé une réunion à la Maison Blanche, où le Président s'est attaqué au chef du WPB. M. Roosevelt a suggéré qu'il le prendrait comme une faveur personnelle si Nelson laissait les Russes avoir tout le fil de cuivre qu'ils demandaient. Ce qu'ils ont obtenu, c'était assez de fil téléphonique pour faire 50 fois le tour du globe. L'allocation de fils et

câbles de cuivre à la Russie en 1942 était de 32 355 tonnes.[44] Après trois autres années, le total était de 219 403 tonnes, évaluées à 108 115 726 $.[45]

Immédiatement après Pearl Harbor, la Marine avait besoin de réparer nos cuirassés endommagés et a passé une commande prioritaire importante pour du fil de cuivre adapté à l'usage des cuirassés. La Marine, cependant, n'avait pas une priorité suffisamment élevée pour obtenir le fil dont elle avait besoin, car une commande de fil de cuivre russe avait une priorité plus élevée. L'usine de l'American Steel & Wire Company à Worcester, Massachusetts, a continué à expédier en urgence la commande soviétique, qui représentait près d'un million de miles de fil de cuivre. C'était évidemment destiné à la réhabilitation d'après-guerre des villes russes, car le fil, qui était sur des bobines, était emballé dans des caisses en pin tendre séparées, et stocké sur un terrain de 20 acres dans le comté de Westchester, New York, où il est resté jusqu'à ce que la guerre soit presque terminée avant d'être expédié en Russie pour la réhabilitation de leur système de communication.

À peu près au même moment, une tempête s'est déchaînée dans la Division de l'Artillerie du Département de la Guerre, qui envoyait à la Russie des quantités de douilles d'obus d'artillerie. Les Russes ont annoncé qu'ils souhaitaient fabriquer leurs propres douilles, et ont exigé les tôles et machines nécessaires, y compris des presses hydrauliques et des fours de recuit.

Les experts américains ont protesté pour deux raisons. Le processus laissait un résidu de déchets représentant 45 % du laiton d'origine, qui pouvait être refondu en autres tôles. Compte tenu de la pénurie, il a été estimé que le surplus devait être conservé aux États-Unis au lieu d'être donné à la Russie. Plus important encore était le fait que la livraison de presses et de fours donnerait à de possibles futurs ennemis le savoir-faire d'une branche vitale de notre industrie de munitions. Les objections du Département de la Guerre et du War Production Board ont été rejetées par la Maison Blanche.

Le don de cette unité autonome – une usine pour fabriquer des douilles d'obus – nous amène à une nouvelle dimension du Prêt-Bail soviétique. Devant les Russes, comme dans un catalogue de vente par correspondance, était étalé l'ensemble complet des produits et ressources américains. Pour recevoir, ils n'avaient qu'à demander. Si jamais des factures étaient présentées, ils n'avaient pas besoin de payer.

Nous avons également envoyé des machines-outils et des appareils pour tests de précision ; des tours et des outils électriques pour le travail des métaux ; des machines pour le textile, la pâte à papier et le papier, le

44 Voir les tableaux soviétiques de fournitures (Jordan Diary).

45 Ibid.

travail du bois, la composition typographique et l'impression ; et des grues, des palans, des mâts de charge, des ascenseurs, des compresseurs d'air, des haveuses et foreuses. Une pensée déconcertante est que chaque machine a pu être copiée et en a engendré une multitude de ses semblables.

À partir de machines individuelles, la faim soviétique s'est aiguisée pour exiger des usines entières. Le *Vingt-et-unième Rapport* reconnaît la livraison à la Russie d'une usine de pneus, d'un laminoir d'aluminium et d'un nombre non précisé d'ateliers de fabrication de tuyaux. Le général Groves a témoigné que le Projet Manhattan, de justesse, a arraché des caisses, sur un quai américain, l'équipement pour une raffinerie de pétrole destinée à la Russie. Mais l'agence a dû promettre l'utilisation de « toutes ses priorités » pour remplacer l'équipement au plus tôt.

Les installations suivantes, décrites pour la plupart comme « complètes », figurent parmi celles que le gouvernement américain, en vertu de la loi sur le Prêt-Bail, s'est engagé à livrer à l'Union soviétique :

Une usine de réparation d'instruments de précision, 550 000 $;

Deux usines pour produits alimentaires, 6 924 000 $;

Trois unités de génération de gaz, 21 390 000 $;

Une raffinerie de pétrole, avec machines et équipement, 29 050 000 $;

17 centrales électriques à vapeur stationnaires et trois hydroélectriques, 263 289 000 $.

Ils ont même reçu plus de 88 millions de dollars en charité ! L'expérience de Hopkins en tant qu'administrateur de secours était bien connue des Russes. Quand ils se sont adressés à Hopkins, ils ont obtenu des « secours » – même si cela violait directement la loi sur le Prêt-Bail. Selon leurs registres, les articles sont officiellement listés comme « Secours ou Charité ».

En 1942, ils ont reçu 10 457 417 $.

En 1943, cela est passé à 19 089 139 $.

En 1944, le total était de 25 479 722 $.

En 1945, c'était 33 674 825 $.

Le total pour quatre ans pour cette seule aumône : 88 701 103 $.[46]

Les femmes de Russie ont toutes les raisons d'être bien habillées, même aujourd'hui, grâce à M. Hopkins. Au cours des trois années 1942-44, nous avons envoyé aux Russes des tissus pour vêtements coûtant plus de 152

46 Ibid.

millions $, plus 24 millions $ de serge de satin, et des rubans, galons et garnitures coûtant des millions de plus – un total de 181 millions $ pour les vêtements de femmes.[47] (Dans la même période, l'armée russe n'a reçu que 21 millions $ de tissus pour uniformes.)

Parmi les autres choses que j'ai trouvées dans les valises noires à Great Falls figuraient les plans des principales usines industrielles du pays. Par exemple, j'ai ouvert une valise et j'ai trouvé les plans complets d'une usine General Electric à East Lynn, Massachusetts. Je me suis depuis renseigné sur cette usine et j'ai découvert qu'elle était sous surveillance lourde et constante, car c'est dans cette usine que nos nouveaux turbocompresseurs d'avions étaient fabriqués. Des gardes armés pour empêcher les Américains d'entrer – mais tous les plans envoyés à notre ennemi le plus dangereux avant même que l'usine ne soit construite ! Nous avons également trouvé les plans de l'Electric Boat Corp., à Groton, Connecticut, où nos nouveaux sous-marins atomiques sont construits.

Pendant l'été 1943, il y eut un autre chargement de « valises diplomatiques ». Suivant la routine que j'avais établie, j'en ai ouvert trois – une à chaque extrémité de l'avion et une au centre. À ma surprise, toutes contenaient des reproductions de brevets du Bureau des Brevets des États-Unis, une division du Département du Commerce. Quand j'en ai parlé au Colonel Kotikov, il a dit que toute la cargaison consistait en ces archives, et qu'elles arriveraient continuellement.

L'Union soviétique a refusé de divulguer un seul de ses brevets depuis 1927. Mais notre Bureau des Brevets a été grand ouvert à une équipe d'experts techniques de la Société Commerciale Amtorg. Ils étaient en service à temps plein, et passaient chaque jour à parcourir les dossiers pour sélectionner ce qu'ils voulaient. Les documents étaient fournis par le Bureau des Brevets lui-même.

Plus tard, la tâche a été reprise par une autre agence gouvernementale soviétique, la Four Continent Book Company, qui a abandonné le processus sélectif et a pris tout ce qui était en vue. Les photostats étaient payés avec des chèques fréquents, allant de 1 000 à 4 000 dollars chacun.

Le nombre de brevets acquis, a déclaré le Comité de la Chambre sur les Activités Non-Américaines en 1949, « se compte par centaines de milliers ». Le Comité a en outre déclaré que

> « les responsables russes ont pu collecter une grande quantité de nos inventions industrielles et militaires simplement en achetant les brevets des inventions auprès de notre Bureau Gouvernemental des Brevets. Cela se fait au grand jour avec notre permission. »

47 Ibid.

Parmi les reproductions de brevets fournies à la Russie, le comité a listé : viseurs de bombardement, chars militaires, avions, commandes de navires, dispositifs de largage de bombes, hélicoptères, dragueurs de mines, munitions, blindages résistant aux balles. Ce pillage de l'ingéniosité inventive américaine n'a pas pris fin avec la guerre, mais a continué quatre années de plus. Le Département d'État a statué que rien ne pouvait être fait sans une législation du Congrès. Finalement, en raison des émissions de Fulton Lewis et de l'indignation publique qui en a résulté, John Marzall, Commissaire aux Brevets, a ordonné la cessation de cette pratique le 13 décembre 1949.

Une autre cargaison « diplomatique » arrivée à Great Falls était un avion plein de films. Le Colonel Stanislau Shumovsky, le responsable Russe, a essayé de m'empêcher de faire une inspection en brandissant une lettre du Département d'État. Je lui ai dit que la lettre ne s'appliquait pas à moi. C'était une lettre autorisant ce Russe à visiter n'importe quelle usine d'accès restreint, et à faire des films de machines complexes et de procédés de fabrication. J'ai regardé une demi-douzaine des centaines de boîtes de films. Cet avion a transporté une quantité énorme du savoir-faire technique américain vers la Russie.

Et en retour ? Eh bien, voici l'histoire du « Prêt-Bail inversé ». En 1943, nous, à Great Falls, avons envoyé le Dr Patrinkoff à Washington comme représentant de l'industrie russe. Il était censé avoir les données de procédé les plus récentes pour fabriquer du caoutchouc synthétique.

Le Département d'État a rendu public son arrivée et a organisé une rencontre avec la Rubber Reserve Corporation. Là, « en échange de la technique russe inestimable », il devait être pleinement informé sur (1) nos procédés chimiques pour fabriquer du caoutchouc synthétique, (2) les plans d'usine et schémas de production, (3) tout ce qu'il pourrait vouloir savoir.

La visite, du point de vue de la Rubber Reserve Corporation, fut sans valeur pour les raisons suivantes :

1. En juillet 1942, tous les plans de procédé ont été gelés pour que la construction des usines puisse commencer.
2. Fin 1943, la construction était largement achevée et les opérations commençaient à livrer le caoutchouc.
3. La protestation de la Houdry Process Corporation fin 1943, affirmant qu'elle avait perfectionné un procédé meilleur et moins cher que tous ceux alors envisagés, a été rejetée puisque l'objectif était de produire du caoutchouc et non de perfectionner un système idéal.
4. Le Dr Patrinkoff est arrivé pendant la protestation de Houdry et les idées de procédé qu'il a divulguées à contrecoeur étaient inadaptées

et, en fait, couvraient des phases presque primitives de synthèse, obsolètes aux États-Unis depuis un certain temps.

Le Dr Patrinkoff, après s'être vu refuser un accès complet et illimité à ses données par la Rubber Reserve Corporation, s'est rendu dans diverses sociétés chimiques et de caoutchouc du pays et a tenté d'obtenir ce qui lui avait été refusé à Washington. Chaque entreprise qu'il a visitée a appelé la Rubber Reserve Corporation pour confirmation et chacune a à son tour refusé les informations demandées. Il s'est ensuite rendu dans les entreprises de construction d'usines et a reçu le même traitement.

Par la suite, le Département d'État l'a envoyé chez Du Pont et a demandé qu'on lui fournisse les données des procédés employés pour la production du néoprène. Une pression suffisante accompagnait cette demande pour que Du Pont y accède. Le procédé de fabrication du néoprène n'est pas breveté mais est tenu secret dans ce pays. Ainsi, on peut supposer que les Russes ont effectivement acquis ce procédé très précieux par l'intervention de notre Département d'État. La visite du Dr Patrinkoff a été présentée comme du « Prêt-Bail inversé » – une aide russe aux États-Unis !

Ce « Prêt-Bail inversé » a coûté aux contribuables : cinq usines pour le caoutchouc synthétique et ses constituants, 27 500 000 $; deux usines de caoutchouc néoprène ; une usine pour le styrène, une pour le butadiène par procédé Houdry et une pour les catalyseurs Houdry.

Les usines de néoprène et de butadiène avaient une capacité annuelle de 40 000 tonnes, ce qui est probablement la raison pour laquelle la presse soviétique a annoncé récemment qu'ils sont maintenant leaders mondiaux de la production de caoutchouc synthétique.

Dans son ardeur pour les Soviétiques, Hopkins n'a jamais hésité à s'emparer de fournitures réclamées de toute urgence par d'autres agences, même lorsque l'enjeu était le succès militaire sur le Front de l'Ouest. Le Colonel H. E. Rounds, membre en temps de guerre du Comité d'Approvisionnement des Chefs d'État-Major Combinés, m'a déclaré que les interventions de ce genre étaient si fréquentes qu'elles en étaient venues à être considérées comme quasi-invariables. Le sentiment général, a dit le Colonel Rounds, était que face à un problème d'approvisionnement donné, les Russes passaient systématiquement en premier.

Quand Harry Hopkins s'est levé au Madison Square Garden le 22 juin 1942 et a dit au peuple russe : « Nous sommes déterminés à ce que rien ne nous empêche de partager avec vous tout ce que nous avons », il savait exactement comment il allait le faire. Ce serait via le Prêt-Bail, sur lequel il avait un contrôle personnel si absolu que rien ne pourrait l'empêcher de partager avec l'Union soviétique tout ce que nous avions.

	COMMODITY	1943 Quantity	1943 Dollars	1944 Quantity	1944 Dollars
	MISCELLANEOUS: (Continued)				
1.	Office supplies, n.e.s.		1,594		2,438
2.	Dolls, foot, basket, babe & other				6
3.	Textbooks, bound, educational		4,437		501
4.	Books, bound, exc. educational		65,489		66,790
5.	Phonograph records		12,088		
6.	Catalogs & pamphlets		91,054		69,481
7.	Geographic maps & charts		295		3,037
8.	Phot. & bluepr. mfr. ex. lub. oil				500
9.	Photographs & blueprints, n.e.s.		3,335		6,381
10.	Newspapers, current		1,600		
11.	Periodicals	53,469	8,450	843,032	21,413
12.	Calendars		81,634		
13.	Lithographically printed matter				1,460
14.	Printed matter, n.e.s.		43,703		74,482
15.	Clocks, electric			17	196
16.	Clocks, mantel, novelty & wall	4	20		
17.	Clocks & parts, n.e.s.		9,861		15,726
18.	Watches with jewels	8,017	86,604	1,109	53,146
19.	Chronometers, marine	5,499	147,048	434	63,754
20.	Time-recording devices, n.e.s. & parts		19,788		7,495
21.	Artwork, antiques, etc.				100
22.	Cigarette cases, composite, etc. exc. metal		25,200		10
23.	Jewelry findings, parts, material		25,260		217,019
24.	Roofing asphalt (sq.)	2,740	6,357	83,573	31,112
25.	Roofing asbestos "			10	211
26.	Roofing exc asphalt or asbestos (sq.)	602	411	40	116
27.	Buttons of cellulose, etc. (gross)	486,958	152,151	404,738	623,017
28.	Buttons of materials, n.e.s. "	2,038	10,545	420,308	490,149
29.	Lamps, lanterns, parts, gasoline		2,336		24,865
30.	Lamps, n.e.s. exc. electric			5,943	28,084
31.	Lighting devices, n.e.s. exc. glass		2,921		103,685
32.	Matches		80		20
33.	Fire-fighting equipment, exc. automotive		366,216		108,812
34.	Phenol formaldehyde fab. mold	958	5,277		
35.	Synthetic gum & resin products, n.e.s.	50,764	21,854		
36.	Cellulose acetate mfrs. n.e.s.				1,017
37.	Cellulose mfrs. n.e.s. exc. acetate				25,402
38.	Sponges, natural or synthetic		233		849
39.	Toothbrushes (doz.)	2	11		
40.	Brushes, paint "	100	555	304	717
41.	Brushes, household"	10	53		
42.	Brushes, n.e.s. "	800	622	48	215
43.	Pipes, tobacco			1	10
44.	Candles	335,256	59,591	452,448	78,327
45.	Notions, cheap novelties, etc.		243,500		145,337
46.	Fishing tackle & equipment, semi.		6,179		
47.	Findings, shoe, exc. leather & rubber		62,357		46,993
48.	Household & personal effects		33,341		33,141
49.	Relief or charity, food		268,239		368,336
50.	Relief or charity, clothing		11,703,574		17,102,477
51.	Relief or charity, blankets & bedding		859,515		1,309,165
52.	Relief or charity, drugs & biological supplies		1,534,361		1,823,873
53.	Relief surgical, sanitary & hospital equipment		3,715,850		2,254,280
54.	Relief or charity, motor equipment		40,502		16,940
55.	Relief or charity, comm., n.e.s.		567,038		2,603,391

Échantillon d'une page des listes soviétiques originales, pour les deux années 1943 et 1944. Notez l'article 43, pour « une pipe à tabac » !

CHAPITRE NEUF

Le Plus Grand Catalogue de Vente par Correspondance de l'Histoire

Il est impossible d'obtenir une liste complète et détaillée des expéditions du Prêt-Bail auprès d'aucune agence ou groupe d'agences de notre gouvernement. Cependant, les Russes ont tenu leurs propres listes que, en tant qu'officier de liaison, j'ai été autorisé à consulter et dont j'ai finalement acquis des copies.

Elles indiquent la valeur en dollars de chaque article, bien que pas toujours la quantité exacte, avec des totaux annuels comme suit :

1942 — 1 422 853 332 $;

1943 — 2 955 811 271 $;

1944 — 3 459 274 155 $;

1945 — 1 838 281 501 $.

Le total général pour quatre ans est d'environ 9,6 milliards de dollars, ce qui correspond au chiffre du président de 9,5 milliards (pour les seules expéditions) dans le *Vingt-et-unième Rapport*. Mais l'enregistrement complet des Russes est beaucoup plus révélateur que toute liste partielle ou de « besoins protocolaires » que le public a été autorisé à voir.

J'aurais préféré donner les chiffres russes pour chacune des quatre années, car il y a de nombreuses comparaisons intéressantes, comme les expéditions de thorium qui se sont arrêtées après 1943, mais le manque de place m'en a empêché. Confronté au choix entre lister certains articles avec toutes leurs subdivisions, ou des totaux cumulatifs pour tous les articles, j'ai choisi cette dernière option. Si des lecteurs souhaitent obtenir les décompositions annuelles sur des articles spécifiques, je serai heureux de les fournir à partir de mes feuilles de travail.

Au début, j'ai regroupé tous les matériaux — produits chimiques, métaux, minéraux — pouvant être utilisés dans une pile atomique. Je n'ai pas listé ici les millions de dollars d'équipement minier, de concassage de minerai et de construction que nous avons envoyés en Russie. Les lecteurs informés pourront également trouver des matériaux utilisables pour la bombe à hydrogène ailleurs dans les listes.

Article	*Quantité*	*Coût en $*
MATÉRIAUX ATOMIQUES		
Métaux au béryllium	9 681 lb	10 874
Alliages de cadmium	72 535 lb	70 029
Métaux au cadmium	834 989 lb	781 466
Minerai de cobalt et concentré	33 600 lb	49 782
Uranium métal	2,2 lbs.	—
Tubes en aluminium	13 766 472 lbs.	13 041 152
Graphite, naturel, flocon, morceau ou copeaux	7 384 282 lbs..	812 437
Sels et composés de béryllium	228 lbs.	775
Oxyde de cadmium	2 100 lbs.	3 080
Sels et composés de cadmium, n.e.s.	2 lbs.	19
Sulfate de cadmium	2 170 lbs.	1 374
Sulfure de cadmium	16 823 lbs.	17 380
Nitrate de cobalt	51 lbs.	48
Oxyde de cobalt	17 800 lbs.	34 832
Sels et composés de cobalt, n.e.s.	11 475 lbs.	7 112
Sulfate cobaltique et cobaltique	22 lbs.	25
Oxyde de deutérium (eau lourde)	1 100 grs.	–
Sels et composés de thorium	25 352 lb	32 580
Nitrate d'uranium	500 lbs.	–
Nitrate d'uranium (U02)	220 lbs.	–
Oxyde d'uranium	500 lbs.	–
Uranium, oxyde urano-uranique (U308)	200 lbs.	–

Remarque : *n.e.s.* signifie *not especially specified,* pas spécialement spécifié

Article	*Quantité*	*Coût en $*
MÉTAUX ET PRODUITS MANUFACTURÉS EN MÉTAL		
Aluminium et alliages, lingots, dalles, etc.	366 738 204 lbs.	53 884 473
Tiges et barres en aluminium	13 744 709 lbs.	3 285 014
Plaques, feuilles, bandes d'aluminium	124 052 618 lbs.	45 408 111
Feuille d'aluminium	409 556 lbs.	205 231
Cuisine en aluminium, ustensiles d'hôpital	310 lbs.	1 428
Poudres et pâte d'aluminium	219 736 Ibs.	91 915
Contr. d'aluminium vannes	980 lbs.	10 122
Produits manufacturés en aluminium, n.e.s.		308 542
Lingots de laiton et de bronze	10 214 064 lbs.	1 283 755
Barres, tiges, etc. en laiton et en bronze.	66 329 462 lbs.	12 502 080

Article	*Quantité*	*Coût en $*
MÉTAUX ET PRODUITS MANUFACTURÉS EN MÉTAL		
Raccords de tuyauterie en laiton et bronze	14 097 lbs.	30 931
Vannes en laiton et bronze, 4 po . & plus	204 288 lbs.	189 623
Articles en laiton, plombiers	8 598 lbs.	5 828
Fil de laiton ou de bronze	16 139 702 lbs.	3 734 169
Vis à bois en laiton	1 218 gross	453
Quincaillerie en laiton ou en bronze	—	13 465
Stocks de matrices en laiton et en bronze,etc.	8 739 lbs.	9 180
Munitions en laiton et bronze	21 824 376 lbs.	4 253 987
Bandes de fenêtre en laiton et bronze	65 924 lbs.	28 567
Pièces moulées en laiton et bronze, pièces forgées	218 lbs.	249
Cercles en laiton et bronze	933 110 lbs.	194 447
Manufactures de laiton et de bronze, n.e.s.		233 843
Ébauches en laiton et bronze	32 760 542 lbs.	6 270 740
Plaques et feuilles en laiton et bronze	536 632 390 lbs.	99 376 514
Tuyaux et tubes en laiton et bronze	16 642 267 lbs.	5 126 324
Alliages de cuivre	660 lbs.	396
Fil de cuivre isolé, n.e.s.	399 556 720 lbs.	97 637 534
Manufactures de cuivre, n.e.s.	—	278 336
Tiges de cuivre	2 875 916 lbs.	553 042
Fil de cuivre nu	28 235 738 lbs.	5 261 483
Fil de cuivre recouvert de caoutchouc	16 521 612 lbs.	3 965 050
Câblage cuivre, résistant aux intempéries	4 848 312 lbs.	1 261 789
Munitions en cuivre, à l'excl. tourne. Bandes	1 598 723 lbs.	2 102 024
Lingots, barres, etc. raffinés en cuivre .	75 663 895 lbs.	9 041 122
Tuyaux et tubes en cuivre	38 913 403 lbs.	22 728 592
Plaques et feuilles de cuivre	26 432 417 lbs.	5 642 774
Fil de résistance électrique nickel-chrome	1 603 104 lbs.	2 121 121
Minerai de nickel, conc . & nattes	155 604 lbs.	116 571
Alliages de nickel et ferraille	1 944 796 lbs.	812 311
Lingots, barres, baguettes de nickel,etc.	15 669 441 lbs.	6 560 719
Articles manufacturés en nickel, n.e.s.	—	2 216 294
Étain et étain manufacturé, feuille d'étain	82 583 lbs.	44 353
Lingots d'étain, pigs[48], barres, etc.	30 620 lbs.	16 079
Articles manufacturés en étain, n.e.s.	—	2
Feuille de plomb et feuille d'étain	26 880 lbs.	15 546
Plomb, pigs et barres	801 234 lbs.	1 913 769
Plomb, feuilles et tuyaux	74 555 lbs.	6 720

48 Pigs : lingots de forme particulière, traditionnellement appelés « pigs » (porcs) en anglais en raison de leur ressemblance avec des porcelets allaitant - une masse centrale avec des « tétines » latérales.

Article	*Quantité*	*Coût en $*
MÉTAUX ET PRODUITS MANUFACTURÉS EN MÉTAL		
Plomb, soudure	378 lbs.	76
Avance, câble	1 681 081 lbs.	314 308
Plaque de plomb, plaque ou plaque de batterie	1 122 lbs.	475
Plomb, grenaille	181 506 lbs.	17 646
Plomb, moulages, cercles, etc.	124 645 lbs.	49 569
Articles manufacturés en plomb, n.e.s.	—	105 421
Poudre de fer carbonylique	27 050 lbs.	42 436
Ferrochrome	7 820 313 lbs.	1 285 175
Ferromolybdène	5 357 500 lbs.	3 210 590
Ferrovanadium	1 074 190 lbs.	2 034 830
Ferrophosphore	19 229 lbs.	710
Ferrosilicium	16 187 318 lbs.	941 985
Ferrotungstène	3 027 188 lbs.	4 715 335
Alliages ferreux, n.e.s.	88 900 lbs.	137 695
Babbit métal	604 569 lbs.	265 179
Vif argent ou mercure	10 590 lbs.	28 736
Métal de tungstène, etc. & alliage	279 449 lbs.	4 268 890
Minerai de cérite ou de cérium	2 651 lbs.	8 978
Minerai de zirconium et concentré	220 lbs.	2 420
Métaux et alliages de cérium	30 299 lbs.	78 611
Débris d'alliage métallique de chrome	23 924 lbs.	6 992
Manganèse métal et alliages	359 006 lbs.	79 259
Minerai de molybdène et concentrés	20 145 302 lbs.	10 841 501
Forme primaire de magnésium métallique	17 798 206 lbs.	3 640 716
Alliages métalliques de molybdène, débris	913 480 lbs.	466 602
Tantale métal et alliages	6 513 lbs.	136 665
Zirconium métal et alliages	193 450 lbs.	94 654
Poudre de magnésium	66 lbs.	75
Magnésium métal, n.e.s.	983 467 lbs.	208 475
Fil de molybdène	396 527 lbs.	1 030 833
Ferromanganèse	6 600 lbs.	1 272
Minerai de vanadium et concentré	5 395 clb.	33 835
Métaux et produits manufacturés en métal, n.e.s.	—	2 727 754
Étaux	4 398	68 521
Clés et pièces automobiles	—	25 736
Clés et pièces détachées, excl . automobile	—	163 179
Perceuses, etc., coupe de métal, entraînée par moteur	7 822 216	8 863 820
Perceuses, etc., à l'excl . à moteur	—	9 062 215
Robinets à commande manuelle, etc., machines pour le travail des métaux	593 278	1 091 423

Article	*Quantité*	*Coût en $*
MÉTAUX ET PRODUITS MANUFACTURÉS EN MÉTAL		
Robinets à commande manuelle, etc., à l'excl . Machines pour le travail des métaux	—	4 224 305
Matrices manuelles, etc., machines pour le travail des métaux	35 538	32 346
Matrices manuelles, etc., à l'excl . Machines pour le travail des métaux	—	258 766
Outils manuels pour la coupe des métaux, n.e.s.	—	786 914
Pinces, tenailles, pinces coupantes, etc.	3 463 doz.	33 700
Perceuses à colonne, entretoises de forets, etc.	—	217 288
Rabots, burins et autres outils de coupe	—	121 833
Jauges pour mesure de précision	38 348	1 562 938
Outils à main de mécaniciens, n.e.s.		5 272 573
Outils avec diamants industriels	15	111
Meuleuses d'outils, dresseuses à meules émeri	15 650 lbs.	85 106
Outils à main et pièces, n.e.s.	—	4 211 507
Cadenas en fer, acier, laiton et bronze	146	521
Serrures de porte en fer, acier, laiton et bronze	5 doz.	55
Attaches de balles métalliques	2 196 796 lbs.	103 900
Baguettes de soudage et fils, excl. électrique	8 088 498 lbs.	1 487 802
Fil sur des bobines ou des bobines, pas des cartes	2 710 624 lbs.	270 830
Fil torsadé	1 585 lbs.	536
Fils et manufactures, n.e.s.	23 236 266 lbs.	5 226 916
Clous métalliques	32 789 448 lbs.	1 214 356
Punaises	900 422 lbs.	133 604
Clous et agrafes, n.e.s.	8 105 218 lbs.	369 640
Boulons, vis mécaniques, écrous, etc.	13 370 637 lbs.	1 373 695
Récipients métalliques, remplis, valeur 20%	68 650 lbs.	87 928
Récipients métalliques non remplis	2 095 541 lbs.	352 525
Récipients métalliques non remplis, n.e.s.	—	616 795
Stocks de tuyaux, etc., à commande manuelle et pièces	—	233 275
Plaques à vis, etc., à commande manuelle et pièces	—	639 746
Couteaux mécaniques, sauf coupe de métal	1 951	41 218
Rasoirs de sûreté	237 doz.	2 383
Lames de rasoir de sécurité	857 c.	1 290
Coutellerie, boucherie et cuisines	34 doz.	500
Couverts, couteaux, cisailles	3 648	39 343
Couverts et pièces détachées, n. es .	—	68 295
Chaînes de transmission de puissance	92 675 lbs.	76 989
Chaînes, excl . transmission de puissance	13 971 287 lbs.	230 010
Émail, table, ménage, hôpital, etc.	532 lbs.	43 492
Hélices de bateau, lames	143 890 lbs.	8 042
Métaux et alliages, n.e.s.	791 073 lbs.	141 894

Article	*Quantité*	*Coût en $*
MÉTAUX ET PRODUITS MANUFACTURÉS EN MÉTAL		
Bauxite et autres minerais d'aluminium	56 tons	12 197
Feuilles de gravure photo en zinc	220 lbs.	57
Feuilles de zinc, n.e.s. & bandes	2 000 lbs.	400
Plaques de zinc, etc., haute catégorie spéciale	4 159 512 lbs.	397 266
Plaques de zinc, etc., haute catégorie	26 757 974 lbs.	2 461 815
Plaques de zinc, etc., catégorie intermédiaire	4 253 496 lbs.	368 244
Plaques de zinc, plaques, blocs, n.e.s.	40 966 658 lbs.	3 750 736
Fil de zinc	155 177 lbs.	38 767
Articles manufacturés en zinc, n.e.s.s.	202 324 lbs.	18 855
Concentré de bauxite, incl . alumine	11 tons	657
Assiette, n.e.s. sans alliage, excl . fabriqué	17 951 792 lbs.	475 944
Plaque de blindage, sans alliage, non fabriquée	39 283 679 lbs.	1 585 548
Boîtes de conserve, finies ou non finies	667 603 lbs.	106 855
Classeurs métalliques, non isolés	3 547	165 004
Classeurs métalliques, isolés	13	2 860
Meubles et pièces métalliques, n.e.s.	—	49 360
Poêles, cuisinières, appareils de chauffage, gaz	84	9 296
Appareils de cuisson, de chauffage, domestiques, n.e.s.	—	732 893
Pièces, gaz, kérosène, etc., poêles	—	16 617
Radiateurs chauffage de la maison	1 426	1 315
Brûleurs à mazout et chaudières industrielles	126	59 605
Pièces brûleurs et chaudières à mazout, domestiques	—	406 107
Réchauds à pétrole, à l'excl . Électrique	27	1 332
Chauffe-eau et chauffe-eau, kérosène	1 088	13 059
Poêles, chauffe-eau d'ambiance, essence	1 611	17 366
Haches, larges et à main	12 608 doz.	22 769
Lames de scie à métaux, machines électriques	16 063 gross	346 272
Lames de scies à métaux, excl. machines de puissance	32 172 gross	406 067
Scies circulaires, à l'excl. diamant	36 175	1 079 630
Scies circulaires, diamant	584	14 933
Scies, bande d'acier, fosse, drag & mill	7 133	35 910
Scies et pièces, n.e.s.	—	1 551 889
Tarières, mèches, vrilles, etc.	1 723 doz.	20 004
Limes et râpes, moins de 7 pouces.	98 514 doz.	251 836
Limes et râpes, 7 pouces. & plus	95 811 doz.	330 827
Marteaux et hachettes	24 757 doz.	92 890
Pelles, bêches, pelles, etc.	8 305 doz.	85 799
Échelles et balances, n.e.s.	959	336 850
Balances automatiques, excl . salle de bain	79 554	226 000

Article	*Quantité*	*Coût en $*
MÉTAUX ET PRODUITS MANUFACTURÉS EN MÉTAL		
Balances, précision	6 079	89 124
Quincaillerie, automobile et marine	—	249 162
Matériel, n.e.s.	—	93 684
Roues de wagons, à l'excl . locomotive	44 532 719 lbs.	2 351 678
Pneus de wagons et roues de locomotives	46 138 050 lbs.	3 169 777
Essieux de wagons, sans roues	69 818 310 lbs.	2 520 778
Essieux de wagons, avec roues	45 900 258 lbs.	2 392 165
Essieux de wagons de locomotives de chemin de fer sans roues	1 632 615 lbs.	90 453
Essieux de wagon de locomotive de chemin de fer avec roues	2 190 959 lbs.	120 937
Joints de rail, barres d'épissure, etc.	314 535 452 lbs.	9 427 137
Aiguillages R. R., grenouilles, traversées	168 566 652 lbs.	10 946 307
Pointes de chemin de fer	56 999 319 lbs.	1 888 997
Boulons de chemin de fer, écrous, serrures d'écrou, etc.	9 159 460	630 947
Ficelles non fabriquées, cisaillées ou non à longueur	63 375 lbs.	3 840
Rails, 60 lbs. et plus par yd.	170 025 tons	3 198 998
Rails, moins de 60 lbs. par yd.	2 144 tons	103 961
Rails, 60 lbs. et plus par yd.	232 499 lbs.	10 009 983
Rails, moins de 60 lbs.	1 919 lbs.	81 965
Aiguilles de machine à coudre	57 133 (M)	318 530
Aiguilles, excl . machine à coudre	14 447 (M)	183 503

Article	*Quantité*	*Coût en $*
FER, ACIER ET PRODUITS CONNEXES		
Lingots de fer	7 644 tons	207 017
Rebuts de fer et d'acier, n.e.s.	55 tons	35 989
Cercles de plaques d'étain, bandes, etc.	668 tons	84 490
Billettes de fer et d'acier, sans alliage	39 195 tons	8 522 389
Fleurs de fer et d'acier, sans alliage	1 064 tons	195 517
Billettes d'alliage de fer et d'acier	58 807 tons	16 327 932
Fleurs d'alliage de fer et d'acier	1 918 tons	356 652
Dalles en alliage de fer et d'acier	1 ton	200
Alliage d'acier et barres étamées	290 tons	32 511
Barres d'acier, fini à froid	425 331 742 tons	39 360 892
Barres de fer	994 557 lbs.	242 316
Barres d'acier pour armature en béton	8 456 863 lbs.	441 350
Barres de fer et d'acier et d'étain, sans alliage	461 tons	27 136
Barres en acier, sans alliage, n.e.s.	209 312 002 lbs.	14 668 525
Barres en acier inoxydable, n.e.s.	1 848 673 lbs.	632 121
Barres en acier allié, n.e.s.	368 427 121 lbs.	56 374 249

Article	*Quantité*	*Coût en $*
FER, ACIER ET PRODUITS CONNEXES		
Fil machine	3 648 579 lbs.	383 541
Plaque à rouleaux, type d'armure	779 677 lbs.	17 894
Plaque de blindage en acier, alliage	5 801 465 lbs.	280 706
Tôles d'acier, excl . alliage d'armure	20 820 647	1 034 729
Plaque de sciler, excl . type d'armure	37 614 885 lbs.	1 084 043
Alliage de plaque non fab . à l'exclusion armure	117 391 826 lbs.	6 497 713
Plaque en acier inoxydable, pas fab .	1 016 496 lbs	339 468
Formes structurelles en fer et en acier, non fabriquées	29 870 tons	1 871 436
Plaques de fer et d'acier, fabriquées, perforées,etc.	193 593 054 lbs	12 623 581
Bande de fer et d'acier, laminée à froid, inoxydable	3 757 605 lbs	803 546
Bande de fer et d'acier, laminée à chaud, inoxydable	2 543 563 lbs.	476 262
Bande de fer et d'acier, laminée à froid, sans alliage	192 816 458 lbs.	16 411 022
Bande de fer et d'acier, laminée à chaud, sans alliage	45 843 851 lbs.	1 903 017
Fer et acier et spirale, alliage, excl . Acier Inoxydable	1 196 lbs.	347
Rouleau de bande de fer et d'acier, laminé à froid, sans alliage	2 281 415 lbs.	115 778
Rouleau de bande de fer et d'acier, laminé à chaud, sans alliage	54 925 lbs.	2 054
Feuillards en fer et acier, excl. semi-nageoire.	22 400 lbs.	638
Feuilles de fer, galvanisées	1 366 305 lbs.	50 761
Feuilles de fer, noir	238 165 lbs	6 665
Tôles d'acier galvanisées	86 045 044 lbs	3 363 966
Tôles d'acier, noires, non galvanisées	432 663 290 lbs	15 083 824
Tôles d'acier, noires, non galvanisées, inoxydables	8 452 653 lbs	3 621 230
Tôles d'acier, ungalvanized, alliage	20 614 468 lbs	2 244 755
Cercle en acier, laminé à froid, aucun alliage	1 727 369 lbs.	52 443
Bande en acier, laminée à froid, alliage	28 487 139 lbs.	5 508 009
Bande d'acier laminée à chaud, alliage	49 836 331 lbs	7 982 848
Cercle en acier, laminé à chaud, alliage	497 701 lbs	59 956
Cerceau en acier, laminé à chaud, sans alliage	5251874lbs .	162 656
Cercle en acier, laminé à froid, alliage	107 504 lbs.	3 062
Plaque d'étain et étain des tagueurs	339 131 813 lbs	18 812 407
Plaque ternaire, incl . longues ternes	21 928 318 lbs	950 325
Formes structurelles en fer et en acier, fabriquées	5488 tons .	1 063 865
Eau, pétrole, gaz, etc., réservoirs de stockage	11 399 056 lbs	832 539
Tuyau noir sans soudure, n.e.s.	38 530 836 lbs	2 932 023
Vis à bois en fer ou en acier	5 496 440 gross	1 066 615
Ébauches d'outils en fer ou en acier	4 403 lbs.	58 077
Lignes de réservoir en acier	2 386 981 lbs.	622 568
Produits sidérurgiques, n.e.s.	754 527	754 527
Fils revêtus de fer ou d'acier, n.e.s.	17 803 171 lbs.	4 365 942

Article	*Quantité*	*Coût en $*
FER, ACIER ET PRODUITS CONNEXES		
Pièces moulées en fonte malléable	88 380 lbs.	40 828
Pièces moulées en fonte grise	272 822 lbs.	32 235
Pièces moulées en acier allié, incl . acier inoxydable	63 289 lbs.	11 836
Billes de meulage en fer et acier, sans alliage	3 948 946 lbs.	380 908
Pièces forgées en fer et en acier, n.e.s., aucun alliage	9 597 970 lbs	1 676 349
Billes de meulage en fer et acier, alliage	3 978 051 lbs	212 943
Pièces forgées en fer et en acier, n.e.s., alliage	3 246 658 lbs	615 391
Pièces forgées en fer et en acier, n.e.s.., alliage incl ., inoxydable	13 429 686 lbs.	1 189 298
Bande de cerceau en fer et acier, etc., laminé à froid, inoxydable	191 690 lbs.	5 544
Bande de cerceau en fer et acier, etc., laminé à froid, alliage	1 169 lbs.	1 405
Bande de cerceau en fer et acier, etc., laminé à chaud, sans alliage	1 460 590 lbs	45 466
Bande de cerceau en fer et acier, etc., laminé à chaud, inoxydable	53 600 lbs	1 402
Pièces moulées en acier, sans alliage	675 033 lbs	84 835
Tubes de chaudière, sans soudure	157 231 260 lbs	17 322 754
Tubes de chaudière soudés	5 573 133 lbs	613 956
Enveloppe de tuyau et ligne d'huile, sans couture	232 440 545 lbs	11 164 969
Tubage et conduite d'huile, soudés	50 165 681 lbs.	2 608 178
Raccords de tuyauterie vissés en fonte malléable	999 894 lbs	180 756
Tuyau de pression en fonte	7 439 539 lbs	231 256
Raccords de tuyauterie sous pression en fonte	325 288 lbs	31 891
Tuyau de sol en fonte	3 458 599 lbs.	114 717
Tuyaux de sol en fonte-raccords	659 248 lbs.	40 791
Tuyau noir soudé, acier	13 618 029 lbs	887 868
Tuyau noir soudé, fer forgé	80 646 845 lbs.	3 644 605
Tuyau galvanisé soudé, acier	1 835 969 lbs	102 514
Tuyau de fer et d'acier, n.e.s.	67 763 737 lbs	13 768 322
Tuyau galvanisé soudé, acier	13 575 094 lbs.	691 250
Raccords de tuyaux en fer et en acier, n.e.s.	7 900 447 lbs	2 900 117
Fil de fer et d'acier, non revêtu	86 937 329 lbs	12 119 586
Châssis et cadres en fer et acier	17 400 lbs	1 583
Empilage de tôle de fer et d'acier	35 388 919 lbs.	952 275
Fil galvanisé	107 105 217	7 246 614
Fil de fer barbelé	81 459 023 lbs.	4 099 632
Clôture en fil de fer tissé	2 269 999 lbs.	186 761
Raccords de tuyauterie vissés en fonte	7 383 537 lbs.	220 590
Toile grillagée tissée, insecte	48 068 lbs.	18 890
Toiles grillagées tissées, à l'excl. Insecte	2 532 725 lbs	2 179 358
Câble métallique et câble, non isolés	101 891 796 lbs.	25 089 532
Toron de fil	36 474 lbs.	2 182

Article	*Quantité*	*Coût en $*
FER, ACIER ET PRODUITS CONNEXES		
Baguettes de soudage électrique et fil	24 264 316 lbs.	2 411 053

Article	*Quantité*	*Coût en $*
MACHINES, MACHINES-OUTILS ET PIÈCES DÉTACHÉES		
Tours	2 644	28 373 506
Tours à tourelle	3 073	25 574 695
Tours de moteur et type de banc	999	5 770 713
Moteur, incl. outil-tours de salle	334	23 371 672
Machines d'équilibrage	31	155 484
Façonneurs, entraînés par la puissance du métal	624	3 231 785
Raboteuses, à moteur métallique—entraînées	487	15 238 453
Rectification-surface, interne, externe	6 608	54 759 178
Aléseuses de précision, n.e.s.	880	14 804 678
Taraudeuses et machines à fileter	456	1 704 241
Type automatique de barre de vis	1 926	23 440 971
Fraisage de genoux et de colonnes	1 651	11 789 505
Fraiseuses, n e.s.	3 507	28 021 650
Coupe d'engrenages	978	7 408 674
Perçage machine sensible, excl. banc	312	1 115 999
Perçage radial	759	6 181 009
Perceuses, n.e.s.	1 352	5 301 663
Machines à brocher de tous types	281	2 678 790
Perceuse horizontale, etc.	845	19 552 825
Finition de rodage des engrenages, n.e.s.	95	617 100
Ventilateur, machines et pièces de ventilation	—	4 682 945
Machines de mise en conserve	—	210 083
Équipement laitier, commercial, n.e.s.	1 313	644 900
Machines et pièces de teinture et de finition	—	68 717
Machines et pièces de moulin à farine	—	11 827
Machines et pièces de forgeage	—	53 856 071
Équipement et pièces de fabrication de glace	—	261 547
Équipement et pièces de réfrigération	—	439 904
Pièces de machines à tricoter, n.e.s.	—	67 804
Machines à coudre et pièces détachées	362	127 085
Machines et pièces de transformation du papier	—	210 793
Machines et pièces de scierie	—	166 221
Roues hydrauliques, turbines et pièces	—	522 845
Machines et pièces textiles, n.e.s.	—	93 838
Raboteuses à bois, allumeurs, etc.	1 571	344 854

Article	*Quantité*	*Coût en $*
MACHINES, MACHINES-OUTILS ET PIÈCES DÉTACHÉES		
Machines et pièces de tréfilage	–	2 508 079
Grenaillage, machines à culbuter	6	37 224
Mandrins pour machines-outils	128 551	3 068 711
Pièces d'équipement de fonderie, n.e.s.	–	3 896 873
Équipement de moulage sous pression	–	918 455
Machines-outils électroportatives pour le travail des métaux, n.e.s.	5 773	6 461 539
Machines et pièces de laminoir	–	19 316 915
Machines motrices, outils et pièces, n.e.s.	–	60 313 833

Article	*Quantité*	*Coût en $*
ÉQUIPEMENTS ÉLECTRIQUES		
Tableaux de distribution et pièces détachées, à l'excl. Téléphone	–	6 407 509
Disjoncteurs et commutateurs d'huile	7 318	1 593 675
Interrupteurs d'alimentation, disjoncteurs, plus de 10 ampères.	–	2 281 137
Fiches fusibles cont mica	24 908	6 414
Fusibles, n.e.s.	151 051	39 720
Wattheures et autres compteurs de mesure	21 901	473 285
Indicateurs électriques, n.e.s.	7 779	315 962
Instruments d'enregistrement électriques	1 610	157 717
Appareils et pièces d'essai électriques, n.e.s.	–	2 696 617
Machines d'essai électriques	4 367	334 064
Parafoudres, etc.	–	547 579
Moteurs	13 463	6 102 370
Armatures pour moteurs	–	35 408
Moteurs ferroviaires électriques	8	16 250
Locomotives électriques exploitation ferroviaire	87	750 154
Camions d'entrepôt et d'usine de station électrique	1 229	12 294 587 780
Chariots et tracteurs industriels électriques, n.e.s.	424	4 241 204 401
Démarrage, etc. equipements pour moteurs industriels	–	4 389 290
Démarrage, etc. equipements pour moteurs électriques	–	730 015
Accessoires et pièces pour moteurs, n.e.s. –	–	947 366
Outils électriques portatifs, à moteur	1 297	123 433
Outils électriques portatifs, n.e.s.	2 566	168 111
Ventilateurs électriques	3	33
Lampes à incandescence électriques	930 860	135 515
Projecteurs et balises d'aéroport	953	4 189 708
Projecteurs	457	13 593
Aspirateurs domestiques électriques	204	6 752
Appareils de chauffage ou de cuisson domestiques, n.e.s.	–	50 203

Article	*Quantité*	*Coût en $*
ÉQUIPEMENTS ÉLECTRIQUES		
Fours de fusion électriques et pièces	—	10 466 162
Fours et pièces de traitement thermique	—	17 949 385
Appareils de chauffage industriels et pièces	—	1 822 731
Tubes à rayons X	1 260	188 594
Appareils et pièces radiologiques, n.e.s.	—	2 628 349
Appareil thérapeutique, n.e.s.	—	1 088 925
Réfrigérateurs électriques, ménagers	20	3 258
Réfrigérateurs électriques commerciaux de moins de 1 tonne	30	9 674
Pièces de réfrigérateur électrique	—	151 438
Composants de l'ensemble de réception radio, n.e.s.	—	7 051 328
Haut-parleurs	133	1 833
Accessoires de récepteur radio, n.e.s.		2 082 247
Appareils télégraphiques et pièces détachées	—	3 603 037
Instruments téléphoniques	386 530	16 558 894
Équipement et pièces téléphoniques, n.e.s.	—	15 739 286
Cloches, avertisseurs sonores, énonciateurs et alarmes	—	492 174
Démarrage, éclairage, etc., équipement	—	264 918
Matériau isolant électrique	1 586 378 lbs.	698 310
Conduit électrique en fer ou en acier	1 548 868 lbs.	116 783
Conduit électrique rigide en métal, n.e.s.	221 948 lbs.	23 896
Conduit électrique en métal, n.e.s., etc.	—	260 082
Prises, sorties, etc., & pièces	—	391 867
Appareils d'éclairage intérieur électriques, fluorescents	—	10 442
Appareils d'éclairage intérieur électriques, n.e.s.	—	109 774
Appareils d'éclairage extérieurs électriques	—	226 878
Boucle électrique. fers	1	8
Étuis de lampe de poche	104 630	93 254

Article	*Quantité*	*Coût en $*
ARTICLES EN TOILE, ARTICLES EN LAINE, VÊTEMENTS, ETC.		
Habillement, aviation	—	1 017 559
Habillement, militaire et aérien, n.e.s.s.	—	283 367
Vêtements, militaire, personnel et organisationnel	—	21 701 189
Vêtements, marine	—	26 788
Vêtements, militaire, temps froid	—	5 220 572
Articles en toile	—	7 239 229
Biscuit numéroté et canard néant	1 009 120 sq. yd.	934 150
Appareils de sauvetage Kapok	—	21 975

Article	*Quantité*	*Coût en $*
ARTICLES EN TOILE, ARTICLES EN LAINE, VÊTEMENTS, ETC.		
Tissu enduit ou imprimé ., n.e.s. 652 366	652 366 sq. yd.	446 797
Articles manufacturés textiles, n.e.s.	—	141 134
Autres cordages	2 500 lbs	2 264
Istle ou tampico fabriqué	6 tons	2 640
Ficelles, liants, à l'excl . coton ou jute	16 613 012 lbs	1 903 578
Manufactures de lin, chanvre, ramie, n.e.s.	—	7 456
Ficelle de chanvre, de ramie et cordage	319 649 lbs	32 839
Impression enduite de pyroxline. tissu	17 693 sq. yd.	38 084
Sangle élastique, pas plus de 1 / in .	1 009 500 yds	57 226
Matelas en mousse de coton et poils	30	368
Fibres synthétiques coupées et déchets, n.e.s.	87 815 lbs	32 249
Tissu tricoté synthétique dans le pc .	3 000 lbs	3 737
Tissu de fil synthétique tissé, n.é. s.	22 663 lbs	23 219
Déchets de rayonne et fibres discontinues	500 069 lbs	141 668
CV d'impression de tissu de fil tissé. synthétiseur.	1 248 lbs	1 785
Bonneterie synthétique, à l'excl . Nylon, femmes et enfants	1 doz pr	12
Produits textiles synthétiques	—	1 617
Chêne	5 130 lbs	969
Coussins Kapok coussins d'ameublement	12	30
Cordage, n.e.s.	32 446 lbs	5 468
Légumes . articles manufacturés en fibres d'herbe de paille, n.e.s.	—	2 175
Tissu mohair	1 572 382 lbs	2 670 321
Laine et déchets	100 lbs	29
Feutres de laine tissés pour machine	146 lbs	315
Tapis et carpettes en laine	364 sq. yd.	348
Tissu de livre enduit de pyroxline	5 328 sq. yd.	4 819
Tresses synthétiques, franges, etc.	—	6 816
Viscose et cupr . cent. fil. fils, etc.	40 126 lbs.	22 577
Fil de rayonne acétate	292 272 lbs	184 283
Fil de rayonne filé	84 071 lbs	52 168
Fil de nylon	4 lbs	33
Vêtements et vêtements en laine	95 384 022 lbs	192 642 856
Couvertures en laine	5 242 637 lbs	7 472 329
Vêtements tricotés en laine, n.e.s.	203 lbs	450 304
Fabricants de cheveux et de feutres, n.e.s.	18 432 lbs.	2 750
Articles manufacturés en laine ou mohair, n.e.s.		208 013

Article	*Quantité*	*Coût en $*
ARTICLES EN TOILE, ARTICLES EN LAINE, VÊTEMENTS, ETC.		
Manteaux, costumes et pantalons en laine pour hommes	188 611	3 169 329
Chapeaux en feutre de fourrure, pour hommes et garçons	50	314
Tissus de laine, n.e.s.	408 827 lbs	679 076
Linoléum	121 019 sq. yd.	64 152
Vêtements, infirmières	—	11 781
Vêtements de protection contre les gaz	—	4 102
Revêtements de sol en feutre	114 797 sq. yd.	58 451
Toile cirée, étagère, table et mur	1 015 886 sq. yd.	352 319
Vêtements extérieurs imperméables	176 962	710 129

Article	*Quantité*	*Coût en $*
PRODUITS EN CAOUTCHOUC		
Gommes & bandes	61 539 lbs.	21 802
Pièces détachées et bâches d'hôpitaux, n.e.s.	1 745 313 sq. yd.	1 523 472
Bottes, chaussures et talons	1 046 667 pr.	1 794 735
Vêtements, gants et mitaines	179 163 doz.	1 437 294
Articles divers en caoutchouc pour droguistes	1 188 146	513 434
Fabricants de caoutchouc: ruban de friction, courroies de ventilateur, étiquetage automatique et balat, tuyaux et tubes, emballage, tapis, revêtements de sol,etc.	65 472 339 lbs.	28 887 600
Articles manufacturés en caoutchouc, n.e.s.	—	1 672 246
Caoutchouc synthétique	362 839 lbs.	125 943
Latex et autres formes de caoutchouc composées pour mfr.	1 117 278 lbs.	366 413
Appareils électriques en caoutchouc durci, n.e.s.	680 653 lbs.	803 345
Boyaux pour camions et autobus	3 502 736	92 466 132
Pneus pleins pour automobiles et camions	13 574 lbs.	378 643
Articles divers et matériaux de réparation de pneus, excl . camelback[49]	2 020 571 lbs.	1 635 739
Boyaux et tubes, à l'excl. véhicules	749 056	7 595 759
Boyaux pour automobiles, à l'excl . Camion et autobus	2 701 081 lbs.	6 659 880
Chambres à air d'automobile	2 693 162	6 485 611
Camelback	206 472 lbs.	52 290
Ciments	718 894 lbs.	1 016 937

Article	*Quantité*	*Coût en $*
COTONS		
Gaze de coton et bandage stérile coton absorbant	428 391 lbs.	330 025
Couvertures	231 905	723 463
Tissu de coton nappé, excl . flanelle	277 218 sq. yd.	130 803

49 Sac à dos réservoir d'eau

Article	*Quantité*	*Coût en $*
COTONS		
Denims de coton	8 536 926 sq. yd.	2 240 504
Perceuse de coton, sergé, etc.	70 290 453 sq. yd.	35 769 818
Feuilles de coton	11 748 189 sq. yd.	2 299 442
Vêtements en tissu de coton, femmes, enfants, n.e.s.	73 185 lbs.	74 091
Articles en coton peigné, cardé, n.e.s.	52 362 sq. yd.	6 137
Sacs de jute	5 538 lbs.	1 416
Sisal, sunn, etc., ficelle et cordage	10 879 108 lbs.	1 887 935
Cordage de Manille	15 454 lbs.	5 364
Sous-vêtements en coton pour hommes	101 302 doz	844 092
Flanelle de coton, blch. ou col.	4 504 083 sq. yd.	765 934
Gants de travail, mitaines, gantelets et bonneterie en coton	34 526 doz. pr.	128 589
Vestes et coupe-vent en coton pour hommes	18 017	96 244
Tissu de coton, gris	289 688 sq. yd.	45 068
Ficelles, cordes et cordages en coton, à l'excl. pneu	1 355 256 lbs.	706 488
Tissus de coton, col . fils, n.e.s.	3 759 396 sq. yd.	858 647
Canard en coton et matériaux d'auvent	3 837 445 sq. yd.	3 810 789
Vêtements de travail pour hommes en coton, n.e.s.	61 247 doz	967 457
Vêtements pour hommes en tissus de coton, n.e.s.	8 887 doz.	255 660
Toile de coton épaisse pour filtres, tuyaux et courroies (Toile Duck[50])	70 229 sq. yd.	52 072
Toile de coton au poids (Toile Duck)	15 944 996 sq. yd.	9 634 702
Fil à coudre en coton	3 282 633 lbs.	4 304 611
Fil cardé en coton, gris	165 389 lbs.	91 041
Draps en coton et taies d'oreiller	154 072 doz.	1 796 315
Chiffons de coton, à l'excl . stock de papier	3 506 lbs.	192
Coton chscl. & compresse de gaze . teint	156 637 sq. yd.	22 036
Draperies de rideaux et ameublement de maison en coton, n.e.s.	—	210 853
Twls unis damassés Huck. virevoltant.	—	176 893
Manufactures de coton, n.e.s.	—	2 891 764
Tissu imprimé en coton, blanchi	1 607 468 sq. yd.	295 757
Déchets mous de coton, n.e.s.	4 410 lbs.	336
Fil à cartes coupées, blanch., coul. Nouv.[51]	77 288 lbs.	45 985
Fil de déchets durs de coton	32 407 lbs.	3 877
Table en coton damassé, dans le pc .	111 470 sq. yd.	5 089
Pulls en coton, pulls, etc., pour hommes	1 500	2 520
Imprimé coton cl . igname fab. Plus de 36x32 ct.	737 219 sq. yd.	100 370
Restes de coton, n.e.s.	17 550 lbs.	9 803

50 Toile de coton épaisse initialement destinée aux voiles des navires

51 *Cut card yarn* : fil utilisé pour les cartes perforées (comme celles des métiers à tisser Jacquard ou systèmes mécanographiques)

Article	*Quantité*	*Coût en $*
COTONS		
Velours et peluches de coton, n.e.s.	500 sq. yd.	425
Tissus tricotés en coton, en pièce.	573 757 lbs.	616 041
Tissus étroits en coton, n.e.s.	—	231 525
Courroies tissées en coton pour machines	396 038 lbs.	187 474
Tresses de coton, reliures, etc.	—	7 006 954
Sacs en coton, neufs	365 359 lbs.	182 892
Serviettes tissées en éponge, chiffons, nattes	20 doz.	44

Article	*Quantité*	*Coût en $*
BOIS ET PRODUITS DU BOIS		
Planches, sapin Douglas, raboté, membrures	39 M bd. ft.	20 625
Mobiliers, bois en valeur principale, n.e.s.	—	8 486
Poignées pour outils de frappe	4 762 doz.	9 457
Appareils de menuiserie préfabriquée, n.e.s.	—	1 139
Avirons et pagaies, bateau	20 934	32 751
Articles manufacturés en bois, n.e.s.	—	248 609
Lattes de bois	39 M	4 220
Liège d'art, bloc, joints, etc.	869 lbs.	1 964
Boules de liège, flotteurs, bouées, etc.	1 129 lbs.	602
Produits manufacturés en liège naturel, n.e.s.	4 726 lbs.	7 870
Liège, bois ou écorce, bruts	38 544 lbs.	6 225
Papier, papier journal	27 439 lbs.	907
Meubles en bois rembourrés, n.e.s.	—	82
Papier, livre, non couché	1 093 888 lbs.	170 581
Papier d'emballage, à l'excl. Papier Kraft	793 154 lbs.	119 873
Papier, couverture	72 242 lbs.	7 458
Papier, résistant à la graisse, imperméable	8 375 322 lbs.	1 333 992
Papier couché en surface, n.e.s.	250 060 lbs.	109 101
Papier à cigarettes, livres à cigarettes, couvertures	2 043 178 lbs.	1 070 771
Papier de soie et crêpe, n.e.s.	571 796 lbs.	421 841
Bristols et carton bristol	68 864 lbs.	7 939
Papier, emballage Kraft	343 982 lbs.	39 383
Papier, toilette	92 lbs.	11
Papier, carton, n.e.s.	180 914 lbs.	18 695
Panneau isolant de fibre	248 891 sq. ft.	53 666
Revêtement et construction de papier	327 000 lbs.	7 909
Carton plat, n.e.s.	147 157 lbs.	6 094
Papier buvard	10 868 lbs.	6 835
Classeurs, cartes et autres formulaires de bureau	37 500 lbs.	10 619

Article	*Quantité*	*Coût en $*
BOIS ET PRODUITS DU BOIS		
Papier à lettres	18 603 029 lbs.	3 128 385
Feuilles de fibres vulcanisées, etc.	10 044 901 lbs.	2 454 153
Papeteries	2 675 lbs.	296
Papier et produits en papier, n.e.s.	—	385 871
Sacs en papier, à l'excl . expédition lourde	210 lbs.	19
Caisse enregistreuse en papier, machine à additionner	227 145 lbs.	61 657
Boîtes et cartons en papier, n.e.s.	1 236 lbs.	373

Article	*Quantité*	*Coût en $*
PRODUITS CHIMIQUES		
Acide acétique	132 934 lbs.	27 505
Acétone	26 834 746 lbs.	2 275 677
Acétophénétidine	26 815	21 074
Comprimé d'acide acétylsalicylique (aspirine)	—	475
Acide acétylsalicylique en vrac	44 578 lbs.	149 358
Acrylonitrile	2 345 lbs.	1 055
Alcools, n.e.s.	701 408 317 lbs.	94 941 346
Alcool dénaturé, solidifié	1 822 551 lbs.	188 032
Composés d'aluminium, n.e.s.	1 082 lbs.	621
Chlorure d'aluminium anhydre	158 661 lbs.	14 845
Composés d'ammonium, n.e.s.	—	105 775
Ammoniac anhydre	459 811 lbs.	95 911
Ammoniaque, aqueux	3 998 lbs.	318
Bicarbonate d'ammonium	100 lbs.	13
Carbonate d'ammonium	2 581 lbs.	1 250
Chlorure d'ammonium	302 100 lbs.	15 507
Nitrate d'ammonium	4 113 567 lbs.	492 096
Acétate d'amyle	56 890 lbs.	8 543
Huile d'aniline	7 009 316 lbs.	962 718
Sels et composés d'antimoine, n.e.s.	122 lbs.	530
Anhydride acétique	438 720 lbs.	40 749
Acides et anhydrides, n.e.s.	1 026 661 lbs.	123 126
Acides et anhydrides, minéraux, n.e.s.	659 134 lbs.	126 406
Oxyde arsénieux	50 824 lbs.	50 814
Poudre à lever	54 lbs.	12
Benzocaïne, benzoate, etc.	25 453 lbs.	129 038
Acide benzoïque tech. et méd . gr .	9 803 lbs.	4 284
Benzol ou benzène	1 634 gal.	878
Poudre décolorante	30 730 lbs.	2 131

Article	*Quantité*	*Coût en $*
PRODUITS CHIMIQUES		
Acide borique	1 838 257 lbs.	94 953
Brome, bromure, bromates, n.e.s.	169 101 lbs.	76 784
Buna, S	17 967 832 lbs.	6 426 372
Butanol	14 384 133 lbs.	3 039 314
Acétate de butyle	11 193 203 lbs.	2 147 276
Nitrate de calcium	4 940 lbs.	1 745
Sels de césium .& composés	22 lbs.	2 300
Caféine	82 422 lbs.	212 018
Sels et composés de caféine	52 225 lbs.	194 129
Carbure de calcium	1 696 791 lbs.	93 114
Chlorure de calcium	1 747 249 lbs.	21 981
Camphre, naturel, synthétique	3 224 821 lbs.	1 373 382
Noir de carbone, noir ou noir de gaz	5 065 003 lbs.	312 866
Tétrachlorure de carbone	109 788 lbs.	8 445
Charbons, charbons animaux, n.e.s.	27 234 lbs.	3 312
Caséine	148 364 lbs.	54 230
Huile de ricin	240 gal.	458
Flocons de cellulose-acétate, etc.	5 117 lbs.	2 123
Feuilles d'acétate de cellulose, etc.	285 270 lbs.	245 676
Moule en plastique cellulosique comp .	1 359 lbs.	812
Support de film plastique cellulosique	225 992 lbs.	249 480
Préparations de cimentation, n.e.s.	312 081 lbs.	22 750
Composés chimiques spéciaux, n.e.s.	—	2 315 756
Pigments chimiques, n.e.s.	92 583 lbs.	34 817
Ciments pour sceller les canettes	224 775 lbs.	40 807
Chlore	2 000 lbs.	400
Pigments de chrome	51 426 lbs.	11 746
Acide chromique	50 989 lbs.	8 759
Sels et composés de chrome, n.e.s.	150 000 lbs.	34 805
Acide citrique	2 138 555 lbs.	715 641
Composés de nettoyage et de lavage, spécialité	39 729 lbs.	6 495
Acides de coaltar, n.e.s.	101 428 lbs.	31 211
Coaltar colors, colorants, teintures et lacs de couleur	2 627 410 lbs.	1 108 534
Colorants Coaltar, n.e.s.	407 184 lbs.	489 258
Coaltar brut	17 203 267 lbs.	694 768
Intermédiaires de Coaltar, n.e.s.	6 703 480 lbs.	1 938 035
Produits Coaltar, finis, n.e.s.	1 790 573 lbs.	1 498 912
Laques de couleur et toners	23 147 lbs.	17 719
Sels et composés de cuivre, n.e.s.	42 875 lbs.	32 659
Sulfate de cuivre	230 140 lbs.	12 557

Article	*Quantité*	*Coût en $*
PRODUITS CHIMIQUES		
Acide crésylique et crésols	340 677 lbs.	53 108
Oxyde cuivrique	4 194 lbs.	1 105
Crèmes dentaires	78 lbs.	68
Dextrine ou gomme britannique	18 100 lbs.	989
Dibutyle et phtalate de diéthyle, etc.	12 497 577 lbs.	2 755 992
Diméthylaniline	4 350 417 lbs.	957 918
Diphénylamine	3 130 720 lbs.	69 091
Désinfectants, ménagers et industriels, etc.	603 451 lbs.	13 290
Teinture, extraits tannants, n.e.s.	9 672 lbs.	7 648
Élixirs, solutions liquides, n.e.s.	—	6 758
Gommes d'ester	60 000 lbs.	14 127
Acétate d'éthyle	12 419 432 lbs.	1 632 875
Éther éthylique	2 288 lbs.	502
Fluide éthylique	558 766 gal.	2 055 864
Éthylène chlorhydrène	301 860 gal.	63 465
Dibromure d'éthylène	3 734 900 gal.	72 013
Éthylène glycol	43 319 367 gal	5 124 760
Éthylène glycol	3 174 020 lbs.	343 554
Huiles et concentrés de poisson	744 200 gal.	3 372 847
Extraits aromatisants, naturels	1 162 gal.	17 127
Extraits aromatisants synthétiques	4 865 gal.	29 075
Tapis de saveur et de parfum ., synthétique, n.e.s.	280 750 lbs.	290 587
Cire à plancher et vernis pour fourrure de bois .	151 gal.	48
Formaldéhyde, solution à 40%	192 lbs.	27
Phosphate de frierfsyle	26 248 gal.	6 693
Réfrigérants gazeux, n.e.s.	20 849 gal.	5 802
Gaz liquéfiés et solides, n.e.s.	412 381 gal.	297 233
Gaz irritants pour les poumons, n.e.s.	5 190 lbs.	8 261
Gaz, fumée de criblage	110 215 lbs.	7 930
Produits glandulaires, etc.	—	944 747
Glycérine	4 794 752 lbs.	1 001 189
Glycérine, 100% à base de glycérol	25 976 878 lbs.	4 639 518
Gaz Hélius	56 640 cu. ft.	948
Hexaméthylène tétramine	25 447 742 lbs.	5 364 296
Acide chlorhydrique	192 505 lbs.	12 499
Produits chimiques industriels, n.e.s.	—	2 810 455
Insecticides, etc., ménage et industriel	12 lbs.	2
Iode, n.e.s.	15 lbs.	32
Sels et composés d'iridium	1 lb.	124'

Article	*Quantité*	*Coût en $*
PRODUITS CHIMIQUES		
Indigo, synthétique	4 489 lbs.	3 453
Kalsomane o. c. w. peintures sèches	34 236 lbs.	11 786
Laques, transparent nitrocellulose	13 598 gal.	27 050
Laques pigmentées à la nitrocellule	2 276 gal.	3 335
Noir de Fumée	89 753 lbs.	8 434
Extrait et masse de réglisse	—	12
Litharge	9 704 lbs.	1 567
Inhibiteurs liquides de gomme	—	87 002
Extrait de bois de campêche	42 620 lbs.	9 211
Chlorure de manganèse	11 lbs.	8
Sels et composés de manganèse, n.e.s.	10 lbs.	13
Produits chimiques médicaux, ménagers, en petits paquets ., liquides	—	449
Produits chimiques médicinaux, ménagers, en petits emballages., solides	—	7 008
Produits chimiques médicinaux à usage sur ordonnance, n.e.s.	—	7 763 950
Chlorure mercurique	465 lbs.	1 162
Sels et composés de mercure, n.e.s.	570 lbs.	1 308
Composés de travail des métaux	1 357 724 lbs.	189 152
Méthanol	4 830 148 gal.	1 526 629
Méthanol	1 256 097 lbs.	591 856
méthyléthylcétone	70 lbs.	27
Formes méthacrylate de méthyle, non laminées	749 503 lbs.	709 899
Méthacrylate de méthyle moulé	24 858 lbs.	23 930
Méthacrylate de méthyle non moulé	71 310 lbs.	59 682
Méthacrylate de méthyle, non manufacturé	107 823 lbs.	101 825
Huile minérale blanche	15 050 gal.	5 289
Trioxyde de molybdène	300 lbs.	529
Nanilline, tous types	2 300 lbs.	4 986
Naphtalène	22 lbs.	6
Naphtol et flocons, bêta	275 840 lbs.	64 246
Sels et composés de nickel, n.e.s.	100 100 lbs.	35 036
Chlorure de nickel	660 lbs.	660
Oxyde de nickel	1 100 lbs.	386
Sulfate de nickel	22 000 lbs.	2 970
Sulfate de nicotine	168 lbs.	140
Acide nitrique	52 117 lbs.	7 433
Solution de nitrocellulose pas plus de 12% de nit.	51 215 lbs.	37 143
Solution de nitrocellulose, plus de 12% de nit.	93 791 lbs.	24 189
Dérivés nitrés du benzène, etc.	760 330 lbs.	109 083
Azote, matières chimiques, n.e.s.	1 191 757 lbs.	38 887

Article	*Quantité*	*Coût en $*
PRODUITS CHIMIQUES		
Nylon	250 lbs.	138
Oxyde d'ocre, d'ombre et de fer, n.e.s.	122 557 lbs.	5 366
Produits chimiques organiques, n.e.s.	8 100 468 lbs.	4 197 742
Acide oxalique	23 450	2 726
Peintures, plastique liquide bitumineux	—	188 274
Peintures, couleurs, pâte, huile, n.e.s.	2 341 892 lbs.	279 679
Peintures, etc., prêts à l'emploi, n.e.s.	176 211 gal	298 321
Phénol, acide phénolique	17 906 825 lbs.	9 755 822
Phénolformaldéhyde fab . moule	26 635 lbs.	24 369
Formes phénolformaldéhyde, lam .	1 690 lbs.	7 162
Résines de phénolformaldéhyde	999 930 lbs.	151 800
Acide phosphorique	248 665 lbs.	63 446
Phosphore élémentaire	1 174 524 lbs.	180 796
Anhydride phtalique	134 400 lbs.	18 145
Pulvérisateurs d'huile de pétrole, agricoles	832 gals	986
Acide picrique	3 309 490 lbs.	715 942
Pigments, terre minérale, n.e.s.	2 160 lbs.	39
Pansements, n.e.s.	—	90 325
Polyisobutylène	118 600 lbs.	48 386
Polymères, etc., fabriqué et non fabriqué	3,046,893	948 982
Polymères de styrène, etc.	135 949 lbs.	95 996
Cirages, automobile	480 lbs.	75
Vernis, métal et poêle	4 650 lbs.	500
Composés potassiques, n.e.s.	696 938 lbs.	183 666
Bicarbonate de potassium et mélange.	81 817 lbs.	8 182
Chromate de bichromate de potassium	2 084 471 lbs.	257 717
Bitartrate de potassium et mélange .	4 lbs.	3
Brome de potassium	85 583 lbs.	22 515
Bromure de potassium	369 702 lbs.	80 817
Carbonate de potassium et mélange.	1 568 116 lbs.	104 550
Chlorate de potassium et mélange .	2 013 317 lbs.	231 665
Sulfate de potassium et de chrome	150 000 lbs.	19 454
Cyanure de potassium et mélange.	18 640 lbs.	11 001
Hydroxyde de potassium	471 082 lbs.	67 985
Nitrate de potassium pp 1er mai 1937	1 302 462 lbs.	88 369
Nitrate de potassium, n.e.s.	3 778 284 lbs.	254 842
Permanganate de potassium et mélange.	228,864	43 907
Sulfate de potassium	290 125 lbs.	40 496
Spécialités pharmaceutiques, n.e.s.	—	802 922

Article	*Quantité*	*Coût en $*
PRODUITS CHIMIQUES		
Support de film plastique pyroxyline	383 628 lbs.	300 881
Feuilles de pyroxyline, tiges, etc.	439 095 lbs.	321 928
Chimie photographique coaltar	5 235 lbs.	7 448
Phénolphtaléine	326 lbs.	347
Sels de quinine, n.e.s.	17 750 oz.	15 946
Sels de quinine, composés, n.e.s.	185 oz.	817
Réactifs chimiques à usage de laboratoire	—	143 513
Réactifs, collecte synthétique	6 870 336 lbs.	1 370 859
Remèdes, paludisme, etc., n.e.s.	—	117 276
Plomb rouge, sec	253 000 lbs.	23 813
Plomb rouge, dans l'huile	440 682 lbs.	46 430
Résines alkydes	1 458 lbs.	427
Résines, gommes, synthétiques, n.e.s.	335 903 lbs.	89 056
Résines synthétiques, n.e.s., formes, laminé	68 367 lbs.	59 602
Résines synthétiques, n.e.s., formes, non laminées	185 968 lbs.	180 555
Résines, acide goudronneux, n.e.s.	580 014 lbs.	156 086
Résines, urée	50 001 lbs.	21 525
Sels et composés de rhodium	1 1b	165
Sels de Rochelle	400 lbs.	290
Agents composés de caoutchouc, n.e.s.	845 885 lbs.	371 990
Agents de mélange de caoutchouc	998 237 lbs.	437 886
Acide salicylique tech. et méd .	215 800 lbs.	57 395
Pommades, pommades, brûlures, etc.	—	44 463
Sérums, antitoxines, usage humain	—	2 109 323
Briques à récurer, pâte, etc.	74 060 lbs.	13 605
Chaux sodée	7 lbs.	3
Technologie de benzoate de sodium. et méd.	4 523 lbs.	2 095
Bicarbonate de sodium	31 008 lbs.	2 151
Bichromate et chromate de sodium	3 173 204 lbs.	233 509
Bromure de sodium	1 050 112 lbs.	281 530
Carbonate de sodium calciné	4 380 285 lbs.	87 292
Chlorate de sodium	600 lbs.	450
Composés sodiques, n.e.s.	2 754 447 lbs.	272 651
Cyanure de sodium	1 960 250 lbs.	198 119
Hydrosulfite de sodium et composés	391 650 lbs.	9 401
Hydroxyde de sodium	195 405 715 lbs.	4 224 739
Nitrate de sodium pp 1 mai 1937	52 700 lbs.	3 532
Phosphate de sodium	50 125 lbs.	3 294
Silicate de sodium	35 104 lbs.	1 313

Article	*Quantité*	*Coût en $*
PRODUITS CHIMIQUES		
Tétraborate de sodium	52 393 lbs.	4 182
Amidon	48 lbs.	4
Nitrate de strontium	23 275 lbs.	6 793
Oxylate de strontium	24 000 lbs.	9 892
Strychnine et ses sels	950 oz.	953
Sulfanilamide	27 195 lbs.	28 303
Sulfathiazole et dérivés	4 300 lbs.	30 272
Sulfadiazine et dérivés	7 971 lbs.	92 065
Médicaments sulfonamides, n.e.s.	119 lbs.	510
Acide sulfurique fumant	218 448 lbs.	19 392
Acides sulfuriques, n.e.s.	900 908 lbs.	62 197
Comprimés, poudres, pommades, n.e.s.	—	1 777 286
Sels et composés de tantale	550 lbs.	900
Acide tartrique	246 lbs.	201
Composés spéciaux pour textiles, n.e.s.	11 343 lbs.	5 632
Théobromine & sels & composés	59 122 lbs.	132 317
Sels de théophylline de ces produits	64 oz.	28
Thickol	2 022 lbs.	1 001
Diluants pour laques nitrocelluloses	7 042 gal.	7 466
Chlorure d'étain	77 lbs.	95
Oxyde d'étain	1 000 lbs.	520
Dioxyde de titane et pigments	20 lbs.	2
Toluène, toluol	19 986 672 lbs.	12 116 708
Acide tungstique	2 250 lbs.	6 886
Urée	21 000 lbs.	916
Vaccins à usage humain	13 035 lbs.	800 497
Oxyde de vanadium	—	21 197
Sels et composés de vanadium, n.e.s.	4 944 lbs.	24 743
Sulfure de vanadium	1 lb.	10
Vanilline	28 352 lbs.	64 331
Vernis	52 327 gal.	82 314
Vitamines et vitastérols, n.e.s.	2 285 641 lbs.	22 454 053
Adoucisseurs d'eau, etc :	2 630 151 lbs.	277 264
Plomb blanc, sec	34 823 lbs.	3 527
Plomb blanc, dans l'huile	1 568 542 lbs.	135 947
Withérite	11 200 lbs.	336
Xylène, xylol	5 737 lbs.	1 600
Oxyde de zinc	32 629 lbs.	3 305
Sels et composés de zinc, n.e.s.	7 705 lbs.	6 683

Article	*Quantité*	*Coût en $*
PRODUITS CHIMIQUES		
Sulfate de zinc	28 lbs.	8

Article	*Quantité*	*Coût en $*
MAROQUINERIE		
Articles d'habillement	1 333	3 238 486
Bottes et chaussures, hommes	5 396 651 pr.	22 773 758
Chaussures, nourrissons, enfants	45 373 pr.	50 781
Bottes et chaussures, jeunes et garçons, femmes et miss	150 297 pr.	499 020
Chaussures, semelle et dessus en cuir	1 356 395 pr.	5 687 539
Cuir, veau et peau de chevreau	5 281 631 sq. ft.	1 645 944
Dessus en cuir, n .e .s .	21 272 175 sq. ft.	6 613 801
Cuir, pour semelles	51 918 361 lbs.	23 507 190
Semelle cuir, plis, dos et côtés	16 848 339 lbs.	7 841 336
Cuir, pour semelles, extérieur	5 736 567 doz. pr.	23 003 594
Cuir, pièces coupée, excl. semelle extérieure	doz. pr.	5 705 334
Modèles abandonnés, anciens styles et chaussures d'occasion	—	128 472
Étui en cuir sac et sangle	345 147 sq. ft.	152 767
Ceinture en cuir, neuve	361 902 lbs.	438 042
Ceinture en cuir, n.e.s.	118 562 lbs.	66 135
Ceintures à porter, cuir	—	1 595 893
Chutes de cuir de semelle et de ceinture, shldr ., cou, ventre	2 802 385 lbs.	1 080 089
Cuir, côté bovin	10 096 372 sq. ft.	3 021 723
Manteau et enfant, excl. bl .	428 870 sq. ft.	132 942
Doublure en cuir, ex. sh. & agneau	125	94
Cuir et peaux tannées, n.e.s.	—	491 068
Articles manufacturés en cuir, n .e .s .	—	14 866
Bagages	82	858
Fourrures manufacturées, n.e.s.	—	4 750

Article	*Quantité*	*Coût en $*
DENRÉES ALIMENTAIRES		
Viandes en conserve, n.e.s.	72 000 lbs.	25 762
Volailles vivantes	6 300 lbs.	7 384
Viande bovine, fraîche ou congelée	89 238 lbs.	13 786
Boeuf et veau, marinés ou salés	32 400 lbs.	6 383
Porc, mariné, salé, frais, congelé	529 814 747 lbs.	77 010 566
Jambon et épaules, affinés	27 355 903 lbs.	8 794 783
Lardons	70 531 571 lbs.	11 790 369

Article	*Quantité*	*Coût en $*
DENRÉES ALIMENTAIRES		
Côtés Cumberland et Willshire	40 000 lbs.	10 400
Saucisse, bologne, etc., non en conserve	1 301 439 lbs.	477 075
Ingrédients de saucisses, salées	573 031 lbs.	82 876
Viandes, n.e.s. inclus. Volaille fumée	33 610 181 lbs.	16 130 915
Boeuf, en conserve	16 710 448 lbs.	4 735 745
Porc, en conserve	297 186 838 lbs.	123 784 465
Saucisse, bologne, etc., en conserve	583 479 422 lbs.	204 150 308
Poulet, en conserve	109 793 lbs.	46 879
Autres viandes en conserve, à l'excl . poulet	2 405 696 825 lbs.	180 764 722
Tushenka, en conserve	166 650 966 lbs.	70 335 231
Poisson en conserve	291 227 lbs.	41 882
oeufs séchés	242 459 249 lbs.	280 800 963
Oeufs dans la coquille	1 883 doz	4 038
Lait et crème condensés	60 019 643 lbs.	9 027 160
Lait et crème évaporés	8 942 706 lbs.	4 905 667
Lait entier séché écrémé	159 921 528 lbs.	30 804 577
Beurre	217 660 666 lbs.	103 673 250
Huile de beurre et tartinades au beurre	7 111 737 lbs.	4 168 845
Huile oléagineuse comestible, bouillon oléagineux comestible, suif comestible, saindoux, incl . neutre, oléomargarine	791 822 417 lbs.	124 387 146
Fromage fondu, pâtes à tartiner mélangées, fromage, n.e.s.	79 926 896 lbs.	21 904 957
Gélatine comestible	18 690 lbs.	16 653
Extrait de viande et cubes de bouillon	685 lbs.	1 185
Autres produits animaux comestibles, n.e.s.	—	222 593
Aliments pour nourrissons, lait malté, etc.	115 663 lbs.	21 022
Orge	477 301 bu.	707 672
Sarrasin	5 744 bu.	17 446
Maïs	30 429 bu.	194 230
Hominy et gruau de maïs	1 645 021 bu.	45 600
Cafir et milo	142 bu.	870
Avoine	120 830 bu.	91 231
Flocons d'avoine, gruaux et flocons d'avoine, en vrac, en emballages	50 539 897 lbs.	2 220 748
Fécule de maïs et farine de maïs	478 692 lbs.	36 663
Paddy ou riz brut	9 089 681 lbs.	478 984
Riz blanchi, incl . riz brun, cassé, etc.	126 387 292 lbs.	7 893 998
Seigle	10 268 bu.	36 300
Blé	1 512 973 bu.	2 119 872
Farine de blé, n.e.s.	26 929 bar.	147 509
Farine de blé, entièrement de U.S. blé	7 806 589 bar.	34 527 968
Macaronis, spaghettis, etc.	353 224 lbs.	53 103

Article	*Quantité*	*Coût en $*
DENRÉES ALIMENTAIRES		
Aliments à base de céréales de blé, prêts à consommer	171 734 lbs.	19 088
Aliments à base de céréales de blé, à cuire	1 496 043 lbs.	100 795
Semoule de blé	57 869 814 lbs.	2 514 115
Céréales alimentaires, n.e.s.	15 613 037 lbs.	1 462 145
Céréales et préparations, n.e.s.	—	4 199 246
Aliments pour animaux, n.e.s.	11 253 tons	714 120
Haricots secs, mûrs	492 521 079 lbs.	30 353 423
Haricots, graines	11 974 704 lbs.	2 353 676
Pois secs, mûrs	59 116 953 lbs.	3 423 782
Pois, graines	16 324 197 lbs.	1 863 607
Pois Chiches	80 000 lbs.	6 557
Oignons, frais	661 932 lbs.	43 157
Tomates fraîches	126 lbs.	12
Pommes de terre, blanches fraîches	4 919 062 lbs.	227 601
Légumes, frais, n.e.s.	—	169 212
Légumes et jus en conserve	33 339 138 lbs.	3 491 283
Cornichons, concombre	136 021 lbs.	27 174
Sauces de table aux tomates	636 lbs.	133
Mayonnaise & salade-vinaigrettes, sauces	52 261 lbs.	10 333
Olives	71 lbs.	33
Vinaigre	128 890 gals.	112 459
Levure	1 590 587 lbs.	504 036
Ananas	26 boites	211
Gousses de vanille	730 boites	7 102
POMMES	3 653 boites	15 423
Citrons et limes	595 boites	4 969
Oranges, mandarines et pamplemousses	810 boites	4 884
Poires, fraîches ou congelées	750 boites	75
Sucre	1 019 602 323 boites	59 128 817
Miel	29 693 lbs.	10 770
Mélasse	18 gals.	14
Glucose, sec	35 110 lbs.	3 686
Café torréfié	2 055 552 lbs.	354 612
Extraits et substituts de café	15 782 lbs.	4 919
Bonbons au chocolat, bonbons excl . Chocolat, confiseries, n.e.s.	946 464 lbs.	196 927
Chocolat et cacao	62 696 lbs.	16 121
Cannelle, clous de girofle, épices non moulues, poivre	596 861 lbs.	130 824
Jus de fruits	724 234 gals.	1 537 036
Fruits en conserve	92 454 lbs.	10 839
Préparations à base de fruits, n.e.s.	12 060 382 lbs.	342 861

Article	*Quantité*	*Coût en $*
DENRÉES ALIMENTAIRES		
Fruits en conserve, gelées et confitures	6 858 277 lbs.	392 757
Fruits séchés et évaporés	4 372 578 lbs.	780 880
Légumes déshydratés - autres préparations	43 590 879 lbs.	28 791 213
Noix et préparations, n.e.s.	6 056 758 lbs.	1 015 846
Biscuits et craquelins	89 lbs.	30
Aliment à base de céréales de maïs, prêt à consommer	83 lbs.	22
Substances farineuses	30 lbs.	8
Huiles comestibles et graisses de cuisson	235 115 716 lbs.	37 996 441
Farine de soja comestible	103 772 226 lbs.	4 718 512
Farine de blé, entièrement des États-Unis blé	2 050 613 cwt.	8 276 256
Boissons, sirop et arômes	286 gals.	433
Bananes, fraîches	40 136 lbs.	2 571
Graines de tournesol, huile, comestibles	11 685 500 lbs.	1 909 663
Thé	311 913 lbs.	229 716
Café, vert	6 598 709 lbs.	941 969

Article	*Quantité*	*Coût en $*
GRAINES		
Herbe et champ, n.e.s.	12 154 657 lbs.	2 085 546
Fléole des Prés	4 127 285 lbs.	396 567
Luzerne	459 851 lbs.	190 945
Trèfle rouge	1 298 906 lbs.	372 281
Trèfle, excl. rouge	1 094 148 lbs.	269 287
Haut rouge	277 013 lbs	123 282
Pâturin du Kentucky	475 438 lbs.	197 765
Carotte	1 985 485 lbs.	2 330 066
Légume, n.e.s.	11 651 470 lbs.	11 665 584
Betteraves sucrières	90 506 lbs.	53 322
Digitale	22 135 lbs.	14 164
Soja	669 841 lbs.	65 823
Roseaux, chanvre, périlla, pavot, etc.	1 094 976 lbs.	319 004
Matériel de pépinière pour serres, n.e.s.	—	7 867

Article	*Quantité*	*Coût en $*
HUILES, RÉSINES, ETC.		
Huile de lin brute	530 771 576 lbs.	78 213 761
Huile de coton, brute	2 524 536	413 457
Huile d'abrasin	75 lbs.	71

Article	*Quantité*	*Coût en $*
HUILES, RÉSINES, ETC.		
Huile de soja brute	8 260 581 lbs.	1 084 986
Huile de ricin commerciale	1 483 lbs.	257
Aliments à base d'huiles végétales, à l'excl. olives	1 346 195 lbs.	175 057
Huile de coco brute	75 lbs.	15
Huiles d'agrumes	93 200 lbs.	139 485
Huile de citronnelle	1 000 lbs.	3 750
Huiles naturelles, essentielles et distillées, n.e.s.	7 268 lbs.	46 767
Huiles, mélangées, etc. écorces de parfum .	9 600 lbs.	52 500
Extrait de Qusbracho	32 033 lbs.	2 979
Drogues brutes, herbes, etc. n.e.s.	153 198 lbs.	90 369
Huiles de poisson non comestibles	446 021 lbs.	95 594
Acide oléique ou huile rouge	1 400 lbs.	136.
Graisse de porc et graisse de laine	145 387 lbs.	40 679
Graisses animales, graisses non comestibles, n.e.s.	718 474 lbs.	93 968
Colle, animal, excl . caséine	18 069 lbs.	1 650
Colle à la caséine et non comestible	2 905 592 lbs.	611 693
Pin, pin à l'huile, prod à l'huile, etc.	92 080 lbs.	101 082
Goudron et poix de bois	500 lbs.	31
Huiles et graisses exprimées, non comestibles, n.e.s.	82 036 224 lbs.	11 173 362
Colophane de bois bbl . 500 livres . gr. blanc.	18 lbs.	1
Colophane, n.e.s.	200 lbs.	18
Gommes et résines, n.e.s.	44 132 lbs.	14 430
Résines, naturelles, raffinées ou modifiées	35 342 lbs.	29 768
Gomme laque blanchie et non blanchie	4 998 lbs.	3 037
Produits animaux non comestibles, n.e.s.	—	810 978

Article	*Quantité*	*Coût en $*
ÉQUIPEMENT DE GÉNÉRATEURS		
Batteries	1 755 640	4 278 997
Batteries, stockage, lampe de poche, sec, plusieurs cellules	3 711 893 cel.	4 957 434
Chargeurs de batterie, complets, non rotatifs	2 748	335 296
Condensateurs, 3/2 kva et plus	2 269	185 216
Condenseurs, appareils de chauffage, acc . & pièces	—	12 924 077
Groupes électrogènes, moteurs diesel	6 285	62 538 679
Générateurs	6 214	222 020 760
Accessoires et pièces de générateur, n.e.s.	—	11 728 204
Tenues d'éclairage autonomes, n.e.s.	1 862	1 192 713
Transformateurs de puissance, plus de 500 kva	696	6 161 470
Transformateurs de distribution, pas plus de 500 kva	1 297	1 094 501

Article	*Quantité*	*Coût en $*
ÉQUIPEMENT DE GÉNÉRATEURS		
Transformateurs de mesure	753	70 965
Transformateurs, n.e.s.	24 248	1 182 489
Redresseurs de puissance au mercure	484	438 774
Convertisseurs rotatifs	13 784	18 178 498
Groupes électrogènes à turbine à vapeur	991	63 860 334
Ensembles de soudage	4 689	7 309 158

Article	*Quantité*	*Coût en $*
FOURNITURES PHOTOGRAPHIQUES		
Caméras, film, 35 mm	4	7 656
Caméras, aériennes, excl. aéronefs	28	38 366
Caméras, antenne, avion	20	6 931
Caméras, prof. scientifique, etc.	55	35 527
Caméras, pistolet	3	17
Caméras, excl . film cinématographique, n.e.s.	178	4 651
Parties de caméras, à l'excl. lentilles	-	149 476
Matériel d'enregistrement sonore de films cinématographiques	-	112 443
Projecteurs, cinéma, 35 mm	15	5 058
Projecteurs, cinéma, 16 mm silencieux	8	24
Projecteurs, cinéma, son 16 mm	8	4 973
Écrans, cinéma	-	24 762
Pièces pour l'impression, etc.	-	5 279
Film, sensibilisé, pos 35 mm.	-	178 001
Film, sensibilisé, 35 mm nég.	2 811 545 lin. ft.	59 007
Film, sensibilisé, 16 mm pos .	1 103 000 lin. ft.	10 755
Film, sensibilisé, 16 mm nég.	335 464 lin. ft.	4 715
Film, sensibilisé, 8 mm nég.	6 500 lin. ft.	260
Équipement de reproduction sonore de films cinématographiques	-	24 156
Rouleaux cinématographiques sensibilisés	67 56	92 737
Piste sonore de film, neg exposé.	8 000 lin. ft.	80
Piste sonore de film, pos exposé .	8 274 lin. ft.	165
Plaques sèches	1 462 doz	6 273
Éléments cinématographiques, 34 mm, exposés	846 566 lin. ft.	4 001
Caractéristiques cinématographiques, 16 mm, positif	20 836 lin. ft.	20 836
Sujets courts cinématographiques, 35 mm	336 000 lin. ft.	25
Sujets courts cinématographiques, 16 mm	27 328 lin. ft.	3 028
Sujets courts cinématographiques, 35 mm	429 300 lin. ft.	5 466
Bandes-annonces cinématographiques	256 lin ft	29

Article	*Quantité*	*Coût en $*
FOURNITURES PHOTOGRAPHIQUES		
Film radiographique sensibilisé	30 874	182 988
Film radiographique, paquets de feuilles	370	100
Papier photographique	752 752 lb.	557 936
Fournitures photographiques, n.e.s.	-	3 735 191
Balais de charbon et crosse	150 144 lb.	451 777
Électrodes de carbone, n.e.s.	-	69 879
Ciment, blanc, non taché et autre	576 bbl.	5 298

Article	*Quantité*	*Coût en $*
ARTICLES RÉPERTORIÉS COMME « DIVERS » PAR LES RUSSES, AVEC ET SANS QUANTITÉS		
Postes de radio et équipement	—	52 072 805
Poterie et verre, n.e.s.	—	1 268 530
Sel	4 413 836 lbs.	149 104
Brique réfractaire, silice, n.e .s.	—	791 905
Jumelles, microscopes et accessoires	—	1 531 652
Produits d'amiante	—	642 970
Produits en carbone ou en graphite	—	4 968 423
Graphite amorphe de Ceylan	50 108 lbs.	10 831
Électrodes en graphite pour four, ou électrolytique	21 131 124 lbs.	2 980 891
Électrodes en graphite, n.e.s.	—	138 676
Lavabos, luminaires, n.e.s.	—	6 352
Moteurs marins, détachables	1 197	294 524
Moteurs marins, n.e.s.	2 234	11 420 239
Voitures, chemin de fer, fret, plus de 10 tonnes	9 029	31 429 043
Appareils d'éclairage, batterie, élec.	—	110 398
Matériel de lutte contre l'incendie, à l'excl . Automobile	—	534 490
Batterie, électrique	—	5 383
Fournitures de câblage électrique, etc. n.e.s.	—	519 570
Sections d'électrode de tubes au néon	—	1 547
Diamants à usage industriel (carat)	168	1 284
Meules diamantées	285 lbs.	55 780
Appareils et pièces électriques, n.e.s.	—	5 981 840
Machines de mesure électriques	220	64 107
Pièces d'électricité . p. d. outils portatifs	—	141 391
Machines d'essai, tension, etc.	414	309 786
Pièces d'électricité. ensembles de soudage	—	88 009
Charbon, bitumineux et anthracite	25 574 tons	344 686
Machines à écrire et pièces détachées	273	41 133

Article	*Quantité*	*Coût en $*
ARTICLES RÉPERTORIÉS COMME « DIVERS » PAR LES RUSSES, AVEC ET SANS QUANTITÉS		
Véhicules et pièces, n.e.s.	—	127 445
Enrouleurs & pièces	—	8 470
Brouettes, chariots pousseurs et camions	—	19 746
Matériaux de toiture	—	31 439
Produits manufacturés d'asphalte et de bitume, n.e.s.	—	94
Poudre d'émeri	328 350 lbs.	32 818
Quartz piézo-électrique el freq	cons units	210
Produits minéraux non métalliques, à l'excl. précieux	—	377 441
Cryolithe naturelle	23 500 lbs.	3 148
Brique de magnésite & formes	107 966 lbs.	4 223
Cire minérale excl. paraffine	4 156 631 lbs.	545 104
Mica, produits manufacturés en, n.e.s.	—	93 027
Magnésie & produits manufacturés	177 410 lbs.	18 743
Matériaux isolants minéraux	—	118 879
Articles militaires, n.e.s	—	1 789 005 783
Équipement radio au sol, aéronefs	—	4 541 082
Roues, turbines et pièces, eau	—	472 245
Moteur à combustion interne, accessoires et pièces	—	13 336 863
Moteurs à combustion interne	13 191	77 610 696
Moteurs stationnaires	40 924	11 179 433
Fabrique de terre cuite, tuile de toit	—	24 798
Ouvrages en pierre, n.e.s.	—	11 432
Meules	127 748 lbs.	48 290
Équipement (R. R.) et pièces, wagon de chemin de fer	—	7 391
Pièces ferroviaires	—	780 864
Signaux ferroviaires	—	9 914 560
Voitures, chemin de fer, fret, pas plus de 10 tonnes	565	134 116
Voitures, maint de moteur ferroviaire, etc.	—	20 992
Locomotives à vapeur et moteurs	1 168	101 075 116
Locomotives	117	2 624 182
Pièces et accessoires de locomotive	—	2 175 075
Châssis de locomotive, berceaux, etc.	—	577 427
Machines à vapeur	66	1 532 166
Machines à vapeur, n.e.s., & pièces	—	486 124
Chaudières à vapeur, feu, tube d'eau	475 251 sq. ft.	1 175 338
Condenseurs, chauffages, accessoires et pièces	—	4 963 417
Verre de jauge de chaudière à tube	60	194
Spécialités et pièces de vapeur	—	5 077 762
Béton et ciment manufacturés	—	27 051

Article	*Quantité*	*Coût en $*
ARTICLES RÉPERTORIÉS COMME « DIVERS » PAR LES RUSSES, AVEC ET SANS QUANTITÉS		
Ciment réfractaire	1 023 012 lbs.	191 569
Chromite réfractaire	12 800 lbs.	759
Stérilisateurs	16 188 lbs.	2 107 350
Instruments chirurgicaux et médicaux	—	7 015 192
Appareils chirurgicaux	—	497 998
Argile réfractaire	42 tons	14 469
Abrasifs naturels et artificiels, n.e.s.	—	17 053 409
Équipement et niveaux d'arpentage	803	191 125
Lentilles optiques, non montées sur des instruments	209	11 977
Excavatrice et équipement de construction	—	48 569 181
Équipement minier et de fusion	—	66 159 901
Pompes et pièces de rechange	—	12 459 744
Textiles d'amiante, automobile	—	16 812
Navires marchands	121	123 803 879
Camions à moteur, autobus et châssis	—	508 367 622
Tracteurs et pièces détachées	—	23 998 280

Article	*Quantité*	*Coût en $*
ARTICLES RÉPERTORIÉS PAR LES RUSSES COMME « DIVERS » POUR 1945 UNIQUEMENT, AVEC ET SANS QUANTITÉS		
Polymères de styrène, etc.	66 lbs.	50
Fournitures de câblage électrique appareils et pièces, n.e.s.	—	1 979 407
Machines à vapeur, méca. & tourbière . locomotives, pièces, châssis, berceaux, etc.	—	79 427 657
Pompes, centrifuges, rotatives, etc. & pièces	—	6 417 175
Machines et pièces pour le travail du bois	—	280 128
Roulements à billes, pièces, sauf billes	—	206 481
Roulements à billes, pièces, rouleaux	—	6 055 945
Compresseurs d'air, stat. et port.	—	4 139 033
Équipement et pièces de pulvérisation de peinture	—	938
Instruments industriels, n.e.s.	—	679 157
Compteurs d'eau et pièces détachées, n.e.s.		16 369
Vannes pour tuyaux en fer et en acier, corps, n.e.s.	—	6 274 655
Machines, mesure, de précision, fours, travail des métaux, pièces industrielles, n.e.s.	—	9 200 001
Canons, mach tnk au sol. cal. 50		1 986
Bras automatiques, pièces	—	178 216
Pièces, accessoires pour inf . armes -		1 294
Pièces, accessoires pour fid . art .	—	66 777
Pistolets AA, 90 mm	21	1 544 847

Article	*Quantité*	*Coût en $*
ARTICLES RÉPERTORIÉS PAR LES RUSSES COMME « DIVERS » POUR 1945 UNIQUEMENT, AVEC ET SANS QUANTITÉS		
Pièces antiaériennes, accessoires	—	1 139 654
Armes à feu, avion 20 millimètres, HSMI	50	45 100
Armes à feu, avion 37 millimètres, M4	63	144 562
Pièces, armement aéronautique	—	599 187
Pièces, armement de char	—	207 446
Pièces, canons navals	—	181 393
Traceurs, cal. 50	96 600 md.	22 702
Chariot perforant. cal. 50	191 800 rnd.	33 086
Incendiaire, chariot. Cal. 50	191 800 rnd.	33 086
Composants pour armes légères, canons de chars, obus, etc.	—	6 970 174
Poudre, sans fumée	22 075 681 lbs.	4 757 604
Dynamite	10 781 450 lbs.	1 049 469
Explosifs, sim. gélatine blast	34 000 lbs.	7 480
Trinitrotoluène (TNT)	31 831 984 lbs.	2 653 679
Explosifs, n.e.s.	2 793 977 lbs.	446 212
Fusibles de sécurité	66 590 000 lin. ft.	650 632
Bouchons de dynamitage	10,800,500	272 875
Bombardiers, moyen, 2 moteurs	163	29 634 139
Bombardiers légers, 2 moteurs	97	10 854 705
Bombardiers, vous .Patrouille S., 2 moteurs	54	9 646 885
Chasseurs, poursuite, 1 moteur	1 701	101 219 909
Transports, lourds, 2 moteurs	1	265 783
Transports, moyen, 2 moteurs	287	28 319 277
Entraîneurs, avancé, 1 moteur	54	1 260 954
Pièces, accessoires pour la construction de ponts	—	195 913
Kit d'équipement mess cuisson sur le terrain	—	1 389
Equipage militaire, n.e.s.	—	253 338
Équipement pour armes légères	—	7 275
Pièces et accessoires de fusil	—	7 386
Pièces, accessoires, parachute, n.e.s.	—	39 512
Fra. radi . pas plus de 1 830 pd .	154	1 156 427
Fra. radi . plus de 1 830 en pd .	100	2 153 461
Fra . pas plus de 1 340 en pd.	19	418 000
Fra . pas plus de 1 830 en pd .	537	8 504 554
Carbutateurs. capots, vannes, etc., avion	—	623 672
Pièces, moteurs d'avion, n.e.s.	—	7 092 001
Pilotes automatiques pour avions	5	2 250
Appareil gyroscopique d'aéronef	3	3 150

Article	*Quantité*	*Coût en $*
ARTICLES RÉPERTORIÉS PAR LES RUSSES COMME « DIVERS » POUR 1945 UNIQUEMENT, AVEC ET SANS QUANTITÉS		
Navigation de l'avion. instr.	4 402	483 354
Dispositif de guidage, n.e.s.	4	62 000
Pièces, pour dispositif de guidage		95 150
Viseurs, artillerie	500	447 007
Viseurs, n.e.s.	2	245
Pièces, télescope, périscope, viseurs	—	11 711
Équipement de lutte contre l'incendie, n.e.s.	—	176 673
Équipement radio au sol, aéronefs	—	6 183 340
Instruments de navigation, n.e.s.	1 638	267 743
Quadrants artilleurs et portée	180	4 725
Boussole magnétique gyroscopique	1 015	95 878
Appareils d'écoute, sub	—	52 251
Tachymètres, à l'excl . aéronefs	—	31 012
Formateurs, pilote d'avion	1	23 160
Pièces, semi-remorques militaires	—	106 948
Unités de communications mobiles	134	4 807 982
Réservoirs légers, n.e.s.	4	212 501
Citernes lourdes de plus de 40 tonnes	1	96 886
Trans-rec. postes de radio de tank	20	25 898
Pièces, ensembles radio de tank	—	6 677
Fra. chars légers, moyens et lourds	889	2 514 214
Fra. pièces, chars légers, moyens et lourds	—	208 864
Pièces, tanks, n.e.s.	—	5 615 155
Hélices et pales, bateau	23 312 lbs.	23 410
Véhicules et pièces, n.e.s.	—	26 690
Peintures prêtes à l'emploi, teintures, émaux	28 622 gals.	49 356
Pigments, chrome 10% de chrome	9 374 lbs.	2 249
Pigments chimiques, n.e.s.	12 022 lbs.	7 735
Peinture, couleurs, huile en pâte n.e.s.	668 409 lbs.	75 551
Peintures à l'eau, sèches	22 400 lbs.	1 960
Laques pigmentées à la nitrocellule	4 650 gals.	20 903
Laques nitrocell claire	396 gals.	857
Vernis, huile d'esprit . nat. syn.	8 387 gals.	10 991
Nitrate de sodium, n.e.s.	1 049 200 lbs.	72 804
Équipement, laiterie, cultivateurs agricoles, jardinières, tondeuses, moissonneuses, liants, batteuses, etc.	—	25 778
Pièces de machines agricoles, à l'exception des tracteurs	—	34 549
Machines et outils agricoles, n.e.s.	—	4 002
Voitures particulières et châssis	34	77 786

Article	*Quantité*	*Coût en $*
ARTICLES RÉPERTORIÉS PAR LES RUSSES COMME « DIVERS » POUR 1945 UNIQUEMENT, AVEC ET SANS QUANTITÉS		
Avions. radio trans. & rec . ensembles	1 094	1 163 680
Avions . radio trans . & rec . réglez pts.	—	4 399 394
Indicateur de cap, télémètres, avion	—	19 150
Trans. etc. auto-synchron., avion .	—	29 175
Instruments et pièces, avion, n.e.s.	—	264 614
Hélices, aéronefs	553	1 756 048
Pièces, accessoires, hélices, avions	—	3 882 345
Porte-bombes cont. etc., avion	—	2 902 980
Viseur, bombe, avion	49	156 800
Autres pièces et accessoires d'aéronefs, n.e.s.	—	17 441 735
Motos, pièces détachées et acces ., n.e.s.	—	3 647 804
Navires marchands	31	15 990 324
Bateaux, torpilles à moteur	63	14 726 843
Lancements, standard, marine	7	551 399
Artisanat, débarquement naval	41	3 890 645
Motomarine, navale, n.e.s.	7	133 115
Parties de navires, à l'excl . moteur	—	4 138 652
Moteurs, marine, détachable	852	152 748
Moteurs, marine, n.e.s.	669	2 759 268
Voitures, chemin de fer, fret, plus de 10 tonnes	2 478	9 079 786
Voitures, chemin de fer, fret, pas plus de 10 tonnes	1	14 820
Équipement et pièces, frein à air, wagon de chemin de fer	—	12 806
Pièces de chemin de fer, etc., à l'excl. essieux	—	54 287
Signaux ferroviaires, pièces, etc.	—	1 461 751
Poussoirs et chariots à main	75	4 959
Roues, n.e.s.	20	118
Transporteurs, universel, munitions	3 887	6 574 555
Moteurs pour transporteurs universels	400	212 240
Pièces, supports universels, moteurs	—	21 882
Pièces, supports universels, n.e.s.	—	2 145 129
Voitures, scout, excl . blindé	4 559	6 518 925
Véhicules, munitions, de combat, n.e.s.	608	5 871 493
Pièces, véhicules de combat de munitions	—	6 621 190
Camions, réparation d'art	10	112 506
Camions, atelier d'usinage	140	1 838 483:
Camions, réparation d'armes légères	72	623 910
Camions, entretien des citernes	39	410 729
Camions, outils et bancs	39	442 167
Camions, soudage	30	654 459

Article	*Quantité*	*Coût en $*
ARTICLES RÉPERTORIÉS PAR LES RUSSES COMME « DIVERS » POUR 1945 UNIQUEMENT, AVEC ET SANS QUANTITÉS		
Camions, démolition	14	154 090
Camions, entretien et réparation, n.e.s.	160	1 518 643
Pièces, munitions, camions de service	—	88 730
Remorques, transport en citerne de 40 tonnes	55	284 061
Remorques, militaires, n.e.s.	435	1 911 410
Pièces, accessoires, remorques militaires	—	192 930
Remorques, semi-remorques T-4, fourgonnette	2	21 704
Remorques semi-militaires, n.e.s.	604	1 569 131

Article	*Quantité*	*Coût en $*
JORDAN SPÉCIAL		
Effets ménagers et personnels	—	86 646
Étuis à cigarettes, compacts, etc.	—	25 230
Bijoux pour hommes sauf métal	—	26
Accessoires de bijoux, pièces, matériel	—	311 695
Boutons de matériaux, n.e.s.	5 457 gr.	52 885
Apprêts, chaussures, excl. Cuir et caoutchouc	—	109 371
Lunettes de vue, n.e.s. & cadres	—	169 806
Dents	13 328	956
Horloges électriques	13	210
Horloges et pièces, n.e.s.	—	48 418
Horloges, manteau, nouveauté et mur	4	20
Chronomètres, marine	6 133	258 537
Appareils d'enregistrement du temps, n.e.s.	—	59 516
Montres avec bijoux	9 126	143 922
Pièces de montre	—	50
Verrerie, table, n.e.s. fait à la machine	60 272	15 068
Verre roulé	28 205 sq. ft.	7 480
Savon, toilette et fantaisie	6 222 lbs.	874
Savon, lessive	2 475 979 lbs.	222 351
Savons, en poudre ou en flocons	102 lbs.	17
Briques à récurer, pâtes, etc.	12 lbs.	3
Savon, n.e.s.	67 589 lbs.	7 006
Rouges à Lèvres	—	400
Liqueurs de malt, whisky, dist . Liqueurs, vins, n.e.s. autres	373 gals.	2 079
Rhum	55 pfg	466
Tabac à fumer	4 079 lbs.	3 520
Cigares et cerises	2 (M)	109

Article	*Quantité*	*Coût en $*
JORDAN SPÉCIAL		
Cigarettes	5 729 (M)	11 959
Articles de pêche, n.e.s.	—	57 444
Livres, reliés, excl . éducatif	—	234 853
Stéréopticons, lanternes magiques, etc.	—	161 046
Appareils pour parcs d'attractions et aires de jeux	—	4 352
oeuvres d'art, antiquités, etc.	—	100
Lampes, lanternes, pièces, essence	—	27 201
Fournitures de bureau	—	23 110
Encre, écriture	581 lbs.	342
Encre, impression et lithographie	22 091 lbs.	20 595
Papier carbone	13 256 lbs.	14 042
Rubans de machine à écrire	155 doz.	651
Crayons, pas méca .	3 653 gr.	24 533
Crayons, méca. plastique et non plastique	230 doz.	1 383
Mines de crayon	1 gr.	5
Stylos, fount. & stylo, plastique et non plastique	51 doz.	3 599
Stylos, pointes, métalliques	231 gr	553
Porte-plume, n.e.s.	—	242
Encre, excl. l'écriture, ptg. & lithog.	—	4 538
Pâte et mucilage	1 736 lbs.	289
Machines, calcul, comptabilité, etc., n.e.s.	—	34 483
Duplicateurs	—	13 863
Appareils de bureau, composition,. Impression	—	59 479
Disques phonographiques	—	12 409
Pianos, neufs	2	530
Phonographes, sauf à pièces	4	67
Instruments de percussion pour orchestre	—	330
Instruments à vent de fanfare	51	6 534
Instruments de musique, n.e.s.	—	1 630
Instruments de musique, pièces, n.e.s.	—	51 720
Valeur de la marchandise 10 ou moins	—	36 083
Tous les autres articles, n.e.s.	—	32 752
Plans, photo d'avion et plan directeur	—	6 500
Journaux, actualités	—	3 155
Asphalte de toiture	2 000 sq. ft.	5 640
Barre de platine, lingot, feuille, etc.	75 Troy oz.	12 043
Articles manufacturés alliage de platine, à l'excl . Bijoux	66 Troy oz	714
Articles manufacturés en or, n.e.s.	—	438
Coffres de banque, portes et équipement	—	692

Article	*Quantité*	*Coût en $*
JORDAN SPÉCIAL		
Coffres-forts résistants au feu, portes de coffre, résistants au feu	1	138
Baignoires, baignoire émaillée en fer et acier	10	580
Chauffage domestique-chaudières et fours à air chaud	6	8 832
Pipes, tabac	1	10
Fusils de Chasse	—	25

Secours ou charité, 1942	10 457 417
Secours ou charité, 1943	19 089 139
Secours ou charité, 1944	25 479 722
Secours ou charité, 1945	33 674 825
TOTAL « SECOURS OU CHARITÉ »	88 701 103

CHAPITRE DIX

Ma visite au Département d'État en 1944

Le flot ininterrompu de « valises diplomatiques » transitant sans inspection par Great Falls pesait plus que jamais sur ma conscience. En janvier 1944, j'effectuai un voyage spécial à Washington pour voir s'il n'était pas possible d'agir.

Lorsque j'expliquai mon intention au Colonel O'Neill, il reconnut que l'affaire était suffisamment importante pour justifier un déplacement à la Capitale et promit de donner les ordres nécessaires. Je quittai Great Falls le 4 janvier 1944, jour de mon 46e anniversaire.

Comme le Colonel Kotikov et son épouse souhaitaient se rendre à New York à cette époque, j'obtins un transport en première classe. Le C-47 dans lequel nous voyagions appartenait à l'insoupçonnable Colonel Kotikov et arborait l'étoile rouge russe. Le Lieutenant-Colonel Boaz était notre pilote et, à notre atterrissage à Minneapolis, nous fûmes photographiés par le *Minneapolis Star* (voir photo).

J'arrivai à Washington dans l'après-midi du 6 janvier. Le lendemain matin, je me rendis au quartier général de l'ATC à Gravelly Point et passai la journée à être renvoyé d'un bureau à l'autre parmi huit services différents. Le matin suivant, je m'adressai au Colonel Paige, qui me suggéra de voir l'Inspecteur en Chef de l'Air, le Brigadier Général Junius W. Jones. Le Général Jones niera par la suite m'avoir jamais rencontré, mais mon entrée de journal du 8 janvier indique : « Vu le Gén. Jones, le Col. Wilson, le Col. Vander Lugt. » En réalité, Jones m'écouta pendant quinze minutes et promit d'envoyer l'un de ses meilleurs inspecteurs à Great Falls. Il dit qu'il s'agirait du Lieutenant-Colonel Robert H. Dahm, qui arriva effectivement le 25 janvier.

Cet après-midi-là, je me rendis au vieux bâtiment du Département d'État sur Pennsylvania Avenue. On m'avait orienté vers John Newbold Hazard, officier de liaison pour le Prêt-Bail. Il devait bientôt servir de conseiller spécial au Vice-Président Wallace lors d'une mission en Union soviétique et en Chine, et il est aujourd'hui professeur de droit public à l'Université de Columbia et directeur de son Institut russe. Je ne devais cependant rencontrer M. Hazard que quelques mois plus tard, lors d'une réunion du Washington Forum.

De son bureau privé, après que ma présence eut été annoncée, sortit un jeune assistant.

« Major Jordan, commença-t-il, nous sommes parfaitement au courant à votre sujet et des raisons de votre présence ici. Vous feriez bien de

comprendre que les officiers qui se montrent trop zélés risquent de se retrouver sur une île quelque part dans les mers du Sud. »

Avec une colère naturelle, je rétorquai que je ne pensais pas que le Département d'État avait la moindre idée de l'ampleur des abus à Great Falls. Je dis que nous n'avions pratiquement aucune censure, ni contrôle de l'immigration ou des douanes. Des foules de Russes entraient sans que nous en ayons la trace. Des photocopies de rapports militaires provenant d'attachés américains à Moscou étaient renvoyées au Kremlin. Des cargaisons de valises, remplies de données confidentielles, transitaient toutes les trois semaines sans inspection, sous le couvert de « l'immunité diplomatique ».

« Mais, mon cher Major, me sermonna-t-il d'un geste de la main désinvolte, nous sommes parfaitement au courant de tout cela. Les Russes ne peuvent rien faire, ni rien faire sortir de ce pays, à notre insu et sans notre consentement. Ils doivent solliciter le Département d'État pour tout. Je vous assure que le Département sait exactement ce qu'il fait. Bon après-midi. »

Je retournai à Great Falls le moral bas. Mais je repris courage grâce au Colonel Bernard C. Hahn, un autre des inspecteurs du Général Jones, qui ne cacha pas son indignation après que je lui eus fait visiter la base et lui eus montré les choses que j'avais dénoncées. « Que pouvons-nous faire ? » demanda-t-il. Je répondis que le Département d'État était sans espoir et que notre meilleure chance était de faire appel au Contre-Espionnage de l'Armée.

Le Colonel Kotikov fut mécontent lorsqu'il apprit ce revirement et me fit comprendre qu'il savait que j'en étais responsable. Un rapport complet fut rédigé, mais il n'a jamais été rendu public. Son existence me fut confirmée en 1949 par le FBI, à travers leurs questions.

Cependant, le 28 mars 1944, un rapport avait été préparé par un agent spécial non identifié du Contre-Espionnage. Il disait en partie ceci :

> Le 13 mars 1944, dans l'exercice de mes fonctions officielles, j'ai eu l'occasion de contacter le Major George Racey Jordan, Représentant des Nations Unies à la East Base, Great Falls, Montana [...] Le Major Jordan a déclaré qu'il souhaitait transmettre certaines informations aux autorités du renseignement. [...]
>
> Il y a une quantité incroyable de courrier diplomatique envoyé en Russie via Great Falls [...] Tout cela était protégé de la censure par l'immunité diplomatique. Il est peut-être significatif qu'il ne soit pas du tout rare que le courrier ou le fret russe soit accompagné par deux hommes qui déclarent ouvertement qu'ils

> sont là pour veiller à ce que le courrier ou le fret ne soit pas examiné et que le privilège d'immunité diplomatique ne soit pas violé. [...]
>
> J'ai observé que le Major Jordan semblait tenir des dossiers précis et détaillés et était très désireux de transmettre ses informations par les canaux du renseignement. Il a demandé à être contacté à un moment où l'activité russe pourrait être exposée dans les moindres détails, et il lui a été dit que cela serait fait. [...]
>
> Il est recommandé qu'un entretien prolongé soit mené avec le Major Jordan ; que ses archives soient examinées pour y chercher des informations de nature intéressant le renseignement ; et qu'il soit contacté régulièrement.
>
> Il est en outre recommandé que les faits contenus ici soient dûment pris en considération, en vue de contacter le Département d'État afin qu'il soit informé de la situation et que des mesures correctives soient prises.[52]

Les recommandations furent approuvées par l'Adjudant Général par intérim de l'U.S. Army, le Brigadier Général Robert H. Dunlop, qui soutint que leur adoption, à son avis, aboutirait à « une application plus complète des lois et règlements existants que cela n'a été le cas jusqu'à présent ».[53]

Lorsque le rapport et son approbation parvinrent au Département d'État, il fallut au moins faire montre d'une certaine activité. L'affaire fut confiée à Charles E. Bohlen, qui devint plus tard Conseiller du Département. Spécialiste de la Russie, il servit d'interprète à M. Roosevelt à Téhéran et Yalta, et de conseiller politique à M. Truman à Potsdam.

Le 6 juillet, Bohlen convoqua une réunion de représentants du Bureau Fédéral d'Investigation, du Bureau de la Censure, du Renseignement Militaire, du Commandement du Transport Aérien, du Service de l'Immigration et de la Naturalisation, du Bureau des Douanes, de l'Administration Économique Étrangère et du Département d'État. Si des procès-verbaux ou des mémorandums de cette réunion furent enregistrés par le Département d'État, ils n'étaient pas disponibles dans ses archives lorsque le Comité des Activités Anti-Américaines les demanda en 1950.

Bohlen eut un entretien avec le Deuxième Secrétaire de l'Ambassade soviétique, suivi d'un mémorandum écrit daté du 28 juillet. Il présentait un exposé des règlements américains en matière de douanes et de censure et informait qu'à l'avenir ils seraient appliqués. L'avertissement semble avoir été complètement ignoré. Le 20 septembre 1944, les responsables de la sécurité à Great Falls signalèrent qu'un C-47 était parti pour Moscou avec

52 *Hearings, testimony of Donald T. Appell*, 2 mars 1950, pp. 1128-29.

53 Ibid., p. 1146.

3 800 livres de documents non diplomatiques. Ils n'avaient pas été censurés et violaient donc la Loi sur l'Espionnage. Mais les officiers sur place n'osèrent pas retirer la cargaison du « Pipeline ».

Une explication de leur timidité se trouve dans une déclaration sous serment soumise au Comité des Activités Non-Américaines par le Capitaine Harry Decker, chef d'une nouvelle Unité de Contrôle du Trafic établie en juillet 1944 à Great Falls. Sa fonction était de s'assurer que le personnel et le fret entrants et sortants à destination de l'étranger étaient contrôlés par les agences civiles compétentes.

Les Douanes, l'Immigration, la Censure et le FBI avaient désormais du personnel à Great Falls. Le Capitaine Decker avait appris, comme j'avais dû le faire, qu'il était possible de forcer les Russes à accepter l'inspection en refusant d'autoriser le départ des pilotes américains volant sur des avions soviétiques. Au-delà de cela, rien ne pouvait être fait. Le Capitaine Decker déclara avoir demandé à plusieurs reprises l'autorisation d'immobiliser tout avion transportant des personnes ou du fret de contrebande, et de le retenir jusqu'à ce que l'infraction soit rectifiée.

Il fut éclairé par un haut fonctionnaire du Département du Commerce, Irving Weiss, qui effectua un voyage à Great Falls. Une telle autorité, lui dit Weiss, ne pouvait être accordée que par une décision de haut niveau du Département d'État, du Bureau du Bien-Être Économique et du Comité du Protocole du Président. « Il semblait, observa tristement le Capitaine Decker, que le pouvoir d'exécution se situait à des niveaux très élevés, hors de notre portée à nous sur place. »[54] Inutile de dire qu'aucun ordre d'application ne fut émis.

À cette époque, je n'étais plus à Great Falls.

54 Ibid., p. 1140.

CHAPITRE ONZE

Le prêtre qui affronta Staline

De nombreuses choses surprenantes transitaient par le Pipeline, mais la plus inattendue de toutes fut un prêtre.

Avant de raconter l'histoire du père Orlemanski, il est nécessaire de rappeler quelques détails du destin tragique de la Pologne. Dans un discours du 22 janvier 1944, Winston Churchill donna le premier indice indiquant que les Puissances Occidentales prévoyaient de livrer la Pologne, l'une de leurs alliées les plus fidèles, aux mains des Russes. Le Premier ministre pouvait se permettre de prendre publiquement les devants ; il n'avait pas d'électorat polonais, alors que les États-Unis comptaient 3 000 000 de citoyens de naissance ou d'origine polonaise. À Téhéran, quatre mois plus tôt, l'arrêt de mort de la Pologne avait été scellé ; il devait être exécuté à Yalta début 1945.

Deux citoyens américains jouèrent des rôles de premier plan dans cette tragédie, autorisés à partir de Great Falls pour Moscou les 12 et 19 avril 1944. Le Département d'État leur avait fourni à chacun un passeport autorisant les voyages en Union Soviétique, et le Département de la Guerre des laissez-passer militaires pour le Western Defense Command (Great Falls) et l'Alaska Defense Force (Fairbanks).

Le premier à arriver fut Oscar Richard Lange, professeur d'économie à l'Université de Chicago. Né et éduqué en Pologne, il avait été boursier itinérant de la Fondation Rockefeller en 1934-36 et était venu en Amérique en 1937, à l'âge de 33 ans. Il fut naturalisé en 1943.

J'entendis parler d'Oscar Lange pour la première fois par le Colonel Kotikov, qui partait pour l'un de ses mystérieux vols précipités vers Washington. Il me demanda de surveiller particulièrement un homme « haut placé dans les affaires polonaises » qui passerait par ici, en route pour Moscou. On pouvait l'identifier car « il marchait en boitant ». En raison d'un rendez-vous urgent à Edmonton, il devait être envoyé sans délai.

Comme mon journal le relate, le professeur Lange arriva le 11 avril et partit tôt le lendemain matin. Pris par d'autres affaires, je n'y fis guère attention, me contentant d'examiner ses papiers, qui étaient en règle. Mais je me dressai d'un bond lorsqu'un télégramme me fut transmis par le commandant de la base aérienne. Il venait du général Marshall, qui envoyait son ordre personnel pour l'autorisation de passage du professeur. Je pensai : « Ce Lange doit vraiment être une personnalité très

importante. » Jamais auparavant, à Great Falls, une telle intervention du chef d'État-Major de l'Armée ne s'était produite.

Le second Américain était le père Stanislaus Orlemanski. Pour autant que je sache, le professeur Lange et le père Orlemanski furent les premiers Américains à franchir le « rideau de fer » tendu à travers la mer de Béring.

Le père Orlemanski était le pasteur d'une église de Springfield, Massachusetts. Il était habité par l'idée d'une mission héroïque. Il affronterait Joseph Staline face à face et lui arracherait la promesse que les persécutions communistes contre la religion cesseraient. Pour un tel rêve, il n'y a pas eu trop de parallèles depuis le Moyen Âge. En l'an 1219, un autre « fou de Dieu », saint François d'Assise, avait marché péniblement à travers un no-man's land en Égypte, traversé le camp musulman où il y avait une prime sur chaque tête chrétienne, et s'était finalement tenu devant le commandant en chef sarrasin. Au sultan Malik-al-Kamil, le frère prêcha l'Évangile et le supplia d'accepter le baptême. Le monarque sourit, mais accorda un sauf-conduit à François et dit à ses courtisans que pour la première fois, il avait rencontré un « vrai Nazaréen ».

Le matin du 18 avril, le Colonel Kotikov nous téléphona pour dire qu'il était immobilisé à Billings, dans le Montana. Dans un bombardier B-25, le Colonel Boaz, le major Paul Reid et moi-même volâmes à son secours, revenant vers 14h15 le même après-midi.

Là, dans mon bureau, assis avec un air de patience tranquille, se tenait un prêtre catholique. Il mesurait près d'un mètre quatre-vingts et avait la carrure d'un robuste travailleur. Nous nous serrâmes la main et échangeâmes nos noms.

Très simplement, le père Orlemanski dit qu'il était en route pour Moscou. Moi, le major Jordan, je devais le faire monter dans un avion. Il parlait avec la sérénité de quelqu'un qui avait pris à coeur la maxime favorite de saint François d'Assise : « Rejette ton souci sur Dieu, et Il te protégera ». Pensant au sort réservé à un prêtre en Russie, j'étais horrifié.

Je demandai ses accréditations, n'imaginant jamais qu'il en aurait. À ma stupéfaction, il présenta des laissez-passer militaires pour l'Alaska Defense Force et le Western Defense Command, portant les noms de leurs chefs respectifs, le major-général Simon B. Buckner et le major-général David McCoach Jr. Ensuite, il produisit un passeport du Département d'État l'autorisant à se rendre en Union soviétique via l'Égypte, l'Irak et l'Iran. Il avait également des visas pour ces trois pays.

Je lui demandai pourquoi il était dans le Montana au lieu du Proche-Orient. Le consulat soviétique de New York, répondit-il, lui avait ordonné d'ignorer les visas et de se présenter à moi à Great Falls. Je me rendis

immédiatement chez le Colonel Kotikov, qui me montra un télégramme de l'ambassade soviétique lui ordonnant de faciliter le départ du prêtre. Il se rendait à Moscou sur invitation personnelle du Premier Secrétaire du Parti, Staline lui-même.

« Mais ce n'est pas sûr ! » objectai-je. « Votre peuple a tué des prêtres par milliers ! »

« Ho, ho ! » rit Kotikov. « C'était il y a des années, pendant la mauvaise période de la Révolution. Aujourd'hui, sous le grand Staline, la religion en Russie est très bien. » Il écarta d'un haussement d'épaules les visas pour l'Égypte, l'Irak et l'Iran.

« Staline le veut. C'est visa suffisant », dit-il.

Rempli d'inquiétude, je retournai voir le père Orlemanski et lui demandai comment il se faisait que lui, un prêtre catholique, ait été invité à Moscou par Joseph Staline. Il expliqua que son troupeau était entièrement composé de Polonais, de naissance ou d'héritage, et qu'on l'avait assailli de questions auxquelles il ne pouvait répondre sur le sort de la religion catholique dans leur patrie. Serait-elle supprimée ? Survivrait-elle ? Serait-elle tolérée un temps puis détruite ? L'heure n'était-elle pas venue d'essayer d'établir de bonnes relations entre le Vatican et le Kremlin ?

Croyant à l'action directe, le père Orlemanski s'assit et écrivit un appel à l'homme le plus à même de répondre à ces questions dans le monde.

Aucune lettre n'aurait pu être plus providentielle pour Staline. Il s'apprêtait à avaler la Pologne, un morceau notoirement indigeste. Il y avait un besoin urgent d'aide de la part de milieux polonais et non communistes. Le père Orlemanski était les deux. Qu'il soit également américain, et par-dessus tout un prêtre catholique, était trop beau pour être vrai.

Il se trouva que le prêtre de Springfield avait publié quelques écrits sur la position due au travail dans la société. Fils et pasteur d'ouvriers, et lui-même habitué au travail manuel, il avait des idées avancées sur le sujet. Ses écrits tombèrent entre les mains de Staline.

Le résultat fut un événement dans lequel le pasteur vit la main de Dieu. Par le consulat soviétique de New York, il reçut une invitation cordiale à se rendre à Moscou comme invité personnel de Staline, pour discuter autour d'une table des questions évoquées dans sa lettre.

« Quand M. Staline m'a invité », dit le prêtre à un correspondant à Moscou nommé Harrison E. Salisbury, « il a envoyé un message à M. Roosevelt et lui a demandé si cela me convenait de venir et, si c'était le cas, de régler mes papiers de voyage. »

Par sa nature indépendante, le père Orlemanski répondit avec des exigences si intransigeantes qu'elles auraient pu servir d'exemple à la

Maison Blanche et au Département d'État. Il eut l'audace de dicter les trois conditions sous lesquelles il accepterait l'invitation de Staline : (1) Il ne se rendrait pas à Moscou à moins qu'il n'y ait un engagement solennel qu'il parlerait avec Staline lui-même. (2) En cas de tentative d'esquiver la promesse une fois sur place et de lui imposer une personne de moindre importance, il prendrait le prochain avion pour rentrer. (3) En aucune circonstance il ne voyagerait avec le professeur Oscar Lange, qui lui avait été suggéré comme compagnon.

Je dis au père Orlemanski que le transport ne serait pas disponible avant l'après-midi suivant. Alors je téléphonai pour une réservation au Rainbow Hotel et lui demandai de me parler de lui.

Il avait 54 ans et était pasteur de l'église Notre-Dame du Rosaire sur Franklin Street, à Springfield, Massachusetts. Son père était un immigrant de Posen qui était venu avec sa jeune épouse à Erie, Pennsylvanie, en 1876. Ils eurent dix enfants, cinq filles et cinq garçons, dont quatre devinrent prêtres. L'aîné Orlemanski commença sa vie en Amérique comme simple ouvrier, mais acquit une modeste fortune dans les affaires de construction. En 1912, il remporta une médaille Carnegie pour acte héroïque : il avait risqué sa vie en essayant d'arracher un inconnu à la mort lors d'un accident de chemin de fer.

En 1917, deux ans après son ordination, le père Orlemanski fut envoyé à Springfield pour fonder une paroisse dans une communauté de Polono-Américains employés dans les usines locales. Il n'y avait que 80 familles, mais le nombre passa, en 27 ans, à 965, soit environ 3 000 âmes. Partant d'un logement loué, il développa un centre paroissial, non sans renom, qui couvrait plus d'un pâté de maisons et était évalué à un demi-million de dollars. Il s'enorgueillissait d'une école, d'un couvent, d'une maison communautaire, d'un presbytère et d'une nouvelle église extraordinaire, consacrée en 1940. La plupart des constructions furent réalisées de leurs propres mains par les hommes et les garçons de la paroisse, qui offrirent leur travail gratuitement. Comme charpentier, plâtrier et peintre, le prêtre peina au côté des autres. Il conçut lui-même l'église. Il termina avec une expression très désuète et d'une certaine manière touchante en cette ère d'achats à crédit et de déficits publics : « Il n'y a pas un centime de dette ! »

À ce moment-là, je commençai à me sentir protecteur envers le père Orlemanski. Bien que non catholique, j'étais ému par son courage, sa simplicité et sa foi. Je lui demandai s'il avait déjà volé. Il n'était jamais monté dans un avion et avait voyagé de New York à Great Falls par le train, à ses propres frais. Il n'avait pas de parachute.

« En ai-je besoin ? » demanda-t-il.

Conformément aux règlements, il ne pouvait pas monter dans un avion sans, et il serait utile pour atteindre le sol, dis-je, si quoi que ce soit arrivait. Il parut si troublé que, sur une impulsion, je lui proposai de lui prêter le mien. Mais il devait s'assurer de le rendre, car l'Armée me facturerait 125 dollars s'il était perdu. (Le parachute arriva par colis express plusieurs semaines plus tard.) Pour lui montrer le fonctionnement de l'appareil, je le bouclai sur son manteau noir.

« Père », l'avertis-je, « si vous devez vraiment sauter, ne commencez pas à prier avant d'avoir compté jusqu'à 10 et tiré la poignée d'éjection. Après cela, vous pourrez prier de toutes vos forces. » Il rit et dit qu'il s'en souviendrait. Je l'accompagnai à l'hôtel et l'invitai à déjeuner au club des officiers à 11 heures le lendemain.

Nous entrâmes au club avec le Colonel Kotikov, en uniforme de l'Armée rouge. Les yeux s'écarquillèrent et les mâchoires se décrochèrent. Pendant que le Colonel bavardait avec d'autres officiers soviétiques, je fus heureux d'avoir le prêtre pour moi seul, car j'avais une autre question, et sérieuse. Avait-il l'approbation de l'Église catholique pour sa croisade en solitaire ?

Une expression de détresse traversa son visage. Pour être franc, admit-il, il agissait contre les ordres de son supérieur. Il s'agissait de Son Excellence Thomas M. O'Leary, évêque de Springfield, depuis décédé. Il avait informé l'évêque O'Leary de l'invitation de Staline et s'était vu expressément interdire de l'accepter. « Il y avait des barrières », dit-il, « et j'ai dû les sauter. »

Il réalisait que s'il allait en Russie, ce devrait être en tant que simple particulier. L'Église ne devait en aucun cas être engagée. S'il revenait vivant et avait accompli quelque chose de bénéfique, le reste dépendrait de son évêque. Le prêtre avait demandé ses premières vacances en 30 ans et elles lui avaient été accordées. Le voici donc à Great Falls, temporairement séparé de sa paroisse et libre, comme il l'imaginait, d'agir de son propre chef.

J'avais pensé à un petit service qui rendrait le voyage à Fairbanks plus agréable. Je me rendis dans la salle de veille, où les pilotes attendaient d'être affectés, et demandai si l'un d'eux parlait polonais. Un jeune homme trapu et blond, dont j'ai oublié le nom, s'avança.

Je le présentai au père Orlemanski avant le décollage. Ils se lancèrent dans des échanges joyeux dans leur langue maternelle tandis que le Colonel Kotikov et moi les accompagnions jusqu'au C-47. Les mots d'adieu du prêtre pour moi furent : « Que Dieu vous bénisse, Major, pour un si bon pilote polonais ! » Je me rendis à mon bureau et écrivis dans l'agenda : « Le Rév. S. Orlemanski est parti pour Moscou, 14h40. ! »

À Fairbanks, il semble que le transport ne s'arrêta que le temps de prendre du carburant et un pilote soviétique. Le père Orlemanski n'eut pas l'occasion de descendre. Il est probable que personne à Ladd Field ne savait qu'il était à bord. La première nuit fut passée en Sibérie, au troisième terrain d'aviation au-delà de Nome. Selon ma liste, c'était Nova Marinsk.

Le vol à travers l'Asie fut éprouvant. L'hiver régnait encore. En raison du froid, de l'altitude ou du bruit des moteurs, ou peut-être des trois à la fois, l'ouïe du prêtre fut définitivement endommagée. Il y eut un jour où l'avion se perdit. Le pilote était trop têtu pour consulter ses cartes ou trop fier pour admettre qu'il ne savait pas s'en servir. Le père Orlemanski était habitué à prendre les choses en main et à prendre des décisions. Il sortit les cartes, identifia des repères au sol et convainquit le pilote qu'il s'était égaré de 150 milles.

Il arriva à Moscou le 25 avril et fut immédiatement accaparé par le professeur Lange. Ils étaient au théâtre à 22 heures lorsqu'un messager informa le père Orlemanski qu'une voiture l'attendait pour le conduire au Kremlin. Il se leva, et Lange en fit autant. Le prêtre s'arrêta net.

« Si cet homme m'accompagne, je reste ici », annonça-t-il.

L'économiste se rassit et le prêtre partit seul à la rencontre de Staline. Molotov et l'interprète Pavlov étaient également présents au Kremlin.

Ne craignant personne et fils d'un homme intrépide, le prêtre parla à Staline comme s'il était un membre de sa paroisse. Aux moments forts, il n'hésita pas à frapper la table et à agiter son doigt sous le nez de l'autocrate. Il l'appelait « Monsieur Staline » ou simplement « Staline ». Il déclara catégoriquement que la Pologne ne devait jamais être gouvernée par les communistes, mais avoir un régime calqué sur le système américain.

De son côté, le rusé Staline joua à la perfection un rôle destiné à tromper des Américains bien plus mondains que le père Orlemanski. Cette performance avait déjà dupé le président Truman, qui le qualifiait de « bon vieux Joe », et conduit le général Arnold, de retour de Téhéran, à affirmer que Staline n'était pas du tout communiste, mais le plus sincère des démocrates.

En toutes occasions, il fut l'hôte jovial et flatteur, plein de déférence et de bonne humeur. Il fit des plaisanteries et rit de bon coeur à celles du prêtre. Tout au long, il utilisa le titre respectueux de « Père ». Il ne se formalisa pas lorsque le pasteur accusa le communisme de persécuter l'Église catholique. Au contraire, Staline protesta qu'il était un ardent défenseur de la liberté de conscience et de culte. Après une résistance convenable, il admit que le père Orlemanski avait raison sur toute la ligne.

Lorsqu'il vit que le sortilège avait pris effet, Staline passa aux affaires sérieuses. À Soumy, révéla-t-il, se trouvait le premier détachement de recrues polonaises de l'Armée rouge, comptant 8 000 hommes. Pour l'instant, du moins, ils avaient été baptisés « Division Kosciuszko ». Tadeusz Kosciuszko, l'un des ennemis les plus redoutables de la Russie, était un héros de la Révolution américaine, un aide de camp du général Washington et un citoyen honoraire des États-Unis. Le père Orlemanski lui-même était le fondateur d'une société en Amérique nommée la « Ligue Kosciuszko ». Visiblement, il fut enchanté par ce qui lui parut être le plus heureux des présages.

S'il le souhaitait, poursuivit Staline, il serait possible d'organiser une visite du camp pour le père Orlemanski, et peut-être même qu'il adresse quelques mots à ses compatriotes. Le pasteur accepta avec gratitude et, dans son enthousiasme, consentit à une proposition supplémentaire : s'adresser au peuple polonais à la radio. Deux heures et demie s'étaient écoulées lorsque l'entretien prit fin.

« Vous ne me croirez pas, s'exclama plus tard le père Orlemanski à un ami, mais pendant que Staline me parlait, je ne pouvais m'empêcher de penser : « Voilà un homme qui ferait un bon prêtre ! » On disait que Staline avait étudié pour devenir prêtre dans sa jeunesse.

Le bureau de Washington de l'agence Tass révéla l'affaire dans les journaux du matin du 28 avril. Radio Moscou confirma la nouvelle. Le monde entier fut électrisé d'apprendre que Staline et Molotov avaient rencontré un prêtre catholique américain. Les dépêches indiquaient qu'aucun prêtre catholique n'était entré en Russie, du moins ouvertement, depuis 1934. Elles soulignaient que Staline ne recevait que rarement des particuliers, et presque jamais des religieux.

Le 29 avril, les journaux russes consacrèrent à l'événement une place habituellement réservée aux invités du plus haut rang officiel. En première page figuraient des titres et des photos de groupe montrant Staline, Molotov et le père Orlemanski. On remarqua que le généralissime souriait largement.

Aux États-Unis, cela provoqua un tumulte. Les milieux polonais traitèrent le père Orlemanski d'homme « aux loyautés partagées ». Le chancelier de Springfield annonça que « les autorités diocésaines ignoraient le voyage du pasteur en Russie » et que le périple « avait été entrepris de sa propre initiative, sans permission ». S'exprimant au nom de la Conférence nationale du bien-être catholique, le révérendissime Monseigneur Michael J. Ready, son secrétaire général, qualifia la mission de « bouffonnerie politique, mise en scène et dirigée par des agents soviétiques compétents ». Il ajouta, non sans ironie, qu'on aimerait savoir « quelle part exacte notre propre gouvernement a prise dans ce spectacle ».

Le secrétaire Hull admit que le Département d'État avait délivré des passeports pour la Russie au père Orlemanski et au professeur Lange. Ils voyageaient en tant que citoyens privés, déclara-t-il, et ne représentaient en aucun cas le gouvernement américain. Tous deux avaient été invités à Moscou par les autorités soviétiques. Lors d'une conférence de presse, le président détourna les interrogations vers la chef de la Division des passeports, Mme Ruth B. Shipley. Tout le monde connaissait sa sévérité dans l'octroi des passeports, souligna-t-il, et dès qu'un candidat obtenait l'approbation de Mme Shipley, il était certain que la loi avait été respectée.

Un soir, vers la fin avril, je fus réveillé par un coup de téléphone venant de New York ou de Washington. L'interlocutrice était une correspondante d'une agence de presse. Elle me demanda si j'avais fait passer un prêtre catholique par Great Falls à destination de Moscou.

Elle répéta la question sous plusieurs formes, en veillant à ne pas mentionner le nom du père Orlemanski. J'étais ensommeillé et grelottant de froid. Je lui indiquai que toute information concernant le père Orlemanski devait provenir du Colonel William Westlake, chef des relations publiques des forces aériennes de l'armée. « Merci, Major », gloussa la jeune femme, « vous m'avez dit exactement ce que je voulais savoir. »

Les journaux révélèrent le lendemain matin que le père Orlemanski avait transité par Great Falls. Les portes de l'aérodrome étaient assaillies de journalistes, qui interceptaient mécaniciens et membres d'équipage pour leur soutirer des informations. Ils apprirent ainsi qu'un prêtre catholique avait passé du temps avec moi.

Un général de Washington me téléphona. Avais-je lu les journaux ? Oui. « Eh bien, hurla-t-il, vous vous êtes vraiment mis dans de beaux draps ! De quel droit avez-vous embarqué un prêtre dans un avion pour l'envoyer à Moscou ? » La voix était chargée de menaces.

Je m'empressai de lui rappeler qu'en plus de son passeport, le père Orlemanski disposait de deux autorisations du ministère de la Guerre, couvrant le Western Defense Command et l'Alaska Defense Force. De toute évidence, c'était une nouvelle pour le général. Il y eut un silence. D'un ton complètement différent, il murmura : « Ah, je vois ! » Il raccrocha, et ce fut la dernière fois que j'eus des nouvelles du Pentagone.

Entre-temps, le père Orlemanski visita la « Division Kosciuszko » à Soumy. Un train spécial fut mis à sa disposition pour le voyage aller-retour de quatre jours. Il fut heureux de constater que les hommes étaient dûment pourvus d'aumôniers catholiques. Il leur assura dans un discours qu'il n'était pas communiste et dirigea des acclamations pour la Pologne, l'Union soviétique et les États-Unis. Mais il déclara que Staline, à sa connaissance personnelle, était un véritable ami de la Pologne et de la

religion catholique. Son allocution radiophonique au peuple polonais était de la même veine.

De retour à Moscou, il fut pris en charge par Salisbury, chef de bureau en Russie pour l'United Press, et par un commentateur de la Columbia Broadcasting System, James Fleming, qui était catholique. Ils savaient que la tourmente faisait rage en Amérique et craignaient l'accueil réservé au père Orlemanski. Le public n'aurait que sa parole, déclarèrent-ils, pour affirmer que les intentions de Staline étaient amicales et pacifiques. Le pasteur serait « massacré » à moins qu'il ne puisse fournir une preuve tangible — quelque chose portant la signature de Staline, par exemple.

Ce soir-là, le prêtre eut un deuxième rendez-vous au Kremlin, qui dura également deux heures et demie. Il dit : « Monsieur Staline, je dois avoir quelque chose par écrit. Il me faut une sorte de déclaration de votre part à rapporter en Amérique. » Le Généralissime répondit que c'était une « bonne idée ».

Le reste de la nuit fut consacré par le père Orlemanski à la rédaction de deux documents. L'un était sa propre déclaration résumant les conclusions des deux entretiens. L'autre contenait deux questions, pour lesquelles Staline était prié de donner des réponses signées. La déclaration du père Orlemanski, approuvée par Staline, fut publiée le jour où le pasteur quitta Moscou. On y lisait, entre-autre :

> Il est incontestable que le maréchal Staline est l'ami du peuple polonais. Je ferai également cette déclaration historique : les événements futurs prouveront qu'il est bien disposé envers l'Église catholique...
>
> « La Pologne ne devrait pas être un corridor par lequel l'ennemi passe à volonté et détruit la Russie », a déclaré Staline.
>
> Il veut vraiment une Pologne forte, indépendante et démocratique pour se protéger contre de futurs agresseurs.
>
> Il n'a pas l'intention d'interférer dans les affaires intérieures de la Pologne. Tout ce qu'il demande, c'est une Pologne amicale.
>
> Quant à la religion, la foi de nos ancêtres sera celle du peuple polonais. Le maréchal Staline ne tolérera aucune transgression à ce sujet.

Salisbury et Fleming furent ravis lorsque le père Orlemanski produisit un autre document, signé par Staline. Le document était ainsi libellé :

> Traduction des réponses du maréchal Staline aux questions du révérend Stanislaus Orlemanski :

Q. Pensez-vous admissible que le gouvernement soviétique mène une politique de persécution et de coercition contre l'Église catholique ?

R. En tant que défenseur de la liberté de conscience et de culte, je considère une telle politique inadmissible et exclue.

Q. Pensez-vous qu'une coopération avec le Saint-Père, le pape Pie XII, soit possible dans la lutte contre la persécution et la coercition de l'Église catholique ?

R. Je pense que c'est possible.

Staline invita le père Orlemanski à une troisième rencontre, que le prêtre déclina. Il était pressé de rentrer pour faire part du succès de sa mission. Après douze jours en Russie, il repartit le 6 mai dans la jubilation. Le prêtre était convaincu d'avoir réussi, seul, à négocier un concordat privé avec Staline garantissant que l'Église catholique serait protégée de toute persécution dans le monde communiste. Pour prouver que le christianisme était encore libre en Russie, ce prêtre naïf emporta avec lui une corbeille d'oeufs de Pâques achetés à Moscou.

La désillusion commença à Fairbanks, où il arriva trois jours plus tard. Le ministère de la Guerre, alarmé par le tumulte public, lui refusa le transport jusqu'à Great Falls. Empruntant 200 dollars à un aumônier catholique, il prit place sur un avion commercial et atteignit Seattle le 10 mai. Son voyage à travers le continent fut accompagné d'un déferlement de gros titres. Lors d'une conférence de presse à Chicago, il rendit public le questionnaire signé par Staline. Ses paroissiens l'accueillirent avec des chants, des bannières et des acclamations. Cependant, Mgr O'Leary lui envoya une missive lui ordonnant de se retirer. Les accusations portaient sur « la désobéissance » et « les négociations avec les communistes ».

Il ne fut pas aidé par la déclaration du délégué apostolique, l'archevêque Cicognani, rappelant que le père Orlemanski, comme tout prêtre, était soumis à son évêque. Il pouvait faire appel, s'il le souhaitait, auprès du pape, mais le délégué apostolique n'avait aucune juridiction.

Après deux jours, le prêtre capitula. Il écrivit une lettre d'excuses à Mgr O'Leary. Ce dernier, un vieil ami et admirateur enthousiaste de ses réalisations en tant que prêtre de paroisse, lui permit de célébrer à nouveau la messe à l'église Notre-Dame du Rosaire le 21 mai. Ses deux documents, y compris celui signé par Staline, furent envoyés par courrier ordinaire, avec un timbre de trois cents, à l'archevêque Cicognani. Ils sont probablement aujourd'hui dans les archives du Vatican.

Au début du mois de juin suivant, le chef de la Pologne libre, Stanislaw Mikolajczyk, arriva à Washington pour offrir une dernière prière désespérée pour son pays. Il refusa de recevoir le professeur Lange, qu'il considérait

comme un propagandiste soviétique notoire. M. Bohlen, du Département d'État, fit venir Mikolajczyk.

Bien que Lange fût marxiste, Bohlen demanda à Mikolajczyk de le rencontrer dans l'intérêt des bonnes relations entre l'URSS et les États-Unis. Ce dernier ne pouvant refuser, il dut écouter les opinions « réalistes » de Lange. Staline, selon lui, estimait la Pologne inadaptée au régime communiste, ne souhaitait pas dominer le pays et ne s'intéressait pas à sa structure interne.

Peu après, Mikolajczyk eut une entrevue avec M. Roosevelt, qui le remercia d'avoir reçu Lange et suggéra qu'il parle aussi avec le père Orlemanski, « un homme bon, pur et honnête, peut-être trop naïf, mais animé des meilleures intentions ». Le père Orlemanski lui dirait que Staline favorisait la liberté religieuse, particulièrement pour l'Église catholique.

Le père Orlemanski avait rapporté, poursuivit-il, que Staline était troublé par le séparatisme religieux. De toute évidence, il ne souhaitait pas devenir, comme les tsars, le chef de l'Église orthodoxe. Il pourrait accepter une union des Églises catholique et orthodoxe, avec le pape à la tête des deux. Que pensait Mikolajczyk d'envoyer le père Orlemanski à Rome pour soumettre cette idée au Vatican ? Le Premier ministre répondit sèchement qu'il serait prêt à croire à la sincérité de Staline lorsqu'il libérerait les nombreux prêtres catholiques encore détenus dans les prisons soviétiques.

La Pologne fut vendue à Yalta en février 1945. Trois mois plus tard, Staline et Harry Hopkins se rencontrèrent amicalement à Moscou pour discuter du « Gouvernement d'Unité Nationale », étape intermédiaire vers l'absorption du pays par l'empire soviétique. Il y aurait 18 ou 20 ministères, dit le dictateur, dont quatre seraient offerts à la faction de Mikolajczyk. Le reste irait au régime pro-soviétique de Lublin. Que penserait Hopkins du professeur Lange comme membre du nouveau cabinet ? La seule objection de Hopkins fut que l'économiste pourrait refuser de renoncer à sa citoyenneté américaine, acquise depuis seulement deux ans. Peu après, Lange était à Varsovie pour se faire renaturaliser Polonais.

Il fut décidé qu'il deviendrait ambassadeur aux États-Unis. Pour un obscur pédagogue, il bénéficia d'un soutien sans précédent. L'ancien ambassadeur Davies le supplia par lettre d'accepter le poste pour l'amitié Soviéto-Américaine. Arthur Bliss Lane, ambassadeur en Pologne, avertit le Département d'État que Lange était connu depuis des années comme sympathisant communiste, mais son avertissement fut ignoré. Le 5 juillet 1945, le gouvernement stalinien polonais fut reconnu par les États-Unis et le Royaume-Uni.

Quant au père Orlemanski, il est toujours le pasteur de l'église Notre-Dame du Rosaire. Mais les événements en Europe de l'Est lui ont appris que la seule liberté religieuse tolérée par le communisme est celle qui sert d'organe de l'État, et que toute coopération communiste avec une foi est impossible sauf en termes de suzerain et de vassal.

Une condition de sa réintégration fut une promesse de silence concernant sa mission à Moscou. On cite cependant ses réflexions attristées : « Staline a essayé de m'utiliser et j'ai essayé de l'utiliser, pour le bien de mon Église. Il a gagné, et j'ai perdu. »

Il est possible qu'il trouve un peu de réconfort en se remémorant le jour où Staline l'emmena admirer le tombeau de Lénine. Le prêtre dit à Staline : « Je suppose que vous en aurez un plus grand. » Puis, le regardant dans les yeux, il ajouta : « Parce que vous savez, Staline, vous mourrez un jour vous aussi, comme tout le monde. »

CHAPITRE DOUZE

Comment la Russie a obtenu les plaques du Trésor américain

Je retournai à Great Falls, pour la dernière fois en tant qu'officier de l'Armée, le 13 juin, venant d'être remplacé par le Lieutenant George Walewski Lashinski. Je devais prendre la parole à Omaha le 16, et c'était ma dernière chance de dire au revoir à mes amis, y compris au Colonel Kotikov. Sur un plan personnel, j'avais toujours été très ami avec le Colonel ; c'était l'une des personnes les plus singulières que j'aie jamais connues, et il avait de nombreuses qualités attachantes en tant qu'être humain. Ce n'est que lorsque la politique s'en mêlait, ou que des ordres lui parvenaient d'en haut, que son attitude et ses manières devenaient difficiles.

Lors de notre entretien d'adieu, le Colonel Kotikov mentionna l'« avion à argent » qui s'était écrasé en Sibérie et avait été remplacé. Je lui demandai ce qu'il entendait par « avion à argent ». Le Trésor américain, m'expliqua-t-il, expédiait des plaques de gravure et d'autres matériels à la Russie, afin qu'elle puisse imprimer la même monnaie d'occupation pour les Allemands que celle imprimée par les États-Unis.

J'étais certain qu'il se trompait. J'étais tout à fait sûr que jamais dans l'histoire nous n'avions laissé des plaques monétaires quitter le pays. Comment pourrait-on en contrôler l'usage ? « Vous voulez sûrement dire, Colonel, dis-je, que nous avons imprimé de l'argent d'occupation allemand pour la Russie et expédié les billets eux-mêmes. »

« Non, non », répondit-il. Il insista : des plaques, des encres colorées, du vernis, des blocs de teinte, du papier échantillon – ces matériaux et d'autres similaires étaient passés par Great Falls en mai, en deux envois de cinq C-47 chacun. Les expéditions avaient été arrangées au plus haut niveau à Washington, et les avions avaient été chargés à l'Aéroport National.

J'étais toujours incrédule, mais suffisamment impressionné pour rapporter ces propos au Colonel Bernard C. Hahn, l'inspecteur de l'Air Force qui était venu suite à mon voyage à Washington.

Ce n'est qu'en 1950 que j'appris tous les détails concernant ces plaques monétaires. L'histoire complète n'a jamais été rendue publique, et seule une poignée de personnes à Washington semblent connaître les détails de ce scandale du Prêt-Bail. Je ne vois aucune raison pour laquelle chaque citoyen ne devrait pas savoir comment ses serviteurs publics ont géré une affaire aussi grave en temps de guerre.

La somme d'argent que nous avons perdue en rachetant les marks que les Russes ont fait sortir de leurs presses, sans aucune forme de comptabilité, semble avoir été de 250 000 000 de dollars ! Ce n'est qu'en septembre 1946 que nous avons mis un terme au siphonnage de notre Trésor en refusant de racheter davantage de marks. À ce moment-là, les plaques étaient entre les mains russes depuis plus de deux ans.

Lors de l'audience à huis clos de juin 1947, le Sénateur Styles Bridges, président du Comité des Crédits, interrogea le Secrétaire adjoint à la Guerre Howard C. Petersen :

> La Russie a-t-elle toujours les plaques, à votre connaissance ?
>
> *M. Petersen* : À ma connaissance, ils ont toujours les plaques.
>
> *Président Bridges* : Et à votre connaissance, impriment-ils toujours cette monnaie ?
>
> *M. Petersen* : À ma connaissance, ils impriment toujours cette monnaie.
>
> *Président Bridges* : Et y a-t-il eu une quelconque protestation de ce gouvernement pour tenter de les arrêter ?
>
> *M. Petersen* : Il y a eu des efforts acharnés du Conseil de contrôle allié à Berlin pour obtenir des Russes une comptabilité du montant de marks militaires alliés qu'ils ont émis. Ces efforts ont été infructueux.[55]

Le Sénateur Bridges et M. Petersen avaient eu précédemment cet échange :

> *Président Bridges* : Le Département de la Guerre a-t-il pris des mesures pour limiter le nombre de billets émis par les Russes ?
>
> *M. Petersen* : La réponse du Département de la Guerre est « Non ».
> *Président Bridges* : Et, à votre connaissance, le Département d'État ou le Trésor ont-ils pris des mesures pour limiter la Russie dans le nombre de billets qu'elle émettrait ?
>
> *M. Petersen* : À ma connaissance, aucune.[56]

M. Petersen déclara plus tard : « Je sais quand nous avons arrêté leur usage (les marks alliés) en Allemagne. C'était en septembre 1946. »

Voici l'échange entre le Sénateur William F. Knowland de Californie et le Secrétaire adjoint Petersen :

---

55 Audiences sur les transactions en devises de l'occupation devant le Comité des Crédits, des Forces Armées, des Banques et de la Monnaie, Sénat des États-Unis, (Imprimerie du gouvernement des États-Unis, 1947), p. 27.

56 Ibid., p. 27.

Sénateur Knowland : Si je comprends bien, 380 000 000 de dollars de devises supplémentaires ont été rachetées par rapport aux crédits prévus ?

M. Petersen : C'est exact.

Sénateur Knowland : Et vous prévoyez qu'à terme ce montant sera réduit à 160 000 000 de dollars ; c'est bien cela ?

M. Petersen : Oui...

Sénateur Knowland : Maintenant, ce que j'aimerais demander, c'est quel est le montant en circulation à, disons, la fin du mois dernier (mai 1947) ?

M. Petersen : C'est 340 000 000 de dollars.[57]

L'audience se poursuivit pendant deux jours. À son terme, il y avait 141 pages imprimées de témoignages oraux, auxquelles se rajoutent 31 pages de documents du Département d'État, 59 pages de documents du Département du Trésor et 474 pages de documents du Département de la Guerre. À partir de cette masse de documents non publiés, il est possible de reconstituer l'histoire chronologiquement, étape par étape.

Cela commença début 1944, lorsque le besoin d'une monnaie d'occupation uniforme en Allemagne fut reconnu par les Alliés. Le 29 janvier, l'Ambassadeur Averell Harriman informa notre Département d'État depuis Moscou :

« Le gouvernement britannique attache une grande importance à la participation du gouvernement russe à cet arrangement. »[58]

Cordell Hull informa Harriman le 8 février que les États-Unis seraient heureux *d'imprimer* l'argent pour la Russie :

« La production d'une quantité suffisante de monnaie pour répondre aux besoins soviétiques, si désiré, est envisagée. »[59]

Le 15 février, la réponse de Moscou parvint de Harriman :

« Le Commissariat aux Finances estime que dans la préparation de la monnaie, il serait plus correct d'en imprimer une partie en Union soviétique afin de garantir un approvisionnement constant en monnaie à l'Armée Rouge... Il sera nécessaire de fournir au Commissariat aux Finances, pour que les M-marks soient de conception identique, les plaques de toutes les dénominations, une liste des numéros de série, et des échantillons de papier et de couleurs pour l'impression.«

57 Ibid., p. 8.

58 Ibid., p. 147.

59 Ibid., p. 147.

La technique russe était habile : ne pas demander si votre demande sera satisfaite ; demandez quand elle le sera. Le câble d'Harriman se terminait ainsi :

> « Molotov demande en conclusion qu'on l'informe rapidement de *quand* le Commissariat aux Finances pourra recevoir les impressions, les échantillons de papier et de couleurs, et la liste des numéros de série. Veuillez donner des instructions. »[60]

Le Secrétaire Hull prit plus d'un mois avant de répondre le 23 mars :

> « On ne s'attend pas à ce que les Chefs d'État-Major combinés favorisent la livraison de plaques aux Russes. »[61]

Cependant, d'autres départements du gouvernement étaient également consultés. Au sein du Département du Trésor, une grande inquiétude fut exprimée par deux fonctionnaires chevronnés, M. D. W. Bell, Sous-secrétaire du Trésor, et M. A. W. Hall, Directeur du Bureau de la Gravure et de l'Impression. Dans un mémorandum à son supérieur immédiat, Bell déclara :

> « Il serait très difficile de mettre les plaques à la disposition des Russes. *Le Trésor n'avait jamais mis de plaques monétaires à la disposition de qui que ce soit*. »[62]

M. Hall fit un rapport au même supérieur, soulignant la gravité du problème de la comptabilité. Son mémorandum disait :

> « Acquiescer à une demande aussi inédite créerait de sérieuses complications. Permettre au gouvernement russe d'imprimer une monnaie identique à celle imprimée dans ce pays *rendrait toute comptabilité impossible*...
>
> Le contractant actuel, pour l'impression de la monnaie d'invasion pour l'Allemagne, est soumis à une lourde caution pour garantir tout détournement, perte ou usage impropre des plaques, du papier et de la monnaie imprimée...
>
> Je ne crois pas que, dans quelque circonstance que ce soit, le contractant accepterait la fabrication de duplicata de plaques par une agence extérieure à son usine. En outre, il est douteux que le Département du Trésor puisse l'y contraindre. Sa caution deviendrait presque certainement nulle si un tel arrangement était employé. »[63]

---

60 Ibid., p. 148.

61 Ibid., p. 150.

62 Ibid., p. 178.

63 Ibid., pp. 175-176.

Le supérieur immédiat de M. Bell et M. Hall était un relativement nouveau venu au Département du Trésor, nommé Harry Dexter White. Un témoignage révélateur sur M. White a été apporté par Whittaker Chambers dans son récent livre, *Témoin (Witness)* :

> En la personne d'Alger Hiss et de Harry Dexter White, le renseignement militaire soviétique siégeait près du coeur du gouvernement des États-Unis. Il n'était pas encore dans la salle du Cabinet, mais il n'était pas loin de la porte...
>
> Harry Dexter White était devenu Secrétaire adjoint du Trésor. Dans une situation aux rares parallèles dans l'histoire, les agents d'une puissance ennemie pouvaient faire bien plus que dérober des documents. Ils étaient en position d'influencer la politique étrangère de la nation dans l'intérêt de son principal ennemi, et pas seulement lors d'occasions exceptionnelles comme Yalta (où le rôle de Hiss, bien que probablement important, reste mal défini), ou à travers le Plan Morgenthau pour la destruction de l'Allemagne (généralement attribué à White), mais dans ce qui a dû être la somme vertigineuse des décisions quotidiennes.[64]

Avec cet indice en main, la progression jour après jour de la décision sur les plaques de gravure en fait une lecture fascinante. M. Bell s'entretint à nouveau avec Harry Dexter White. Il souligna que les plaques qui avaient été gravées pour le Département du Trésor étaient, en fait,

> la propriété de la Forbes Company à Boston et que si nous insistions pour qu'ils fournissent des jeux duplicata aux Russes, il est possible que la Forbes Company refuse simplement d'imprimer davantage de monnaie pour nous, au motif que le contrôle de sécurité avait été supprimé et qu'ils ne pourraient être responsables de tout ce qui pourrait arriver à l'impression de la monnaie à partir de ce moment.[65]

Il ajouta que non seulement les États-Unis pouvaient imprimer toute la monnaie que les Russes pouvaient désirer, mais

> « nous pourrions avoir le premier envoi prêt pour eux avant que les Russes ne puissent commencer à fabriquer de la monnaie à partir des plaques que nous pourrions mettre à leur disposition. »

Que pensa Harry Dexter White de tout cela ? White dit qu'il

> ... avait lu avec un intérêt considérable le mémorandum du 3 mars de M. Hall à M. Bell sur ce sujet, mais qu'il était quelque peu troublé par les opinions qui y étaient exprimées, indiquant

---

64 Witness, Whittaker Chambers, (Random House, 1952), p. 427.

65 Occupation Currency Transactions Hearings, p. 178.

> que nous ne pouvions pas mettre ces plaques à la disposition des Russes...
>
> M. White réitéra qu'il était réticent à rejeter la demande russe sans un examen plus approfondi de la question. Il attira l'attention sur le fait qu'en l'occurrence nous n'imprimions pas de la monnaie américaine, mais de la monnaie alliée et que la Russie était l'un de ces alliés qui devait être cru au même degré et dans la même mesure que les autres alliés.[66]

Jamais, bien sûr, un autre allié n'avait demandé de plaques de gravure ni nous ne les avions fournies. Nous avions imprimé d'autres monnaies d'occupation pour l'Italie et le Japon, et nos autres alliés étaient parfaitement satisfaits de cet arrangement, mais M. White n'y fit aucune référence.

M. White relate ensuite sa rencontre avec l'Ambassadeur Gromyko à l'Ambassade soviétique à Washington, le soir du 22 mars. Il rapporte que Gromyko

> « revenait sans cesse avec une question qu'il posa un certain nombre de fois, à savoir pourquoi la Forbes Company objecterait à donner un jeu de duplicata de plaques à son gouvernement. Il dit qu'après tout le gouvernement soviétique n'était pas une société privée ou un gouvernement irresponsable. Je lui expliquai comment la Forbes Company et l'American Banknote Company ressentaient les choses, mais j'ai bien peur qu'il soit resté peu impressionné par les raisons que j'ai présenté. »[67]

À aucun moment M. White ne dit que notre gouvernement, dont il était en l'occurrence le porte-parole, s'opposait à fournir des duplicata de plaques parce que cela rendrait toute comptabilité impossible. Il n'y avait que l'intégrité de deux entreprises américaines avec laquelle répondre aux demandes russes et protéger les intérêts des États-Unis.

Le Département d'État entendit aussi de M. Harriman à Moscou que

> « les Russes ne pouvaient accepter l'explication d'une entreprise d'impression privée interférant avec le programme à l'étude. Les Russes demandaient qu'on leur dise si les plaques leur seraient ou non mises à disposition. Dans le cas où les plaques ne seraient pas mises à disposition, ils étaient prêts à procéder à l'impression de leur propre variété de coupures libellées en mark. »[68]

Cette menace eut l'effet désiré.

---

66 Ibid., pp. 178-179.

67 Ibid., p. 183.

68 Ibid., p. 151.

> Lorsque le Sénateur Bridges demanda au Secrétaire adjoint Petersen lors de l'audience à huis clos : « Qui, aux États-Unis, a pris la décision de remettre aux Russes les plaques gravées américaines pour produire de la monnaie ? », Petersen répondit : « Le dossier tel que je l'ai vu au Département de la Guerre indique que la décision a été prise par les Départements d'État et du Trésor... »[69]

La décision fut prise le 14 avril 1944. Elle fut consignée par James Clement Dunn du Département d'État dans le mémorandum suivant de sa conversation avec le Secrétaire Morgenthau. L'avant-dernier paragraphe, se référant aux difficultés soulevées par la Forbes Company, indique que le Département du Trésor était prêt et disposé à assumer, sous les Pouvoirs de Guerre du Président, la responsabilité que les entreprises refusaient de prendre. Voici le mémorandum complet de M. Dunn :

MEMORANDUM DU DÉPARTEMENT D'ÉTAT - CONVERSATION TÉLÉPHONIQUE

Date : 14 avril 1944.

Objet : Plaques duplicata à fournir au Gouvernement Soviétique.

Participants : M. Henry Morgenthau, Jr., Secrétaire du Trésor ; M. Dunn.

Copies à : S EE—M. Bohlen.

M. Morgenthau m'a téléphoné ce matin pour dire qu'il informerait l'Ambassadeur soviétique cet après-midi que les duplicata des plaques pour l'impression du mark militaire allié devant être utilisé lors de l'invasion de l'Allemagne seraient fournies au Gouvernement Soviétique en réponse à la demande de ce gouvernement. Il a demandé si le Département d'État était favorable à cette action.

J'ai répondu que c'était l'opinion de ce Département, du point de vue politique, abstraction faite de toute considération militaire ou de toute question ou difficulté technique, que si possible il était hautement souhaitable de fournir les duplicata des plaques au Gouvernement Soviétique afin que les trois Gouvernements et les trois Armées entrant en Allemagne utilisent une même monnaie identique. Le Gouvernement Soviétique nous avait informés que si les plaques ne lui étaient pas fournies, ce gouvernement procéderait à la production d'une monnaie séparée pour usage en Allemagne. Nous estimions que ce serait dommage de perdre le grand avantage d'avoir une seule monnaie utilisée par les trois Armées, ce qui indiquerait en soi un degré de solidarité très souhaitable, non seulement pour la situation en Allemagne mais aussi pour son effet sur les relations à bien d'autres égards entre les Gouvernements Soviétique, Britannique et Américain.

M. Morgenthau a dit qu'il était très heureux d'avoir cette expression des vues du Département sur cette question, car il pourrait y avoir des difficultés techniques qui exigeraient que le Trésor reprenne, sous les Pouvoirs de Guerre du Président, l'usine qui utilise actuellement les plaques originales pour la production de ces marks.

---

69 Ibid., p. 16-17.

Cette question est en suspens entre les Gouvernements des États-Unis et de l'Union Soviétique depuis novembre dernier, et il est devenu parfaitement clair pour nous, suite aux échanges de correspondance sur le sujet, que le Gouvernement Soviétique n'est pas prêt à participer à l'usage commun de la même monnaie à moins de recevoir de nous les duplicata des plaques. Afin de convaincre le Gouvernement Soviétique de notre sincérité dans le désir d'avoir la collaboration la plus étroite dans ces opérations militaires contre l'Allemagne, il devient essentiel que nous fassions tous les efforts en notre pouvoir pour fournir les plaques à ce gouvernement.

JAMES CLEMENT DUNN.[70]

Le même jour, le Secrétaire Morgenthau envoya un mémorandum à l'Ambassadeur soviétique Gromyko disant :

« Il sera expédié de Washington mardi 18 avril des négatifs et positifs sur verre de toutes les plaques utilisées pour imprimer les M-marks. Les motifs sont sous forme négative et positive car on ne sait pas laquelle est préférée par le Gouvernement Soviétique. »

Il termina en disant :

« Le Trésor américain est désireux de coopérer avec le Gouvernement Soviétique en cette matière de toutes les manières possibles. »[71]

Ce n'est que le 13 mai que le premier envoi quitta réellement l'aéroport de Washington. Il y eut une comédie des erreurs pour le deuxième envoi, qui devait partir par avion à 6h du matin le mardi 23 mai. M. Hall rapporta à M. Bell ce qui suit :

Le matériel a été chargé sur les camions hier, et une équipe d'hommes a été amenée pour travailler à 5h du matin aujourd'hui (23 mai), et la livraison a été faite à l'Aéroport avant 6h... J'ai appelé le Colonel Frank H. Collins (de l'ATC) pour savoir si les avions étaient partis, et il m'a informé que les équipages des cinq avions attendaient, en attente des représentants de l'Ambassade (soviétique). Il a ajouté que les équipages s'impatientaient car ils voulaient atterrir à Great Falls, Montana, avant le coucher du soleil.[72]

Le problème était que l'Ambassade soviétique avait arrangé pour que ses coursiers embarquent dans les avions *le 24 mai* ! Les cinq avions furent donc retenus toute la nuit avec « un garde dans chaque avion, et un garde autour de la zone où les avions étaient stationnés ».

70 Ibid., p. 152-53.

71 Ibid., p. 186.

72 Ibid., pp. 206-7.

Ils partirent tôt le mercredi 24 mai, après l'arrivée de chaque coursier avec une caisse supplémentaire pesant plus de 200 livres. Le Colonel Collins dit « qu'il pensait que les caisses supplémentaires contenaient des conserves américaines et des liqueurs américaines ».[73]

Quant au troisième envoi, dit M. Hall,

> « il est maintenant nécessaire de déballer tout le matériel et de réarranger tout l'envoi. Vous vous souviendrez que lorsque nous avons parlé à l'Ambassadeur (Gromyko), il a insisté pour se conformer strictement aux instructions qu'il avait reçues de son gouvernement, et maintenant que son gouvernement a fait volte-face, nous devons refaire tout le travail. Cela », conclut M. Hall, « a été une mission assez éprouvante pour tous ceux qui y sont associés. »[74]

Y avait-il autre chose que la Russie pouvait demander au Trésor ? Oui, elle pouvait nous demander de *répéter* un des chargements d'avion. C'est exactement ce que demanda Gromyko le 1er juin, dans une note à Morgenthau qui déclarait brièvement que « tous les matériaux... ont péri suite au crash de l'avion qui les transportait. »[75] Gromyko ne dit absolument rien sur la date du crash, ni sur l'endroit.

Avons-nous demandé une preuve du crash, ou posé des questions quelconques à Gromyko au sujet de l'accident supposé ? Au contraire, le Secrétaire Morgenthau répondit promptement :

> « Je suis heureux de vous informer que les sept articles représentant le remplacement des matériaux perdus dans le crash d'avion seront prêts pour expédition mercredi 7 juin... Je crois que cet arrangement a votre approbation. »[76]

Pourquoi la Russie insistait-elle tant pour imprimer de la monnaie d'occupation allemande sans aucune comptabilité ? La réponse est assez simple. Ils savaient que l'Armée américaine convertirait cette monnaie en dollars. (La Russie, bien sûr, refusait de racheter la même monnaie avec des roubles.) En conséquence, chaque mark fabriqué par les Russes qui tombait entre les mains d'un soldat américain ou d'un civil accrédité devenait une charge potentielle contre le Trésor des États-Unis.

La Russie pouvait payer son armée d'occupation en marks, et le fit d'ailleurs, ajoutant une prime de deux ans pour faire bonne mesure. Si l'Armée Rouge pouvait obtenir quoi que ce soit de l'économie allemande avec ces marks, tant mieux. Si elle pouvait obtenir quoi que ce soit de

73 Ibid., p. 208.

74 Ibid., p. 207.

75 Ibid., p. 208.

76 Ibid., p. 211.

l'Amérique, encore mieux. En tout état de cause, ces marks ne coûtaient rien à l'économie russe. Avec les matériaux fournis depuis Washington, ils prirent possession d'une ancienne imprimerie nazie à Leipzig, au coeur de la zone russe, à bonne distance de toute inspection américaine, et mirent les presses en marche.

Tout GI pouvait acheter un paquet de cigarettes pour 8 cents à un Post Exchange de l'Armée américaine. Pour cela, les marchés noirs russe et allemand lui offraient 100 marks de la frappe de Leipzig. Pour réaliser un profit de près de 10 dollars sur un paquet de cigarettes de 8 cents, l'Américain n'avait qu'à prendre ses 100 marks de Leipzig acheter un mandat-poste de 10 dollars à un Bureau de Poste de l'Armée, et l'envoyer aux États-Unis. Il fut révélé que l'offre standard pour une barre chocolatée de cinq cents était de 50 marks, ou 5 dollars ; 18 dollars pour une livre de Crisco ; 20 dollars pour une ration K ; 25 dollars pour une livre de café, et 2 500 dollars pour une montre-bracelet coûtant 17 dollars.

En décembre 1946, le Gouvernement militaire américain se retrouva avec un déficit de 250 000 000 de dollars ou plus. Il avait racheté en dollars au moins 2 500 000 000 de marks, *excédant le total des marks émis par son Bureau des Finances* ! Le déficit ne pouvait avoir d'autre origine que l'usine russe de Leipzig.

Relisons une fois de plus le témoignage du Département de la Guerre lors de l'audience de 1947 :

> *Président Bridges* : Le Département de la Guerre a-t-il pris des mesures pour limiter le nombre de billets émis par les Russes ?
>
> *M. Petersen* : La réponse du Département de la Guerre est « Non ».
>
> *Président Bridges* : Et, à votre connaissance, le Département d'État ou le Trésor ont-ils pris des mesures pour limiter la Russie dans le nombre de billets qu'elle émettrait ?
>
> *M. Petersen* : À ma connaissance, aucune.
>
> *Président Bridges* : Ma question suivante est : À votre connaissance, la Russie a-t-elle toujours les plaques ?
>
> *M. Petersen* : À ma connaissance, ils ont toujours les plaques.
>
> *Président Bridges* : Et à votre connaissance, impriment-ils toujours cette monnaie ?
>
> *M. Petersen* : À ma connaissance, ils impriment toujours cette monnaie.
>
> *Président Bridges* : Et y a-t-il eu une quelconque protestation de ce gouvernement pour tenter de les arrêter ?

M. Petersen : Il y a eu des efforts acharnés du Conseil de Contrôle Allié à Berlin pour obtenir des Russes une comptabilité du montant de marks militaires alliés qu'ils ont émis. Ces efforts ont été infructueux.[77]

À la surprise générale, les Russes acceptèrent à un moment donné de soumettre des déclarations trimestrielles du volume de monnaie qu'ils mettaient en circulation. Leurs déclarations étaient cependant si manifestement truquées que les officiers américains les qualifièrent « d'incroyables ». Dans ce cas, sourirent les Russes, il serait inutile de faire d'autres rapports.

Il fallut 18 mois avant que le siphon russe dans le Trésor américain ne soit coupé. La masse salariale de l'Armée en Allemagne passa de marks Alliés aux Certificats Militaires US, qui n'étaient pas convertibles.

En plus des 250 000 000 de dollars, il y eut une perte supplémentaire, qui, bien que minime, fut humiliante. Une facture de 18 102,84 dollars fut présentée à l'Ambassade soviétique, couvrant les frais des plaques de gravure et des matériaux dans les trois livraisons de 1944. La facture fut ignorée et reste toujours impayée. Les Russes, comme l'indiqua M. Petersen, ont toujours les plaques et sans doute une bonne connaissance des techniques de fabrication de la monnaie américaine.

Quant à Harry Dexter White, son ascension fut constante. Cinq mois après le fiasco des duplicata des plaques, il y eut une conférence des Secrétaires d'État, de la Guerre et du Trésor au bureau de Hopkins à la Maison Blanche. White lut une brochure décrivant le malheur de l'Allemagne : son peuple devait devenir une horde pastorale ; tout son complexe industriel serait enlevé ou détruit ; tout équipement devait être arraché des mines de la Ruhr, et ses gisements de charbon seraient « soigneusement détruits ».

Le Secrétaire Stimson fut frappé d'horreur — une émotion que partagea le Secrétaire Hull. Ils apprirent avec consternation deux semaines plus tard que le « Plan Morgenthau » avait été paraphé par le Président Roosevelt et le Premier Ministre Churchill lors de la Conférence de Québec du 11 septembre 1944. En face de M. Roosevelt, le Secrétaire Hull accusa Morgenthau d'avoir obtenu la signature de Churchill grâce à une offre de 6 500 000 000 de dollars de Prêt-Bail d'après-guerre pour la Grande-Bretagne.[78]

D'Assistant au Secrétaire, M. White fut promu Secrétaire adjoint du Trésor en 1945. En février 1946, il fut nommé par le Président Truman, et

77 Ibid., p. 27.

78 The Memoirs of Cordell Hull, (Macmillan, 1948), Vol. II, pp. 1613-18.

confirmé par le Sénat, en tant que Directeur américain du Fonds Monétaire International, avec un salaire exonéré d'impôt de 17 500 dollars.

Le nom de Harry White devint si important dans les archives de la commission sénatoriale que finalement le Sénateur Bridges suggéra de le convoquer comme témoin. Mais White était en vacances, absent de la capitale. Il fut annoncé que Morgenthau et White seraient placés sur le siège des témoins lors d'une future session, mais celle-ci ne fut jamais convoquée.

M. White présenta sa démission du Fonds Monétaire International le 19 juin 1947, le jour suivant l'ajournement de la commission. Lorsque l'économiste fut placé sous serment l'année suivante, il dénonça les accusations de Chambers comme « catégoriquement fausses ». Il n'était pas et n'avait jamais été communiste, affirma White, et n'avait commis aucun acte déloyal. Mais deux semaines plus tard, ses funérailles eurent lieu au Temple Israël de Boston ; il était mort d'une crise cardiaque.

En novembre de cette année-là, Whittaker Chambers produisit cinq rouleaux de documents microfilmés. Parmi eux se trouvaient huit pages d'écriture divulguant des secrets militaires américains. Trouvés en possession d'un coursier communiste avéré, l'écriture fut identifiée comme étant celle de Harry Dexter White.

CHAPITRE TREIZE

« L'Émission a Lieu Ce Soir »

Mon seul désir, après avoir quitté l'Armée, était de l'oublier. J'avais eu en excès une vie militaire dominée par des manoeuvres politiques, et j'avais juré de n'avoir plus jamais rien à voir avec elle. Le moyen de m'en échapper était de me plonger jusqu'aux oreilles dans les affaires privées, en reprenant là où j'avais laissé en 1942.

En parallèle, j'ai maintenu une modeste carrière de conférencier public, qui s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui. Cela a commencé dans le Montana. Le Colonel Meredith était fréquemment sollicité pour prononcer des discours. Il les détestait et avait pris l'habitude de m'ordonner de le remplacer. Je me souviens que mon premier essai eut lieu devant les parents et les enseignants de l'école Whittier à Great Falls, début 1944.

Pour une raison quelconque, les invitations persistèrent après que j'eus quitté l'Armée, bien que je n'aie jamais sollicité une prise de parole, ni été rattaché à une agence de conférenciers. Avant 1950, le sujet était généralement les actes d'héroïsme sur les vols de Fairbanks et mes aventures parmi les Russes. Je déclarai à maintes reprises que nous ne savions rien des Russes, alors qu'ils savaient tout de nous. Les comprendre pour ce qu'ils étaient, affirmais-je, était désormais l'une des choses les plus essentielles au monde.

Le Rapport Smyth fut publié en août 1945, le mois de l'annonce d'Hiroshima. Ma première indication qu'il existait un lien entre l'uranium et la bombe atomique provint des résumés du Rapport Smyth qui remplirent les journaux et les magazines dans les semaines suivant sa parution.
Le mot « uranium » résonna dans mon esprit, mais je n'étais même pas certain que l'orthographe était la même que celle que j'avais écrite deux ans et demi plus tôt. Je me rendis au coffre-fort où mes documents les plus importants étaient entreposés. D'une boîte métallique, je sortis le mémorandum sur ma première fouille des valises diplomatiques. Une de ses entrées disait : « Uranium-92. »

Je pensai en moi-même : « Alors c'est ça que les Russes voulaient faire avec l'uranium ! » Mais mon alarme fut apaisée par les berceuses officielles. En raison de « l'ignorance et du retard russes », déclaraient les plus hautes autorités, Moscou ne pouvait espérer fabriquer une bombe atomique avant des années. Comme le reste du pays, je me suis mis la tête dans le sable.

La nouvelle, en mai 1949, qu'un peu plus d'une once d'U-235 avait été perdue ou volée au Laboratoire d'Argonne, bouleversa le pays pendant plus d'un mois. Les gros titres mugirent et le Congrès rugit.

Ma propre réaction fut l'indignation. Compte tenu de la quantité dérisoire en jeu, un tel tumulte paraissait absurde et factice. Qu'était une seule once d'uranium comparée aux centaines de livres qui étaient passées par Great Falls ? Et pourquoi hurler à l'espionnage russe quand Washington lui-même avait livré à l'Union soviétique un premier lot de 420 livres et un autre d'une demi-tonne.

Bien sûr, j'ignorais encore la distinction entre les composés d'uranium et l'uranium métal. J'avais entendu parler de l'U-235 fissile et de l'U-238 non fissile, mais c'étaient des expressions sans signification pour moi. Dans mon esprit de néophyte, l'uranium était de l'uranium, tout comme le fer était du fer. Mais mon instinct n'avait pas tout à fait tort. Les 1 465 livres de produits chimiques à base d'uranium remises par le Prêt-Bail à l'Union soviétique contenaient un potentiel non pas d'une once d'U-235, mais de 6,25 livres, soit 75 onces.

En juillet 1949, je pris le taureau par les cornes et téléphonai au bureau de Fulton Lewis, Jr. Je ne l'avais jamais rencontré, mais j'étais un de ses auditeurs assidus. Il était absent de la ville, et je racontai l'affaire à sa secrétaire. M. Lewis n'entendit jamais parler de mon appel.

Le 23 septembre 1949, le Président Truman révéla qu'une explosion atomique venait de se produire en Union soviétique.

Je fus choqué et stupéfié jusqu'au plus profond de mon être. La politique américaine avait subi une défaite stupéfiante. J'étais convaincu d'avoir en ma possession des preuves établissant que le désastre était imputable non seulement à des espions, mais à des membres effectifs de la hiérarchie fédérale. C'était une information que le peuple américain devait manifestement connaître. Mais je ne savais vers qui me tourner.

Onze jours après l'annonce du Président, je déjeunai avec mon ami Arthur Johnson au Army and Navy Club de Washington. Une fois de plus, je racontai l'histoire du Pipeline et mes expériences à Great Falls. À la fin, M. Johnson résolut mon dilemme en six mots. Il était originaire du New Hampshire et un ami personnel de son Sénateur senior. En quittant la table, il annonça : « Je vais téléphoner au Sénateur Bridges. »

Lorsque je fus reçu l'après-midi du 5 octobre, le Sénateur me regarda d'un air interrogateur. « Eh bien, Major », dit-il en souriant, « j'ai bien peur que vous ne soyez sur une fausse piste. On m'a assuré qu'en 1943, il n'y avait pas 1 000 livres d'uranium dans l'ensemble des États-Unis. »
« Qui a dit que l'uranium venait des États-Unis ? » rétorquai-je. « Il venait du Canada ! » Le Sénateur parut stupéfait. Je lui dis qu'il y avait eu un

envoi antérieur de 420 livres depuis Denver et une autre livraison que je pensais alors avoir été de 500 livres.

« Qui plus est », poursuivis-je, « M. Hopkins m'a personnellement ordonné d'accélérer l'expédition canadienne. » Incrédule, M. Bridges s'exclama : « Harry Hopkins ? » J'insistai sur le fait que Harry Hopkins en personne avait donné l'ordre par téléphone. Le Sénateur me demanda si je serais prêt à témoigner, sous serment, sur ce que j'avais affirmé. Je répondis que oui. Pendant deux heures, le Sénateur m'interrogea minutieusement.

Comme je partais, il déclara que les choses que j'alléguais étaient si choquantes qu'une enquête serait nécessaire. Il aurait besoin de temps pour décider de la marche à suivre. Entre-temps, je devais promettre de garder l'affaire secrète. Je donnai ma parole.

Vingt jours passèrent et, le 25 octobre 1949, Fulton Lewis téléphona depuis Washington. Le Sénateur Bridges avait passé le week-end avec lui, déclara-t-il, et ils avaient examiné mon histoire en détail. Il avait été décidé d'utiliser l'équipe de Lewis pour une enquête approfondie, puis, si l'histoire tenait debout, de la révéler à la radio. Je devais rejoindre M. Lewis pour le petit-déjeuner le lendemain matin dans un hôtel de New York et apporter mes documents.

Le 26 octobre, à 9 heures, nous nous mîmes au travail. Le commentateur passa en revue mes principaux documents page par page, point par point, mot par mot. Ses questions étaient impitoyables ; il me sembla que le barreau avait perdu un grand procureur. Cinq heures plus tard, à 14 heures, il se leva et resta quelques minutes à regarder par la fenêtre. Puis il fit volte-face et me fit connaître le verdict.

« Je suppose que la prochaine étape », dit-il d'un ton traînant, « sera votre ancien supérieur, le Colonel Gardner, à Mansfield, dans l'Ohio. »

Tandis que je ramassais mes papiers, il ajouta : « Je suis désolé, Major, mais c'est quelque chose que je vais devoir confier au FBI. »

Je n'eus plus de nouvelles de M. Lewis pendant près d'un mois, mais il ne fallut pas longtemps avant que les hommes d'Edgar Hoover ne commencent à hanter mes journées, du petit matin jusqu'au soir. Par paires, ils assiégèrent mon bureau. Mes trois classeurs métalliques, remontés du sous-sol, furent fouillés chemise par chemise. D'innombrables photocopies furent faites. Cherchant des incohérences, ils me firent raconter l'histoire encore et encore. Parfois leurs questions étaient nouvelles. Le plus souvent, c'étaient les mêmes, posées à différentes occasions, pour vérifier mes réponses précédentes.

Lorsque je m'échappai pour un Thanksgiving tranquille chez ma belle-mère à Punxsutawney, en Pennsylvanie, un agent du FBI m'y attendait

déjà, assis sur une chaise, sous le porche, dès à mon arrivée, avec vingt questions dactylographiées.

Le 1er décembre, j'eus un appel de M. Lewis.

> « Major », annonça-t-il, « j'ai vérifié votre histoire de la proue à la poupe. Le FBI a mené une enquête parallèle et m'a donné l'autorisation de la révéler à la radio. La première émission aura lieu lundi soir, le 5 décembre. Nous allons continuer toute une semaine à partir de là, et peut-être plus longtemps. »

Il invita ma femme et moi à passer le week-end chez lui, dans le Maryland.
Le lendemain, nous sirotions des coca dans son salon et ma femme, Kitty, en toute innocence, lâcha une bombe.

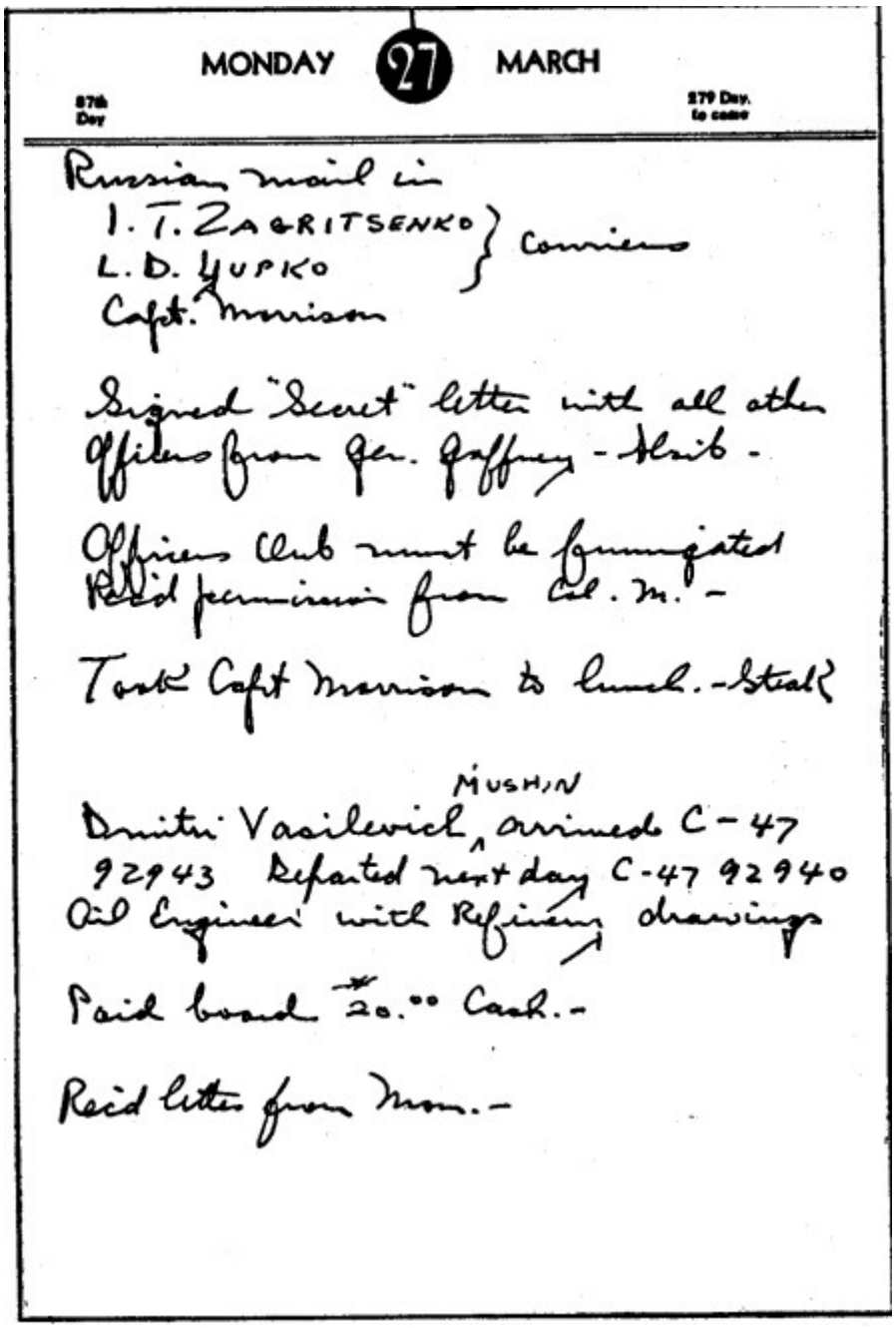
> « Au fait, Racey », demanda-t-elle, « as-tu eu ces appels de Walter Winchell ? »

M. Lewis posa lentement son verre. Je m'empressai d'expliquer que le bureau de Winchell téléphonait depuis le 28 novembre et qu'en deux jours, il y avait eu plusieurs appels.

Le commentateur se leva.

> « Je pense », annonça-t-il, « que nous n'allons pas attendre lundi. L'émission a lieu ce soir. Allons à ma machine à écrire ! »

Il y avait un risque que Winchell, dimanche, essaie de nous devancer. Et ainsi notre première interview fut diffusée ce soir-là, vendredi 2 décembre 1949.



MONDAY 27 MARCH

87th Day — 279 Day. To come

Russian mail in
I. T. ZAGRITSENKO } Couriers
L. D. YUPKO
Capt. Morrison

Signed "Secret" letter with all other Officers from Gen. Gaffney - Stark -

Officers Club must be formulated Reid permission from Col. M. -

Took Capt Morrison to lunch. - Stark

MUSHIN
Dmitri Vasilevich, arrived C-47 92943 Departed next day C-47 92940 Oil Engineer with Refinery drawings

Paid board $20.00 Cash. -

Reid letter from Mom. -

Entrée dans l'agenda du Major Jordan pour le 27 mars 1944

CHAPITRE QUATORZE

Nuages de témoins

La première émission de Fulton Lewis venait à peine de se terminer, qu'une multitude d'officiers et de militaires, à travers tout le pays, se précipitèrent pour me soutenir — au risque, dans certains cas, de perdre leur emploi dans le gouvernement d'après-guerre. Plusieurs participèrent à des émissions ultérieures depuis le studio de Lewis, d'autres à des programmes de radio locaux et à des interviews dans la presse. Un certain nombre étaient mes anciens collègues à Newark, Great Falls et Fairbanks. Les noms de la plupart des autres m'étaient totalement inconnus. Certains révélèrent des incidents d'aide douteuse à la Russie issus de mes propres expériences.

La sergente des WAC qui travaillait dans mon bureau fut l'une des premières à se porter volontaire. Elle s'appelait désormais Mrs. Gordon Bean, de Meadville, en Pennsylvanie, mais en tant que sergente Georgianna Pilkington, elle avait occupé pendant un an le poste de ma principale secrétaire militaire à Great Falls. Lorsqu'on lui présenta mon agenda, elle le reconnut comme étant le même qu'elle avait souvent vu en rangeant mon bureau. Selon elle, j'y inscrivais toujours « de nombreuses notes sur tout ». Elle affirma que je le gardais sous clé dans le tiroir du haut, chaque fois que je quittais le bureau.

> « Le major Jordan m'a dit fréquemment », déclara Mrs. Bean, « qu'il était très préoccupé par la quantité d'informations qui passaient. »

Elle remarqua que j'étais troublé par l'importance ainsi que par le volume de ces envois de contrebande.

> « Quand le Colonel Kotikov n'était pas satisfait », relate-t-elle, « il était de notoriété publique que tout ce qu'il avait à faire était d'appeler Washington pour obtenir ce qu'il voulait. »[79]

Il fut également révélé que le trafic de valises noires avait commencé avant que je ne soupçonne même leur existence. Cela fut dévoilé par l'ancien caporal Henry J. Cauthen, de la compagnie G du 4e régiment d'infanterie, stationné à Nome, en Alaska. En 1949, il était employé par une société d'ingénierie à San Jose, en Californie. Lors d'une interview, il raconta une expérience à Nome, un dimanche après-midi de fin novembre ou début décembre 1942. C'était un mois avant mon arrivée à Great Falls et trois mois avant ma première fouille de valises russes.

---

79 Interview du WAC Sgt. Bean, Fulton Lewis broadcast, Dec. 5, 1949.

« Des amis et moi regardions un A-20 décoller pour la Russie », dit Cauthen. « À environ cinq miles de la base, il s'écrasa et prit feu. Nous avons skié pour voir si nous pouvions sauver certains des hommes. L'avion était détruit et quatre Russes étaient morts. Sur le sol, il y avait quatre valises. Deux d'entre elles étaient presque consumées, mais les autres étaient intactes, sauf que les courroies légères qui les maintenaient avaient éclaté. Toutes étaient noires et fabriquées à la hâte.

Nous en avons examiné une. Il y avait des cartes au-dessus, et en dessous, une pile de plans. La première carte avait été faite pour l'Armée de l'Air par des ingénieurs de l'armée américaine. Elle était en anglais, mais comportait des marques en russe montrant toutes nos positions et défenses dans et autour de la base aérienne de Nome.

Pendant que nous regardions cette carte, des Russes sont venus en motoneige. Un officier était très troublé en voyant que nous avions ouvert la valise, et il a exigé que je la lui donne. Je l'ai remise. Il l'a emballée et l'a emportée. Plusieurs de nos officiers de l'Armée de l'Air qui étaient là à ce moment-là ont été témoins de cela. »[80]

Une confirmation de l'accusation selon laquelle des informations sur l'uranium auraient été transmises à l'Union soviétique vint de façon inattendue d'un étudiant de haut rang au Collège Clemson, en Caroline du Sud. Il s'agissait de Royall Edward Norton, âgé de 29 ans, marié, père d'un enfant.

Norton consulta le président du Collège Clemson, le Dr Robert F. Poole, qui lui suggéra de demander conseil à l'ancien juge James F. Byrnes, qui arrivait le lendemain pour prononcer un discours. Byrnes conseilla à Norton d'envoyer un rapport complet au Comité des Activités Anti-Américaines. Ainsi, M. Lewis fit un voyage spécial à Clemson, près de Greenville, en Caroline du Sud.

Norton s'engagea dans la Marine en octobre 1941 et y servit jusqu'à la fin de la guerre, dans l'Atlantique Nord et Sud, les Caraïbes, l'Afrique, la Sicile et l'Alaska. Il eut un naufrage à bord de l'USS Motole et fut blessé au pied et au dos dans un crash aérien. Il fut honorablement démobilisé avec le grade de maître de 1re classe, quatre lettres appuyant sa candidature à une commission, et une note de service très élevée.

Une lettre de félicitations pour son service auprès des Forces Aériennes de l'Armée Rouge couvrait une mission à la station aéronavale de la Coast Guard, à Elizabeth City, en Caroline du Nord, et à la base navale de l'île

80 Henry Cauthen, Fulton Lewis broadcast, Dec. 19, 1949.

Kodiak, en Alaska. À Elizabeth City, des avions étaient préparés pour leur livraison à la Russie, et des pilotes soviétiques étaient formés pour les piloter. À Kodiak, ils étaient reconditionnés, dépouillés de leur matériel excédentaire et de leur cargaison, inspectés et rechargés. Il raconta à Fulton Lewis l'une de ses expériences en Alaska :

> « Un PBM — un type de Catalina sans train d'atterrissage[81] — était en cours de chargement pour le départ vers la Russie. J'avais fini de vérifier la cargaison par rapport à mon inventaire lorsque j'ai remarqué trois sacs à parachutes supplémentaires qui, manifestement, n'étaient pas remplis de parachutes.
>
> J'ai commencé à les inspecter, et dans le premier, j'ai trouvé une boîte en bois d'environ 45 centimètres de long, moins d'un mètre de large et peut-être 20 à 25 centimètres de profondeur. Le couvercle de la boîte n'était pas fixé ni scellé d'aucune manière, et je l'ai soulevé pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur.
>
> Le pilote soviétique, qui faisait une vérification finale dans le cockpit, a vu ce que je faisais et a fait toute une scène. Il a essayé de me faire arrêter, en criant en anglais : « Équipement personnel — personnel ! » Je suis allé jusqu'au bout pour voir ce qu'il y avait dans la boîte. Elle contenait une grosse pile de plans, tous de taille et d'aspect général similaires, comme s'ils faisaient partie d'un ensemble.
>
> J'ai déplié celui du dessus et l'ai examiné assez attentivement. J'avais déjà une petite expérience dans la lecture de plans. C'était très inhabituel et différent de tout ce que j'avais vu auparavant. Mais j'avais étudié suffisamment de chimie à l'école pour reconnaître qu'il s'agissait d'un motif très complexe de la structure atomique. On y voyait des protons et des neutrons.
>
> Dans le coin inférieur droit, il y avait un groupe de mots, qui devaient probablement identifier le plan. Je ne me souviens pas des termes, mais je me rappelle du chiffre « 92 ». Cela ne signifiait rien pour moi à l'époque, car je n'avais jamais entendu parler d'énergie atomique ni de bombes atomiques. À la lumière de l'émission du major Jordan, il s'agissait sans doute d'un plan de la structure atomique de l'élément 92, l'uranium. »[82]

---

81 Cet hydravion était demandé par les Russes uniquement pour son moteur Wasp, qu'ils ne pouvaient pas obtenir autrement de notre part. Comme ils n'utilisaient jamais d'hydravions, ce PBM (et combien d'autres ?) a été probablement abandonné après avoir été cannibalisé.

82 Royall Edward Norton, Fulton Lewis broadcast, Dec. 14, 1949.

Norton révéla également qu'il avait protesté contre les demandes russes concernant un ensemble complet de cartes astronomiques de toute l'Alaska et de la chaîne d'îles Aléoutes.

> « Je ne comprenais pas pourquoi ils auraient besoin de cela », déclara-t-il. « Une simple carte de cours aurait suffi. Les cartes astronomiques leur donnaient une quantité énorme d'informations supplémentaires, bien au-delà de ce qui était nécessaire. Mais, malgré mon objection, les Russes ont pu exercer assez d'influence pour obtenir 15 ensembles complets. »[83]

Lors de l'émission de Fulton Lewis du 7 décembre, son chercheur Russell Turner cita Marcus McCann, un civil de l'équipe de chargement à Great Falls, comme déclarant qu'il était présent lorsque j'ai ouvert un gros paquet en papier brun dans un avion remis aux Russes. Dans ce paquet, McCann vit des cartes ferroviaires et des plans d'usines.

Un autre membre de l'équipe de manutention, Elmer Williams, aurait expliqué à Turner que deux types d'envois passaient par Great Falls. L'un était expédié ouvertement, et l'autre comprenait des centaines de sacs, boîtes, valises « diplomatiques » accompagnés de gardes armés qui ne les quittaient jamais, mais dormaient avec eux dans les entrepôts.

Les membres de l'équipage pesaient ces expéditions secrètes, expliqua Williams, pour que les avions restent équilibrés lors du chargement, mais n'avaient aucune idée du contenu. « Virtuellement, tout pouvait passer », affirma-t-il. Parmi les livraisons ouvertes, il se souvenait de milliers de livres de matériel imprimé — livres, publications techniques, journaux, plans et blueprints — ainsi que de chargements spéciaux de pièces de moteurs et d'outils, tels que des clés et des forets de précision.[84]

Le Colonel Frank C. Lynch de Pasadena raconta qu'il était expert en armement au Aberdeen Proving Ground. L'une de ses missions était d'accompagner un officier russe qui y était assigné pour s'assurer qu'il n'apprenne rien sur des armes ultra-secrètes. Parmi celles-ci se trouvait un canon antiaérien qui s'auto-alignait, de façon à ce que tous les artilleurs n'aient qu'à le nourrir en munitions. À l'été 1944, il fut ordonné de mettre cette arme miracle en caisse pour l'expédier en Russie. Il accompagna l'arme jusqu'à Philadelphie, raconte le Colonel Lynch, et la vit chargée sur un cargo.

Harvey Hart, gestionnaire portuaire de Longview, dans l'État de Washington, déclara qu'un des derniers envois vers la Russie comprenait des articles étiquetés « tubes Geiger 301A » et « registres 401A », achetés

---

83 Ibid.

84 Interview avec des membres d'équipage de Great Falls, émission de Fulton Lewis, 7 déc. 1949

auprès de la Cyclotron Specialties Company. Les compteurs Geiger sont utilisés pour détecter la radioactivité. Ces instruments partirent pour Vladivostok à bord du vapeur Surikov, précisa Hart.

Lloyd Chestley, de Presque-Isle, dans le Maine, déclara qu'en 1944, il avait fourni des renseignements sur le radar américain à un général soviétique. Chestley était officier de radar de l'Armée de l'Air, avec le grade de capitaine, dans une base aérienne américaine près de Gluntoe, en Irlande. Il expliqua qu'un officier américain accompagnait le général, qui était armé d'une « autorisation » pour inspecter des équipements secrets.

Robert K. Califf, de Lake Worth, en Floride, qui était officier en charge des pesées et de l'équilibrage à l'aéroport de Washington, avec le grade de premier lieutenant, révéla qu'il était souvent empêché d'inspecter les envois russes. Lors d'une interview, il déclara :

> « Je peux dire que j'ai été empêché plusieurs fois d'examiner les colis et sacs que j'aurais dû inspecter. Des autorités supérieures m'ont empêchés d'inspecter ces articles, sous prétexte qu'ils bénéficiaient d'une '*immunité diplomatique*'. »[85]

Le privé George F. Roberts, de Seattle, confia aux journalistes qu'il était stationné pendant la guerre dans une base de l'armée près d'Edmonton, et qu'il avait été repoussé des transports à destination de la Sibérie par des civils armés de fusils mitrailleurs et parlant une langue étrangère. Il vit de grands caisses dans les avions, mais n'eut pas le droit d'en examiner le contenu. Ses supérieurs lui ordonnèrent, selon lui, de « rester à l'écart des C-47 ».

Une offre de produire le manifeste d'un chargement, contenant deux hélicoptères et trente gros chars de l'armée américaine, qui quittèrent le quai d'Erie à Jersey City, à bord du cargo russe Chutohea en direction de la Sibérie, via le canal de Panama, en 1948, fut faite par Herbert Cooney, ancien enquêteur du Congrès, résidant au 1419 University Ave., Bronx. En apparence, expliqua-t-il, les chars étaient destinés à la Turquie — probablement comme ruse.

Deux officiers du renseignement, résidents à Los Angeles, déclarèrent aux journalistes avoir été interrogés par des agents du FBI. Le Colonel Lewis J. Clarke Jr. affirma qu'au cours des quatre années à Fairbanks et Great Falls, il fit des rapports quotidiens sur les activités russes à la G-2 de Washington.

> « Je ne pouvais que dire au FBI ce que tout autre officier pourrait leur dire », rapporta le major Perry W. Parker, « à savoir que les Russes dans le Montana et en Alaska passaient la plupart de leur

85 Interview avec Robert Califf, Associated Press, 5 déc. 1949.

temps à essayer d'obtenir des informations secrètes auprès des Américains. »

L'un des spécialistes en armes légères et armes spéciales de la Marine, dont le nom n'a pas été divulgué car il était encore en service actif, raconta qu'il fut chargé d'un programme de formation à Governors Island, dans l'État de New York. Il fut harcelé par des officiers russes qui exigeaient des informations sur des armes si nouvelles qu'elles n'avaient pas encore été testées ni même construites. Lorsqu'il refusa, les Russes menacèrent de faire appel à Washington pour le faire renvoyer. Il fut convoqué devant ses supérieurs de la Marine au 90 Church Street et réprimandé. Sa demande de transfert fut acceptée.

Le Département de la Guerre annonça lui-même qu'en 1944, une douzaine d'officiers russes furent formés au radar au Fort Monmouth, dans le centre du Signal Corps. Ils furent initiés à trois types de radars — pour viser l'artillerie, identifier les avions, et traquer les bombes et avions à basse altitude.

Mon ancien supérieur, le Colonel Gardner, fut interviewé par Fulton Lewis. Lors de sa diffusion du 5 décembre, M. Lewis me dit :

> « J'ai parlé avec le Colonel Gardner cet après-midi, et il m'a dit qu'il avait eu la même expérience à Newark que vous. Chaque fois que les Russes étaient mécontents de la tournure des événements — ce qui était fréquent — ils appelaient leur ambassade à Washington et avaient leur contact, M. Hopkins. Tous les problèmes étaient réglés immédiatement. Je demandai au Colonel Gardner comment il savait que c'était M. Hopkins qui réglait cela. Il dit que c'était une information de notoriété publique. Les Russes en parlaient, et tout le monde le savait. C'était une routine habituelle, déclara_t_il. »[86]

Dans une autre émission, le Colonel Gardner eut la gentillesse de préciser que « le major Jordan était l'un de mes meilleurs et plus fidèles officiers ». Il poursuivit :

> « Je ne sais rien de première main concernant l'expédition de matériaux atomiques. Je sais seulement qu'à l'époque où je commandais à Great Falls et que je supervisais cette opération, les Russes pouvaient et faisaient passer tout ce qu'ils voulaient sans divulguer de quoi était composé la cargaison. »[87]

Une semaine plus tard, devant un microphone à Mansfield, dans l'Ohio, le Colonel Gardner déclara :

---

86 Émission de Fulton Lewis, 5 déc. 1949. Interview du Colonel Gardner.

87 Ibid.

« Il y a plus sous la surface que ce qui a déjà été dévoilé, et il est à espérer que le comité d'enquête oubliera la politique partisane et ira jusqu'au fond. Nous, en Amérique, devons savoir si les fonctionnaires publics à Washington continuent à divulguer nos secrets. Si c'est le cas, ils devraient être éliminés. Nous en avons assez des compagnons de route et des Américains qui croient aux idéologies étrangères. »[88]

Il cita ensuite une lettre de « l'un des plus grands aviateurs de tous les temps », Roscoe Turner, d'Indianapolis :

« Merci beaucoup pour votre bonne lettre du 6 décembre et la déclaration jointe en soutien à notre ami commun, Racey Jordan.

Je pousse la Légion à soutenir aussi cela, parce que, après tout, il pourrait y avoir une tentative de faire taire cette affaire, car elle touche trop de personnes dans les hautes sphères.

J'ai aussi écrit à Jordan pour lui dire de ne pas perdre courage, puisqu'il a fait un travail magnifique pour le découvrir. »[89]

Le major John C. Starkie se porta volontaire à San Francisco pour l'émission de Fulton Lewis du 9 décembre :

« Je me souviens d'une occasion, vers la fin 1943, où le major Jordan est venu dans mon bureau et a fait tout un scandale parce que des avions russes étaient arrivés avec du matériel qu'il estimait que les Russes ne devraient pas avoir. Il était en communication avec ses supérieurs. Nous avons découvert que personne parmi nous ne connaissait cet appareil. C'était un type d'équipement électronique secret, non autorisé pour les Russes, que nous avons retiré. Il ne partit pas en Russie.

Je suis resté à Great Falls un an et demi. En 1943, le major Jordan et moi étions très liés. Son bureau était en face du mien dans le hangar, et nous déjeunions presque tous les jours au Club des Officiers. Il était représentant des Nations Unies pour le 34e sous-dépôt, où j'étais officier adjoint à la maintenance pour la section de transit, avec compétence pour la réparation, l'entretien et l'utilisation des avions des Nations Unies.

Le major Jordan mentionnait souvent le nom de Harry Hopkins… Concernant des matériaux dont j'avais une connaissance personnelle, et selon mes observations, tout ce que le major Jordan a dit est vérifié. »[90]

---

88 Ibid.

89 Lettre de Roscoe Turner au Colonel Gardner, 8 déc. 1949.

90 Major Starkle, émission de Fulton Lewis, 9 déc. 1949.

Le Colonel Bernard C. Hahn de Washington, Pennsylvanie, fut en service plusieurs mois à Great Falls en tant que représentant personnel de l'inspecteur de l'Armée de l'Air, le brigadier général Jones. Lors d'un entretien avec un journal, il déclara :

> « J'ai aidé le major Jordan à ouvrir certains de ces mystérieux sacs noirs que les Russes envoyaient chez eux. »

Il poursuivit :

> « De 1943 à 1944, Great Falls fut le point de départ de milliers d'avions fournis à la Russie par le Prêt-Bail. J'ai remarqué des valises bon marché, noires, que les Russes plaçaient à bord des avions en partance pour la Sibérie. Ce n'était pas mon rôle de les inspecter. Ma tâche principale était de surveiller tout sabotage ou défaut dans ces avions.
>
> Peu après mon arrivée à Great Falls, le major Jordan s'est beaucoup préoccupé des valises noires. Je lui ai dit qu'il valait mieux qu'il en parle avec l'officier de sécurité de la base.
>
> Il l'a fait, et un matin, l'agent de sécurité, dont j'ai oublié le nom [Col. O'Neill], le Colonel William Boaz, l'officier technique sur le terrain, le major Jordan, et moi-même sommes entrés et avons commencé à examiner des valises. Nous n'avons trouvé aucun plan, document ou eau lourde d'Oak Ridge. Mais je sais qu'ils envoyaient à Moscou suffisamment de cartes routières américaines et de magazines techniques pour couvrir toutes les étagères des cuisines en Russie. »[91]

Le Colonel Kotikov, ajouta Hahn, demanda qu'un sergent WAC soit affecté pour surveiller sa femme. Mme Kotikov se plaignit au Colonel Hahn, qui déclara que son mari ne lui faisait pas confiance « et que cette femme le suivait partout ». Il réfléchit en se disant que le Colonel Kotikov avait probablement aussi peu de vie privée que sa femme, et expliqua que « un soldat enrôlé dans l'équipe de Kotikov était à ses côtés jour et nuit ». La référence concernait, bien sûr, le sergent Vinogradsky.

La première personne à qui j'ai confié l'histoire de ma recherche des « valises diplomatiques » fut l'agent de sécurité du 34ème sous-dépôt, à Gore Field, le Lieutenant-Colonel George F. O'Neill. Sans perdre une seconde, le Colonel O'Neill publia un engagement à « soutenir le major Jordan dans la limite du possible ». Son interview fut envoyée depuis Los Angeles, où il avait pris un poste, après sa retraite, à l'Administration des Vétérans. Il fut cité comme suit :

> Il y a un cas qui offre une preuve concluante de l'histoire du major Jordan. J'ai fourni cette preuve au FBI. C'est pourquoi je ne

91 Interview avec le Lieutenant-Colonel Hahn, Pittsburgh Post-Gazette, 14 déc. 1949.

peux pas en parler pour le moment. Je suis prêt à raconter toute l'affaire sous serment.

Nous savions tous, à la base aérienne de Great Falls, que la Russie avait l'oreille de la Maison Blanche. C'était de notoriété publique parmi les officiers.

Si la mission russe n'avait pas aimé la tournure des évènements, en un rien de temps, ils auraient eu la Maison Blanche au téléphone, et alors, nous aurions sauté.

Concernant tout ce que disait le major Jordan, je le connaissais comme un homme droit. J'ai une foi absolue en son intégrité.

Seules les personnes présentes à la base pouvaient comprendre les moments difficiles que nous avons connus là-bas. C'est grâce à des hommes comme Jordan, qui ne dormaient jamais, qu'un travail impossible a été rendu possible.[92]

L'ancien commandant de Gore Field, le Colonel d'Arce, déclara lors d'une interview que les Russes « auraient pu envoyer le dôme du Capitole à Moscou sans que nous sachions ce qu'il y avait dans les boîtes ». Selon les instructions en vigueur, expliqua-t-il, il n'était pas du devoir des officiers américains de s'interroger sur la nature des envois à destination de la Russie, mais de faire passer la cargaison aussi vite que possible. « Je me souviens très bien du major Jordan », dit le Colonel d'Arce. « Ce n'est pas le genre d'homme à inventer une histoire de toutes pièces. »

La diffusion de Lewis du 6 décembre présenta des citations d'une interview avec le Lieutenant-Colonel J. D. McFarland, de Hamilton, Ohio, ancien inspecteur pour la Wing d'Alaska du Commandement de Transport Aérien. « Je crois », annonça-t-il, « que je peux étayer tout ce que dit le major Jordan ». Sa déclaration fut partiellement citée comme suit :

J'étais à Great Falls toutes les deux semaines. Le major Jordan mettait souvent le feu aux poudres à propos des livraisons non contrôlées destinées à Moscou.

Les Russes ne voulaient aucune restriction de la part de l'armée américaine. Chaque fois que la question devenait sensible, ils téléphonaient à Washington, et ils obtenaient toujours gain de cause.[93]

Selon le Cincinnati Inquirer, le Colonel McFarland, qui était en contact étroit avec le général Gaffney à Fairbanks, déclara que j'avais été transféré de Great Falls en 1944 à cause de mes activités contre les envois non

92 Interview avec le Lieutenant-Colonel O'Neill, Los Angeles Examiner, 5 déc. 1949.

93 Interview avec le Lieutenant-Colonel McFarland, Cincinnati Inquirer, 7 déc. 1949.

inspectés vers l'Union Soviétique. Il avait, dit-il, examiné personnellement le journal de bord dans lequel je consignais ces expéditions.

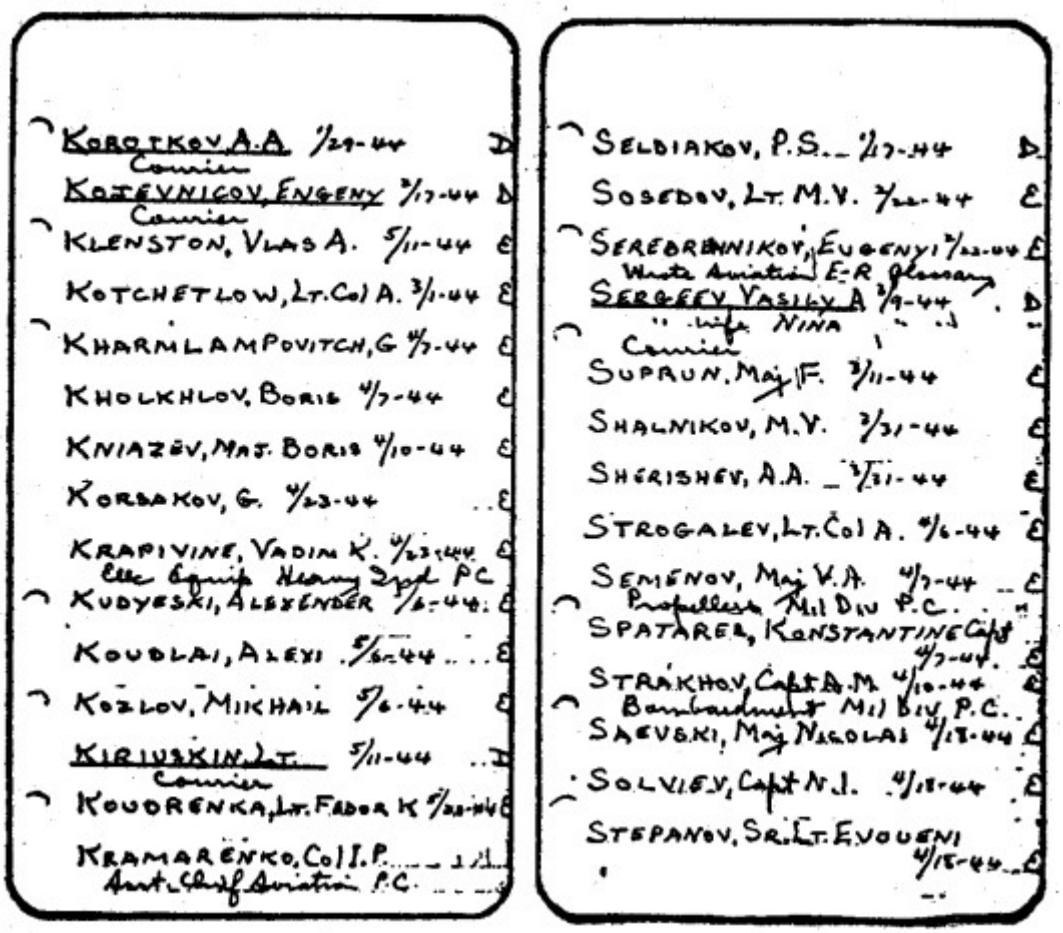
En tant que commandant de la base aérienne de Great Falls, le Colonel Russell L. Meredith était en commandement nominal des mouvements soviétiques. Sur sa propre demande, je le dérangeais rarement avec des problèmes dans ce domaine. Plus d'une fois, il protesta en disant que c'était mon rôle de tenir les Russes à distance.

Avec raison, j'ai du respect et de la gratitude envers le Colonel Meredith. Bien entendu, il était indigné par un scandale supposé avoir eu lieu dans une installation sous son autorité. Il était humain que son instinct ait été de dénigrer certains éléments comme « absurde ».

Peut-être a-t-il révisé son opinion maintenant que des informations plus complètes sont à portée de sa main. En novembre 1949, il n'y avait pas eu une seule diffusion de Lewis-Jordan et le Comité des Activités Anti-Américaines n'avait entendu aucun témoin dans cette affaire. Je cite le dialogue suivant entre Fulton Lewis et Russell Turner lors de la diffusion du 6 décembre :

> *Turner* : J'ai interviewé l'ancien commandant de la base, le Colonel Russell Meredith, aujourd'hui retraité, et sept civils qui avaient été membres de l'équipe au sol au dépôt de Prêt-Bail — les personnes qui manipulaient réellement le fret.
>
> *Lewis* : Commençons par le Colonel. Il est l'une des personnes citées comme affirmant que l'histoire du major Jordan est « invraisemblable ».
>
> *Turner* : Il m'a dit la même chose. Mais il a aussi dit qu'il avait trouvé une notation dans son propre journal — qu'il ne comprenait pas comment 10 tonnes par mois de matériel imprimé, passant par la base de Great Falls, pouvaient aider les Russes à gagner cette guerre en particulier.
>
> *Lewis* : Donc, cette déclaration elle-même confirme que des quantités énormes de documents imprimés passaient par la base de Great Falls ?
>
> *Turner* : Plus que ça. Il a déclaré qu'il avait personnellement protesté contre la quantité de matériel transitant, mais qu'on lui avait dit de se calmer — que la politique de telles décisions était prises par « les gros bonnets ». Il a dit qu'il ne se rappelait pas d'une occasion précise où des noms avaient été mentionnés, mais qu'à l'époque, dans son esprit, il supposait que Hopkins et Wallace étaient les personnes en question.
>
> *Lewis* : Le Colonel avait-il d'autres informations à fournir ?

Turner : Il a encore dit qu'il était difficile de se souvenir de quelque chose de précis, mais que, en général, le matériel transitant semblait contenir tout ce sur quoi les Russes pouvaient mettre la main, concernant les industries américaines, leurs localisations, leurs plans, leurs dessins mécaniques et leurs données scientifiques de toutes sortes — et qu'il y en avait une montagne.[94]



Noms du personnel soviétique expédié via Great Falls, notes du Major Jordan. « D » pour « départ » et « E » pour « entrée ». Les messagers sont soulignés.

94 Émission de Fulton Lewis, 6 déc. 1949.

CHAPITRE QUINZE

Conclusion

Comme ultime corroboration de l'histoire que j'ai exposée dans ce livre, je vais faire appel à un témoignage venant de l'autre côté du Rideau de Fer. C'est le témoignage de quatre personnes, deux russes et deux américains.

Le premier témoin est un ancien membre de la Commission d'Achat Soviétique, Victor A. Kravchenko, auteur de *J'ai choisi la liberté*, qui fut interrogé par le conseiller du Comité de la Chambre des Représentants sur les Activités Anti-Américaines, Frank S. Tavenner, Jr., comme suit :

> *M. Tavenner* : Quelle fonction occupiez-vous auprès du gouvernement soviétique lorsque vous étiez aux États-Unis ?
>
> *M. Kravchenko* : J'étais attaché économique de la Commission d'Achat Soviétique d'août 1943 à avril 1944.
>
> *M. Tavenner* : Pouvez-vous expliquer au comité l'organisation de la Commission d'Achat Soviétique, c'est-à-dire qui contrôlait ses activités, et toute autre information pertinente concernant ses fonctions qui pourrait intéresser ce comité ?
>
> *M. Kravchenko* : Oui. D'abord, je vous demande la permission d'expliquer les caractéristiques générales de la situation pendant la guerre. Avant notre arrivée aux États-Unis — et quand je dis « nous », je veux dire tous les membres du Parti communiste ayant des fonctions plus ou moins responsables ou des emplois plus ou moins importants — avant notre arrivée, nous avions reçu des instructions du parti.
>
> *M. Tavenner* : Par « parti », faites-vous référence au Parti Communiste ?
>
> *M. Kravchenko* : Bien sûr, parce qu'en Union soviétique il n'y a qu'un seul parti. Lors de conversations que j'ai eues avec des responsables du Comité Central du Parti, on m'a dit à plusieurs reprises :
>
> > « Vous allez aux États-Unis capitalistes. Nous sommes alliés aujourd'hui parce que nous avons besoin l'un de l'autre, mais une fois la guerre terminée et la victoire acquise — et nous sommes sûrs de la gagner — nous redeviendrons des ennemis ouverts. Nous ne modifierons jamais notre philosophie ni notre doctrine. Nous sommes alliés en temps de trouble, mais les deux partenaires savent qu'ils se détestent. Tôt ou tard, un affrontement entre eux est

> inévitable. D'ici là, les Alliés resteront nos amis et nous coopérerons dans nos intérêts mutuels. Pour cette raison, et en regardant vers l'avenir, nous devons étudier attentivement l'industrie aux États-Unis, l'industrie militaire, l'industrie civile, tous les procédés technologiques et industriels, et nous devons obtenir leurs secrets afin d'atteindre des résultats similaires dans notre pays, et lorsque le moment sera venu, nous serons prêts pour le combat. »

M. Francis E. Walter : Les Russes considéraient-ils les États-Unis comme leur ennemi durant la période où nous luttions pour la cause commune ?

M. Kravchenko : Idéologiquement et secrètement, oui. Par exemple, chaque semaine, nous avions des sessions fermées du Parti dans notre bureau à Moscou. Quelqu'un venait du Comité Central ou du Politburo. Il nous faisait un discours sur la situation internationale, la situation de la guerre, etc., et il était absolument clair — je l'ai mentionné dans mon livre et il n'est pas nécessaire de le répéter, mais je tiens à préciser qu'ils disaient toujours et répétaient :

> « Nous sommes alliés parce qu'il y a une guerre. Mais il faut réaliser que les Américains ne nous aimeront jamais, et nous ne les aimerons jamais. »

De plus,

> « nous n'aimerons jamais les Anglais et les Français ; je veux dire leur attitude politique. »

Et pratiquement — comme résultat pratique de tout cela — chaque officier soviétique, lorsqu'il se rendait aux États-Unis ou dans un autre pays, avait deux devoirs à remplir. Ces devoirs étaient parallèles : l'un était un devoir officiel. Par exemple, un homme venait comme simple ingénieur à la Commission d'Achat Soviétique, mais avant de venir aux États-Unis, le Comité Central du Parti ou une agence ou département gouvernemental spécial lui donnait des ordres précisant où il devait travailler, dans quelle usine ou quelle usine chimique, ou quelle industrie il devait surveiller. Je parle maintenant des ingénieurs, car j'en étais un et je connais le mieux leur travail. Je ne sais pas quels ordres étaient donnés par l'état-major général.

Maintenant, quand cet homme arrivait aux États-Unis, il devait faire deux jobs en même temps. L'un était ouvert et légal, et l'autre était une activité clandestine. Et quand il retournait en

Union soviétique, le gouvernement soviétique apprécierait son travail aux États-Unis en fonction des informations secrètes qu'il aurait recueillies pour l'industrie soviétique ou pour le personnel militaire. Nous avions tous de tels devoirs.

M. Walter : Cela est-il vrai aussi pour les diplomates ?

M. Kravchenko : Absolument. Ils ne différaient en rien. En 1943 ou 1944, M. Rudenko, qui était président de la Commission d'Achat Soviétique, avait un bureau au 3355 Sixteenth Street à Washington. Le général Serov était alors attaché militaire. Gromyko était ambassadeur soviétique à Washington. Gusev, à New York, était à la tête de l'organisation Amtorg. Tous ces responsables travaillaient ensemble. Bien sûr, il y avait de la compétition entre eux, car chacun voulait recevoir la « reconnaissance » de l'Union soviétique pour obtenir, à son retour, une position plus élevée.

M. Walter : Dois-je comprendre que les représentants diplomatiques soviétiques aux États-Unis étaient engagés dans l'espionnage ?

M. Kravchenko : Absolument. M. le Président, c'est leur système. Nous devons comprendre qu'ils ont tous reçu une formation spéciale, par exemple, M. Malik, aujourd'hui représentant à l'ONU ; M. Zarubin[95], ambassadeur soviétique à Londres ; M. Panyushkin, qui a une bonne expérience en renseignement militaire, à Washington. Tous — il n'y a pas de doute — sont membres du Parti. Cela passe en premier. Leur première mission n'est pas diplomatique ; leur première mission est d'être des membres dévoués du Parti. Ils doivent faire tout ce que le Politburo de l'Union soviétique leur demande, quel qu'en soit le prix.

Je reviens à votre question. Par exemple, la Commission d'Achat soviétique, durant la guerre, comptait plus de mille employés. Certains venaient aux États-Unis en tant que simples ingénieurs, mais en réalité, ils occupaient des postes de haut niveau dans l'industrie ou la recherche scientifique. Certains venaient comme civils, mais étaient en fait membres de la Marine, de l'artillerie, des chars ou de l'Armée de l'Air.

Aucun officiel de la Commission d'Achat soviétique n'est venu aux États-Unis en tant que membre du Parti communiste. Si vous regardez dans les dossiers du Département d'État, vous constaterez qu'aucun membre du Parti n'est venu d'Union soviétique.

95 Georgy Zarubin est aujourd'hui ambassadeur des États-Unis (1952).

Ce fut le moment psychologiquement favorable pour le gouvernement soviétique. Nous étions en pleine guerre. Beaucoup d'Américains respectaient profondément l'Armée soviétique. Tout le monde sympathisait et aimait parler avec des hommes en uniforme soviétique.

Dans la Commission d'Achat soviétique, M. Rudenko, M. Serov, et quelques présidents de départements étaient appelés « le Politburo de la Commission d'Achat ». Au septième étage de la Commission, derrière une porte en fer au 3355 Sixteenth Street, Washington D.C. — et non à Moscou — se trouvait un département spécial du NKVD.

Tout ce qui venait de l'Union soviétique, par exemple une communication secrète, arrivait dans ce département du septième étage. De plus, ce département maintenait des agents dans chaque département, que ce soit celui du métal, du chimique ou de l'aéronautique. Le matériel secret était dirigé vers ce département spécial, dont une responsable était Mme Arutunian. Son mari était fils du Commissariat adjoint aux chemins de fer de l'Union soviétique. Elle travaillait également pour ce département spécial, et tous les papiers secrets passaient par ses mains. J'ai eu des ennuis avec ce département, et je sais donc de quoi je parle. Nous connaissions tous les fonctions de ce département spécial, mais nous ne savions jamais qui était le représentant de la police secrète soviétique au sein de la Commission d'Achat.

M. Tavenner : Dois-je comprendre que Rudenko était responsable devant le NKVD, qui avait son siège au septième étage ? Est-ce une affirmation correcte ?

M. Kravchenko : Le département spécial était formellement sous l'autorité de M. Rudenko, parce qu'il était le chef de la Commission d'Achat. C'est naturel. Mais en réalité, ils étaient indépendants, la section du NKVD était indépendante du chef de la Commission d'Achat.

M. Tavenner : Et le chef de la Commission d'Achat, M. Rudenko, était contraint d'exécuter certaines activités définies par le NKVD ? Est-ce une affirmation correcte ?

M. Kravchenko : C'est tout à fait naturel. Voyez-vous, il avait deux patrons. Le premier — puis-je préciser cela ? — c'était M. Mikoyan, membre du Politburo, et second adjoint de M. Staline pendant la guerre. M. Mikoyan était Commissaire au Commerce Extérieur. Pendant la guerre, M. Mikoyan était chargé du Prêt-Bail. C'étaient ses devoirs en tant que membre du Politburo.

Toutes les fournitures pour le gouvernement soviétique passaient par lui.

Quant à Leonid Rudenko, je le connaissais depuis de nombreuses années. Nous avions travaillé dans la même usine en Ukraine vers 1924 ou 1925. M. Rudenko recevait ses ordres de Moscou, de Mikoyan, du ministère des Affaires étrangères, de l'état-major général, et du Parti. Ce qu'il faisait pour un bureau ou un autre, je ne le sais pas, mais le fait est que toutes ces institutions étaient représentées aux États-Unis.

Un jour de fin 1943 ou début 1944, nous reçûmes des ordres donnés à tous les membres responsables du Parti. C'était après le travail, après 17 heures. La porte du bureau était fermée, et M. Serov entra avec plusieurs feuilles de papier contenant des ordres de Mikoyan à l'intention de M. Rudenko et de tous les membres du Parti de la Commission d'Achat. Ces ordres précisaient clairement que nous devions découvrir toutes les informations secrètes concernant le développement industriel aux États-Unis, en particulier dans l'industrie militaire, et M. Mikoyan dit : « Nous vous apprécierons selon votre capacité à exécuter cet ordre. » Ce document nous fut lu, et on nous demanda de signer une déclaration attestant que nous étions au courant de cet ordre et que nous ferions tout notre possible pour le réaliser. Voilà ce que j'ai vu, ce que je sais. C'était absolument clair ; il n'y avait pas d'erreur.

M. Tavenner : Quel impact cet ordre a-t-il eu sur les activités des Russes membres de la Commission d'Achat ?

M. Kravchenko : D'abord je vais citer quelques noms et vous donner un exemple pratique de leurs actions.

Un jour, j'ai vu de grands livres comme celui-ci, contenant (il montre) de nombreuses images de l'industrie aéronautique, des machines spéciales, des détails précis, etc. Il y avait des photos et des plans. Trois gros volumes. Ce matériel était signé par le général Belayev, Alexandre Rostarchouk[96] et l'ingénieur Khimouchine. Le général Belayev était président de la Commission d'Achat Soviétique ; Alexandre Rostarchouk était responsable de la section métallurgie ; et l'ingénieur Khimouchine, qui était venu aux États-Unis en tant qu'ingénieur simple, était en réalité

96 Edward R. Stettinius, Jr., a écrit dans *Lend-Lease : Weapon for Victory*, p. 211 : « Mes propres relations avec l'Union soviétique ont été principalement avec le général Belayev, ... et Alexandre Rostochalk ... Rostochalk avait étudié la métallurgie au Massachusetts Institute of Technology sous la direction du Dr G. B. Waterhouse, qui est aujourd'hui conseiller en métaux pour le Prêt-Bail. »

docteur en sciences techniques et travaillait sur la recherche, dans un institut à Moscou, dans cette spécialité. Il était venu comme ingénieur simple. Comment avaient-ils obtenu ces images et ces plans, comment avaient-ils trouvé toute cette information sur le développement de l'aviation aux États-Unis, je ne sais pas. Je n'ai vu que ces documents ; j'ai vu les signatures ; et je sais que le général Belayev les a emportés lorsqu'il s'est envolé pour Moscou. C'est le premier exemple.

Deuxième exemple : je ne peux pas mentionner un certain nom lors de la séance publique du comité. J'ai une bonne raison pour cela. Mais je sais ceci : deux capitaines de la Marine soviétique ont obtenu des informations sur la production de sous-marins américains, sur les procédés technologiques et les détails, ainsi que sur le développement prévu de l'industrie sous-marine. C'est le deuxième exemple.

Troisième exemple : depuis 1925 ou 1926, je connais Semen Vasilenko. Semen Vasilenko, aujourd'hui en Union soviétique, est responsable de toute la production de tubes et de tuyaux dans l'Union soviétique, dans le cadre de l'industrie métallurgique.

M. Tavenner : Pouvez-vous répéter cela ?

M. Kravchenko : Il est responsable de la production de tubes et de tuyaux dans l'Union soviétique.

M. Tavenner : Pouvez-vous épeler ce nom ?

M. Kravchenko : S-e-m-e-n V-a-s-i-l-e-n-k-o. Semen Vasilenko. Je le connaissais depuis de nombreuses années. Vasilenko était membre du Parti ; il avait été membre du gouvernement ukrainien, il avait reçu une prime Staline, et il avait aussi quelques décorations. Il est venu aux États-Unis dans le seul but de recueillir des informations spéciales sur l'industrie métallurgique, la production de tubes et l'industrie militaire.

Un jour, en février 1944, je ne me rappelle pas la date exacte, Vasilenko, moi-même, et Vdovin avons préparé six grands sacs, et Vasilenko a emporté ces six sacs en Union soviétique. J'ai vu ce matériel. Une partie concernait la production d'avions et les nouveaux procédés technologiques ; une autre était liée à l'artillerie ; une autre concernait de nouveaux procédés dans la métallurgie ; et une autre encore portait sur le développement industriel potentiel.

M. Kearney : Le témoin pourrait-il répéter cela ?

M. Kravchenko : Parmi ce matériel, il y avait aussi un aperçu des perspectives de développement industriel. Je veux dire, les plans à 5 ou 10 ans ; quels sont les plans pour le présent, et ainsi de suite ; ainsi que le plan prospectif pour le développement général de l'industrie. Comprenez-vous ?

Je sais que tout ce matériel a été trouvé de façon non officielle. Quelle pourrait être la raison pour laquelle M. Vasilenko, ancien membre du gouvernement, ou quelqu'un d'autre, aurait fait ce travail en tant qu'ouvrier ordinaire ? Ils travaillaient comme de simples ouvriers.

Nous avons fermé la porte. Personne ne pouvait voir ce matériel. Et Vasilenko a pris ce matériel et s'est envolé pour l'Union soviétique.

Voici encore un exemple : à la fin 1943 ou début 1944, Vassili Sergeiev était le adjoint de M. Mikoyan. M. Sergeiev[97] est venu aux États-Unis. Il a eu des rencontres ici, a vu de nombreux responsables industriels, etc. Il a rapporté de Moscou un autre ordre concernant divers types d'informations à obtenir. Sergeiev a rassemblé les chefs de départements et leur a expliqué quel genre de matériel ils devaient obtenir, à tout prix.

Je dois préciser, M. le Président, que tous les départements de la Commission d'Achat Soviétique — aviation, transport, tous — travaillaient dans ce but. Nous n'avons pas transféré vers l'Union soviétique ce seul colis ; nous avons transféré des dizaines de tonnes de matériel, et pas uniquement par avion. Nous utilisions aussi des navires soviétiques venus du Prêt-Bail pour l'Union Soviétique, et ils appelaient cela du Super Prêt-Bail. (Rire)

Eh bien, c'est vrai. Et ils envoyaient du matériel par ces navires pour la seule raison que le gouvernement soviétique ne croyait jamais en la paix entre ces deux pays. Ils travaillaient très dur pour se préparer. Ils comprennent très bien qu'une nouvelle guerre, si elle survient, sera une guerre très technologique, bien plus que la dernière, et ils savent très bien que les États-Unis sont un pays industriel majeur. Ils doivent trouver tout le matériel possible, toutes sortes d'informations, pour être au même niveau que ce pays dans ses développements militaires et industriels ; aussi, pour être à la page.

97 Mon journal de bord indique que Vassili Sergeiev, son épouse Nina, Petre Makeev, Valentina Batanova et Anatoli Baranovsky ont été expédiés par Great Falls vers Moscou le 9 mars 1944. Ils ont été autorisés à partir avec près de deux tonnes de bagages personnels et « diplomatiques ».

M. Walter : Savez-vous comment ce matériel du Super Prêt-Bail était dissimulé avant d'être embarqué sur les navires ?

M. Kravchenko : Lomakin pouvait simplement venir à bord d'un bateau, ou quelqu'un d'autre pouvait venir, et ramener ce qu'il voulait. Et tout capitaine ou marin pouvait débarquer à New York, Philadelphie ou Baltimore. Ils faisaient comme ils voulaient. Comment vérifier ça? J'ai vu des navires soviétiques à New York. Nous avons apporté ce matériel sur le bateau. Qui se souciait de ce que nous prenions ? Si nous avions pris l'Empire State Building et l'avions mis sur un navire, personne ne s'en serait soucié ! C'est la vérité. Je le sais ; je l'ai vu. Personne n'a ouvert les caisses et vérifié. J'en ai été témoin, et j'ai vu des dizaines de fois comment les bateaux soviétiques étaient chargés, et je sais de quoi je parle.

M. Walter : Donc, aucun contrôle n'a été effectué, et ces caisses contenant des plans et des dessins techniques ont été passées librement sur les navires avec d'autres matériels du Prêt-Bail ?

M. Kravchenko : Vous voyez, M. le Président, c'était tout à fait naturel pendant la guerre. Aux États-Unis, comme dans beaucoup d'autres pays, il y avait beaucoup de respect pour l'Armée rouge. C'était un sentiment naturel. Je parle maintenant de la politique et de la psychologie du gouvernement soviétique. Ils ont tout fait contre les États-Unis pendant la guerre, et pourquoi changeraient-ils maintenant ?

M. Kearney : Certains de ces colis étaient-ils scellés diplomatiquement ?

M. Kravchenko : Oui. Vasilenko est parti en Union soviétique avec tout ce bagage ; il bénéficiait de l'immunité diplomatique. Et Vasilenko n'était pas une exception. Tous ceux qui revenaient ramenaient toujours quelque chose sous protection diplomatique. Et pendant la guerre, le gouvernement soviétique a reçu beaucoup d'avions des États-Unis. Ces avions étaient pilotés par des pilotes soviétiques jusqu'en Union soviétique. Cela faisait partie de notre activité durant la guerre.

M. Tavenner : Si j'ai bien compris, Vasilenko a emballé ces six sacs derrière des portes closes ?

M. Kravchenko : Exact.

M. Tavenner : Étiez-vous là quand ils ont été emballés ?

M. Kravchenko : Oui. Je l'ai aidé.

M. Tavenner : Vous l'avez aidé à les emballer ?

M. Kravchenko : Oui. Nous travaillions comme de simples ouvriers, car ils ne faisaient confiance à personne.

M. Tavenner : Donc, vous avez effectivement aidé à emballer ce genre de matériel ?

M. Kravchenko : Oui, je l'ai fait.

M. Tavenner : Vous vous souvenez du mois et de l'année où Vasilenko a embarqué ces paquets pour Moscou ?

M. Kravchenko : Je ne me rappelle pas exactement la date, mais je me souviens très bien que c'était en février 1944.

M. Tavenner : Février 1944 ?

M. Kravchenko : C'est ça.

M. Tavenner : M. le Président, le témoignage du major George Racey Jordan, tiré de son journal intime, indique que Vasilenko est passé par Great Falls le 17 février 1944, en route pour Moscou avec du courrier diplomatique.[98]

Outre la confirmation aussi dramatique du voyage d'espionnage de Semen Vasilenko par Great Falls, que j'avais enregistrée dans mon journal, M. Kravchenko a également confirmé de nombreux autres noms et fonctions d'agents russes figurant sur la liste que j'avais remise au FBI.

Mon deuxième témoin, un Américain, est le Père Leopold Braun. Pendant onze ans, il a été le seul prêtre américain en Russie. Il a exercé de 1934 à 1945 en tant que curé de l'église Saint Louis des Français, à Moscou. Depuis son retour aux États-Unis, le Père Braun a rarement fait des apparitions publiques, l'une des rares étant lors d'un petit déjeuner de communion organisé à l'Hôtel Brevoort à New York.

À cette occasion, le Père Braun a exprimé ces observations, basées sur ce qu'il avait vu de ses propres yeux durant ces années cruciales de la guerre dans la capitale russe :

> Le peuple américain a été dupé en croyant que notre aide pendant la guerre à la Russie aidait le peuple russe, alors qu'en réalité elle servait à mettre en place le régime dur et brutal de Staline et du Politburo. Une politique d'apaisement organisée dissimulait au peuple américain la vérité sur ce qui arrivait aux millions de dollars d'aide que nous avions fournis à la Russie.
>
> L'aide par le Prêt-Bail à la Russie pendant la guerre a été détournée vers une seconde armée rouge secrète, utilisée

98 Audiences concernant les expéditions de matériaux atomiques, témoignage de Victor A. Kravchenko, 7 mars 1950, pp. 1179-86.

exclusivement pour réprimer les révoltes contre le régime du Kremlin.

La naïveté de certaines personnes responsables au Département d'État a renforcé la mainmise du Politburo et du Parti Communiste. Notre Département d'État a absorbé, maintes fois, la propagande soviétique, et si par hasard il ne l'a pas absorbée, il a laissé entendre qu'il ne la comprenait pas.[99]

Le Père Braun a vu des fournitures de Prêt-Bail, destinées uniquement à combattre un tyran nommé Adolf Hitler, utilisées par les Soviétiques à des fins purement domestiques — tout en étant, bien sûr, aussi tyranniques.

Deux autres témoins, américains et russes, confirment également l'argument principal de ce livre — selon eux, qu'il y eut des expéditions de Prêt-Bail de nature non militaire. Ils le confirment de manière explicite et concrète, et ce sont les deux personnes qui devraient vraiment être au courant : Harry Hopkins et Joseph Staline.

J'avais dit que je ne citerais des témoignages qu'en provenance de derrière le Rideau de Fer. Eh bien, c'est là où les paroles de M. Hopkins ont été prononcées, dans le Kremlin, en face de Staline. C'était en mai 1945, lors du dernier voyage de Hopkins à Moscou, après la mort du président Roosevelt.

L'ancien secrétaire d'État James F. Byrnes cite ces mots, mot pour mot, et il nous indique que leur source est le « rapport de Hopkins et d'Averell Harriman sur leurs conversations avec le maréchal Staline, qu'ils ont envoyé au Président »[100], ce qui, bien sûr, désigne le président Truman, qui avait demandé à Byrnes de lire ce compte rendu avant de partir pour la Conférence de Potsdam.

Le rapport révèle que Staline, lors de cette ultime rencontre avec Hopkins dans le Kremlin, « était particulièrement irrité par la manière dont les expéditions de Prêt-Bail avaient été suspendues à la fin de la guerre en Europe ».[101]

Il a déclaré que la Russie avait l'intention d'exprimer « une gratitude appropriée » envers les États-Unis pour l'aide apportée par le biais du Prêt-Bail pendant la conflit, mais que la façon dont cela avait été arrêté « rendait à présent cela impossible ».[102]

---

99 New York Times, 12 avril 1952.

100 *Speaking Frankly*, p. 61.

101 Ibid. p. 62.

102 *Roosevelt and Hopkins,* p. 896.

En d'autres termes, on nous a officiellement dit que nous n'allions même pas recevoir un « merci » du peuple russe ou de leur maître pour nos onze milliards de Prêt-Bail, et, bien sûr, nous n'en avons jamais reçu.

Naturellement, Hopkins a été très contrarié par les remarques du maréchal Staline, qui portaient sur l'une des opérations de la guerre qui lui tenaient le plus à coeur, le vaste programme dont il avait la responsabilité principale. Staline a remarqué la réaction de Hopkins et a déclaré plus tard lors de la réunion que « il craignait que sa remarque, concernant l'opinion publique soviétique, n'ait touché M. Hopkins au vif ».[103]

Quoi qu'il en soit, Hopkins n'a pas laissé passer les ingratitudes de Staline sur le Prêt-Bail sans réponse, et il a immédiatement « expliqué que l'annulation du Prêt-Bail était nécessaire en vertu de la loi, car le Prêt-Bail n'était autorisé que dans le but de poursuivre la guerre ».

Hopkins a alors poursuivi, dans un état d'émotion compréhensible, en faisant cet aveu historique :

« Il a rappelé au maréchal, raconte le secrétaire Byrnes, à quel point les États-Unis avaient interprété la loi de manière très large en envoyant des denrées alimentaires et D'AUTRES ARTICLES NON MILITAIRES pour leur soutien. »[104]

En disant que les États-Unis avaient interprété la loi de façon très large, M. Hopkins faisait bien sûr référence à lui-même. Comme l'a dit William Henry Chamberlain, Hopkins était, « après le président, l'homme le plus puissant en Amérique durant la guerre ».[105]

Il était l'administrateur du Prêt-Bail. La loi selon laquelle il agissait n'a jamais été soumise à un tribunal pour interprétation ou test, et c'est donc lui qui « a interprété » la loi, lui qui a décidé ce que nous avions fourni à la Russie dans le cadre du Prêt-Bail, et il nous dit lui-même, en s'adressant directement au maréchal Staline, qu'il a interprété la loi de façon large en envoyant des articles non militaires au secour de Staline.

Et que répondre à cela, notre dernier témoin, Joseph Staline ? Homme de peu de mots, il a répondu en homme qu'il est. Son propos ne comporte ni ambiguïté ni obscurité, et, avec ces onze mots, je termine mon exposé :

> « Staline a volontiers reconnu l'exactitude de la déclaration de Hopkins. »[106]

---

103 Ibid., p. 898.

104 *Speaking Frankly,* p. 62.

105 *America's Second Crusade,* William H. Chamberlain, (Henry Regnery & Company), p. 187.

106 *Speaking Frankly,* p. 62

Et qu'en est-il de mon ami, le Colonel Kotikov ? En août 1945, le gouvernement soviétique a annoncé des récompenses « pour la réussite des tâches qui leur ont été confiées par le gouvernement soviétique, conformément aux stipulations de l'Armée rouge et de la Marine ». Deuxième sur la liste, recevant l'Ordre de la Bannière Rouge, la plus haute distinction de la Russie après l'Ordre de Lénine, figure le nom d'A. N. Kotikov.[107]

Les États-Unis d'Amérique n'ont pas reconnu officiellement le « merci » de la Russie, mais il est au moins intéressant de savoir que le Colonel Kotikov l'a fait.

107 Bulletin no. 781, Chambre de commerce Américano-russe, août 1945.

Loi Prêt-Bail, 11 mars 1941

LOI – Pour promouvoir la défense des États-Unis, et à d'autres fins.

Il est décrété par le Sénat et la Chambre des représentants des États-Unis d'Amérique réunis en Congrès, que la présente loi peut être citée comme « Loi pour promouvoir la défense des États-Unis ».

ARTICLE 2. Définitions

(a) Le terme « article de défense » désigne :

(1) Toute arme, munition, avion, navire ou bateau ;

(2) Toute machine, installation, outil, matériau ou fourniture nécessaire à la fabrication, production, transformation, réparation, maintenance ou fonctionnement d'un article décrit dans ce paragraphe ;

(3) Tout composant, matériau, pièce ou équipement d'un article décrit dans ce paragraphe ;

(4) Tout produit agricole, industriel ou autre article ou commodité destiné à la défense.

Le terme « article de défense » inclut tout article décrit ci-dessus : fabriqué ou acquis en vertu de l'article 3, ou sur lequel les États-Unis ou tout gouvernement étranger a ou acquerra ultérieurement un titre, possession ou contrôle.

(b) Le terme « information de défense » désigne tout plan, spécification, conception, prototype ou information relative à un article de défense.

ARTICLE 3. Pouvoirs du Président

(a) Nonobstant toute autre loi, le Président peut, à tout moment, s'il le juge dans l'intérêt de la défense nationale, autoriser le Secrétaire à la Guerre, le Secrétaire à la Marine ou le chef de tout autre département ou agence gouvernementale :

(1) À fabriquer dans des arsenaux, usines ou chantiers navals sous leur juridiction, ou à acquérir, dans la mesure où des fonds sont disponibles ou des contrats autorisés par le Congrès, tout article de défense pour le gouvernement d'un pays dont la défense est jugée vitale pour celle des États-Unis.

(2) À vendre, transférer, échanger, louer, prêter ou autrement céder à un tel gouvernement tout article de défense, sous réserve de consultation avec le Chef d'état-major de l'Armée ou le Chef des opérations navales. La valeur des articles cédés ne doit pas dépasser 1 300 000 000 $.

(3) À tester, inspecter, réparer, équiper ou remettre en état tout article de défense pour un tel gouvernement.

(4) À communiquer à un tel gouvernement toute information de défense relative aux articles fournis.

(5) À autoriser l'exportation de tout article de défense cédé.

(b) Les conditions d'aide sont fixées par le Président.

(c) Les pouvoirs conférés cessent le 30 juin 1943, sauf pour les contrats conclus avant cette date.

(d) Rien dans cette loi n'autorise l'escorte de navires par des bâtiments de guerre américains.

(e) Rien dans cette loi n'autorise l'entrée de navires américains dans une zone de combat en violation du Neutrality Act de 1939.

ARTICLE 4. Clause de non-transfert

Tout contrat ou accord doit inclure une clause interdisant au gouvernement étranger de transférer un article ou une information de défense sans le consentement du Président.

ARTICLE 5. Rapports et transparence

(a) Les exportations d'articles ou d'informations de défense doivent être immédiatement signalées.

(b) Le Président transmet au Congrès un rapport trimestriel sur les opérations menées, sauf informations jugées sensibles.

ARTICLE 6. Financement

(a) Des crédits sont autorisés pour l'application de cette loi.

(b) Les fonds reçus en contrepartie sont réaffectés aux budgets d'origine.

ARTICLE 7. Protection des brevets

Les droits des détenteurs de brevets américains sur les articles ou informations cédés doivent être pleinement protégés.

ARTICLE 8. Acquisition d'armes étrangères

Les Secrétaires à la Guerre et à la Marine peuvent acquérir des armes produites dans des pays visés par l'article 3, si nécessaire à la défense des États-Unis.

ARTICLE 9. Règlements d'application

Le Président peut promulguer les règles nécessaires à l'exécution de cette loi.

ARTICLE 10. Limites sur l'usage de la force

Cette loi ne modifie pas les lois existantes sur l'usage des forces armées, sauf pour les activités non combattantes énumérées.

ARTICLE 11. Clause de sauvegarde

Si une disposition est jugée invalide, le reste de la loi reste en vigueur.

Approuvé le 11 mars 1941.

Source : *Lois publiques. Partie 1 des Statuts des États-Unis contenant les lois et résolutions adoptées lors de la première session du 77e Congrès (1941-1942), vol. 55 (Washington : Government Printing Office, 1942) : 31-33.*